



MANON FARGETTON

JUNE

Le Souffle

MANGO

PROLOGUE

La

Sylphide

Recroquevillée sur la plus basse branche de son chêne, une créature se meurt. De fines lignes vertes tracent des symboles en spirales sur la peau d'écorce qui recouvre son corps, aussi petit que celui d'un enfant. Elle est la dernière, la toute dernière représentante du peuple des Sylphes, les fils du vent.

Elle qui a passé son existence à courir les nuages d'un bout à l'autre du globe est à présent réduite à l'insupportable immobilité, prisonnière d'un filet invisible qui se resserre autour de son corps, seconde après seconde. Le moindre

de ses mouvements déclenche en elle de violents éclairs de douleur, mais ils retardent l'instant fatal de sa disparition. Se mouvoir lui est encore plus vital que de respirer : l'immobilité la tue, l'efface de ce monde.

Malgré la douleur, la Sylphide attend. Elle espère que quelqu'un ou quelque chose passera à sa portée pour quelle puisse lui transmettre le Souffle et, avec lui, tous les dons de son peuple, afin de permettre un jour le retour des Sylphes.

La fille du vent se sent partir, disparaître

au-delà de l'invisible, comme des milliers de ses frères avant elle. La brûlure que provoque l'immobilité prolongée dans sa chair d'écorce devient intolérable, et personne n'est venu.

Il est temps à présent.

Résolue, la Sylphide s'apprête à confier ses dons à l'arbre qui l'abrite. Elle aurait préféré une forme de vie animale Tant pis. Ce sera l'arbre, son arbre. Des feuilles volent dans toute la clairière tandis qu'elle rassemble le Souffle au creux de sa poitrine et commence à le diriger vers le

cœur de l'arbre. Le réseau de liserés verts qui parcourt son corps devient brillant, comme si de la lumière filtrait de l'intérieur même de ses entrailles. Ses grands yeux roux s'écarquillent.

Soudain, au-dessus du bruit du vent, ses fines oreilles captent une petite voix fluette qui babille d'incompréhensibles paroles.

Alors, dans un ultime effort, le corps de la fille du vent s'arc-boute et elle dévie le Souffle pour l'envoyer en direction de l'enfant. Elle reste ainsi quelques

secondes, tendue à l'extrême, les dernières volutes de vie s'échappant d'elle en même temps que les dons de son peuple. Puis les lignes vertes s'éteignent et son corps retombe doucement sur la branche, ses longs cheveux blonds aux reflets de mousse dévalant de ses frêles épaules jusque sur l'écorce de l'arbre.

Elle a accompli sa mission : le Souffle ne quittera pas ce monde. Apaisée, la dernière des Sylphides pousse un ultime soupir avant de disparaître.

A ce moment précis, une voix inquiète

s'élève entre les arbres :

— June ? June, où es-tu passée ? June ?

Cela, la Sylphide ne peut plus l'entendre.
Mais d'autres oreilles attentives ne sont
pas près de l'oublier.

Le Veilleur de Lumière

— *June, c'est donc ton nom, murmura le vieil homme à voix basse. je te vois, petite fille ; je te vois, et je ne te perdrai pas.*

Passant une main sur son visage, il massa un instant ses paupières ridées par deux cent cinquante-six ans de vie avant d'ouvrir les yeux. Le décor familier de son petit cabinet de travail

réapparut peu à peu autour de lui : une pièce ronde tout encombrée de piles de livres, cernée d'un unique mur circulaire décoré de boiseries précieuses. En face de son bureau, une petite porte brune donnait sur un labyrinthe de couloirs qui s'enchevêtraient jusqu'au cœur de la montagne.

L'homme saisit le délicat cercle de métal placé sur sa tête comme une couronne et le posa avec précaution sur son bureau. Puis, libéré de la vision, il s'enfonça un peu plus profondément dans son large fauteuil aux coussins recouverts d'un épais velours vert.

Le Veilleur de Lumière laissa errer ses yeux sur les documents aux écritures oubliées depuis des millénaires qui jonchaient le bureau. Tout n 'était donc pas perdu, il restait un espoir de voir le cycle se poursuivre.

Lui qui, quelques minutes plus tôt, en posant le cercle de métal sur ses longs cheveux gris, s'attendait à assister à la fin d'une époque, il s'était finalement trouvé l'unique témoin d'un accident improbable et merveilleux. Le vieil homme sourit. Puis il se leva, encore preste malgré son grand âge, et quitta

*précipitamment son cabinet de travail
pour aller informer le Cercle des
Veilleurs.*

Première Partie

LA VILLE

CHAPITRE 1

Devenir adulte, ça craint. C'est un peu comme boire un soda glacé à toute vitesse et garder pour toujours la sensation du liquide froid qui se répand jusqu'au fond du ventre. Ces derniers temps, tout le monde voudrait que je sois adulte, à commencer par ma tante, Nanou, qui m'a encore sorti ce matin : June, tu es grande

maintenant » et « Tu ne peux plus faire de caprices comme une petite fille ", et puis « Je dois pouvoir compter sur toi en toutes circonstances ». Tout ça parce que je n'avais pas envie de me lever, que je voulais juste qu'on me laisse rêver tranquille sous ma couette jusqu'à ce que le soleil de midi me tire de mon sommeil.

Je passe une main dans ma tignasse blonde et commence à la démêler, mèche après mèche. Toute ma vie, on m'a demandé d'être raisonnable. Parce que je suis l'ainée, parce que je suis la fille, parce que, avec l'établissement à gérer, Nanou n'avait pas toujours le temps de s'occuper de mon petit frère. Alors je

devais être sage, être grande... et maintenant que je n'ai plus l'excuse de l'âge, il faudrait que je sois doublement raisonnable. J'en ai marre. J'ai quinze ans, je ne veux pas être adulte, non mais foutez-moi la paix !

Un léger grattement sur le carreau inférieur de la fenêtre de ma chambre me sort de mes pensées et m'arrache un sourire. Locki. Je me lève de mon lit, débloque la fenêtre et retourne m'affaler dans le moelleux de mon matelas. Les boucles brunes de mon frère apparaissent derrière la vitre, puis il entrebâille la fenêtre et me rejoint dans la chambre d'un bond agile.

Je jette un coup d'œil vers lui. Jean noir, pull noir, baskets noires : son uniforme quotidien. Je ne critique pas, ma garde-robe ressemble à la sienne !

- Tu ne peux pas entrer par la porte, comme tout le monde ? je lui demande.

- Tu sais bien que non, me répond-il, un sourire moqueur caché au fond de ses grands yeux noisette.

Je ne saurais pas exactement expliquer comment mon frère peut cacher un sourire au fond de ses yeux, mais réellement, c'est ce qu'il fait : son visage reste neutre, presque inexpressif, seuls ses yeux

montrent ce qu'il ressent. Je suppose que, lorsqu'on ne le connaît pas bien, on peut le trouver froid et désagréable. Mais Locki est mon petit frère, presque mon jumeau. Je le connais, je le connais mieux que personne. Il n'est pas froid, juste... réservé.

- Et il fallait que tu entres par la fenêtre de ma chambre ! je m'exclame sur un ton mi-agacé, mi-amusé. L'établissement ne possède pas suffisamment de fenêtres pour que tu frappes toujours à la même ?

- Oh si, il y en a plein d'autres, me répond-il malicieusement en se penchant au-dessus de moi, mais je sais que derrière celle-ci se trouve une âme généreuse et compatissante qui finira par

avoir pitié de moi, alors que si je frappe au niveau de je ne sais quel couloir, qui sait combien de temps je devrai attendre avant que quelqu'un passe par là et daigne m'ouvrir ? J'éclate de rire :

— Une âme généreuse et compatissante ? C'est moi, ça ?! Tu parles, tu as surtout peur que Nanou se rende compte que tu passes ta vie à courir sur les toits de La Ville !

Touché ! Locki me regarde un moment en silence, puis me tourne le dos.

- Mais tu ne le lui diras pas, dit-il doucement en s'approchant de la porte de ma chambre.

Je tourne la tête vers lui, sérieuse, tout à coup.

Tu sais bien que non.

La solidarité, nous deux, on ne plaisante pas avec ça. Je ne compte plus le nombre de fois où nous nous sommes mutuellement couverts en fournissant un alibi à l'autre, quitte à être aussi puni s'il le fallait. Cela n'a pas d'importance.

Toujours ensemble, on a juré. Ce jour-là, le jour où nous sommes arrivés ici. Nous étions assis dans cette chambre qui n'était pas encore la mienne, au milieu de cette ville inconnue, au milieu de cette grande maison pleine de lourdes tentures et de

robes soyeuses, au milieu de tous ces gens qui nous regardaient avec pitié. Il y avait tant de monde qui entrait et sortait de cette pièce, il y avait tant de monde, mais en vérité il n'y avait que nous. Les autres n'étaient que de vagues silhouettes, des voix dans le brouillard. Ce jour-là, personne d'autre ne pouvait exister, juste toi et moi, et tes grands yeux bruns plein de larmes qui s'accrochaient désespérément aux miens comme si j'avais le pouvoir de revenir en arrière, d'effacer ce qui s'était passé : l'incendie de notre maison, la mort de nos parents, notre arrivée ici. Mais je ne le pouvais pas, tu as compris cela, que je n'y pouvais rien, qu'il ne restait que nous deux et que nous allions devoir vivre ici, loin de tout ce que nous avions connu. J'avais six ans, tu

en avais presque cinq, et nous avons juré d'être toujours ensemble.

Alors non, évidemment que je ne dirai pas à notre tante que Locki passe l'essentiel de son temps libre à crapahuter sur les toits. De toute façon, Nanou le sait déjà. Nanou sait toujours tout ce qui se passe autour de son établissement, que ce soit à l'intérieur, dans la rue ou sur les toits. Et puis j'ai l'impression qu'elle fait semblant d'être fâchée chaque fois qu'on nous surprend là-haut, mais qu'au fond ça ne la dérange pas vraiment.

Locki pose la main sur la poignée de la porte et marque un arrêt avant de se

retourner vers moi.

- Au fait, lance-t-il comme si ce qu'il disait n'avait aucune importance, j'ai croisé Mel. Il t'attend sur le toit des bains.

Mel, mon Mel, chez moi ! Un immense sourire monte irrésistiblement à mes lèvres.

- Mais pourquoi ne t'a-t-il pas suivi jusqu'ici ?

- Hum, je crois qu'il n'a pas trop envie que quelqu'un le surprenne alors qu'il devrait être dans sa chambre...

Intriguée, je lui demande des précisions.

- Il est privé de sorties, me dit-il alors.

Son éternel sourire moqueur au fond des yeux, Locki ouvre la porte et sort dans le couloir.

- Mais pourquoi ? dis-je en haussant la voix pour retenir mon frère, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Demande-le-lui, me répond-il ironiquement sans se retourner, avant de disparaître dans la chambre qui jouxte la mienne.

Qu'est-ce qui a encore bien pu lui arriver ? Hum, quoi qu'il en soit, que Mel ait bravé l'interdiction de sorties pour venir me voir me fait plaisir ! Je me lève et

enfile mes baskets.

Bon. Le toit des bains... A priori, le plus simple pour y parvenir sans risquer de se faire repérer de la rue, c'est de descendre au premier étage et de sortir par la fenêtre au bout du couloir qui mène aux cuisines. Je jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir - mmmouais, ça ira... — et je sors de ma chambre en rejetant derrière mon dos mes longs cheveux blonds.

En passant la fenêtre, je me retrouve sur le toit de la remise. Des voix me parviennent de l'arrière-cour. Je fonce jusqu'au petit muret de l'autre côté du toit en prenant garde à ce que le personnel de

l'établissement qui discute dans la cour ne puisse pas me voir. J'arrive pile au-dessus du hall d'entrée. C'est l'endroit où il y a le plus de chances de se faire surprendre à cause des grandes plaques de verre incrustées entre les ardoises grises. Elles créent des puits de lumière à l'intérieur du hall - très joli, vraiment ! -, mais, quand on est là-haut, il faut bien faire attention à éviter de marcher dessus si on ne veut pas que les gens dans le hall puissent nous repérer.

Ces chemins détournés, moi et Locki, nous les connaissons par cœur. Nous serions capables de les parcourir de nuit, les yeux fermés, et par temps pluvieux par-dessus

le marché ! Alors un jour ensoleillé
comme celui-là, trop facile...

Au bout du toit du hall, soudée à un mur
de briques, une échelle monte jusqu'au toit
des bains - un grand toit de tuiles noires, à
peine penché.

Mel est là, à demi allongé sur les tuiles
tièdes, un jean trop large lui tombant sur
les hanches et sa tignasse brune en
bataille, il tourne la tête vers moi et
m'adresse un grand sourire en se relevant.
À sa vue, une douce chaleur se répand
dans mon ventre et ramollit mes jambes.
Me], mon Mel, trois ans que nous nous
connaissons, trois mois que nous sortons

ensemble, on en a mis du temps ! Je l'embrasse et reste contre lui un moment, puis nous nous asseyons.

- Alors, qu'est-ce que tu as fait pour être privé de sorties ? je lui demande,

Mel a un petit sourire gêné et passe sa main dans ses cheveux avec l'air de ne pas trop savoir par où commencer.

- Je ne suis pas sûr que ça va te plaire, me prévient-il.

- Dis toujours...

- Ben. commence-t-il, j'étais avec Locki ce matin et on s'ennuyait un peu... tu sais comment c'est, les vacances d'été, les trois premières semaines, c'est génial,

mais au bout d'un mois et demi... il faut bien tuer le temps, quoi !

- T'accouches, oui ?

- Oui, oui, bon, me répond-il précipitamment avec un petit mouvement de tête embêté. Donc j'étais avec Locki, et on est passés devant la maison de Johannes Sharp, tu sais, le vieux qui vit avec tous ses chats dans la petite maison de pierre en bas de ma rue ?

Il attend une approbation de ma part avant de continuer :

- Il y a un grand figuier dans son jardin, juste à côté du mur. On a escaladé jusqu'à pouvoir passer dans l'arbre. Quelques

figues avaient l'air juste mûres à point, alors on les a mangées et, comme il y avait des chats en train de dormir à l'ombre de l'arbre, on a jeté les pelures sur eux, pour s'amuser. On ne les visait pas vraiment, on lançait juste à côté, pour les faire bouger, ajoute-t-il en me regardant du coin de l'œil comme s'il craignait ma réaction. Oui, bon. Pas de quoi en faire un drame. Ce ne sont pas une ou deux pelures de figue sur les poils qui ont dû leur faire vraiment mal, aux matous ! N'empêche, c'est bien une occupation de mec, ça... Mel arrête là l'histoire, comme s'il la jugeait terminée. Pas dupe, je le regarde avec un petit sourire en coin.

- Et puis ? je lui demande. Qu'est-ce qui s'est passé après ?

Mel soupire.

- Ben, le vieux Johannes est sorti de nulle part, sûrement alerté par les miaulements des chats qu'on... bref! Et il s'est mis à crier que nous volions ses fruits et que nous martyrisions ses bêtes. Locki a réussi à sauter sur le mur et il s'est éclipsé. Pas moi. Le temps que je rejoigne le mur, Johannes Sharp avait ameuté toute la rue... y compris mon père ! Impossible de m'échapper... Tu connais mes parents, ils sont plutôt cool : s'ils s'en étaient rendu compte sans que je ne me sois fait prendre, ils n'auraient peut-être rien dit. Mais là, avec tout le quartier au courant, l'histoire a pris des proportions un peu trop importantes pour qu'ils passent l'éponge. Du coup, je suis privé de sorties

jusqu'à la fin des vacances, conclut-il avec un grognement de dépit.

Bah, connaissant ses parents, j'imagine que la punition sera levée d'ici deux jours, trois tout au plus. Je le lui dis, histoire qu'il sorte de la mauvaise humeur dans laquelle l'a plongé son récit.

- J'espère, me répond-il.

Je souris. Tout à l'heure, Locki ne m'a pas précisé qu'il était dans le coup, mais cette information ne m'étonne qu'à moitié. Et bien sûr, Mel se fait prendre, alors que lui s'en sort blanc comme neige... Une sacrée tête à claques, le frangin ! toujours fourré

dans les sales coups, mais ses réflexes de félin et sa connaissance parfaite de La Ville lui permettent chaque fois de s'en tirer sans une égratignure.

- Écoute, lui dis-je, j'irai voir le vieux Johannes tout à l'heure. Peut-être que je pourrai le convaincre d'aller voir tes parents. Si tu t'excuses, ça devrait passer.

- Tu crois ? me demande-t-il avec espoir.

- Ça vaut le coup d'essayer.

Mel me serre contre lui. Aller voir ce vieil ermite qui n'aime personne ne me réjouit pas franchement, mais je préfère passer un mauvais quart d'heure que de ne pas voir Mel jusqu'à la fin des vacances...

- D'accord, dit-il en souriant. Merci.

Des voix s'élèvent dans la rue en contrebas de notre perchoir, avant de s'évanouir par la porte du hall. Début d'après-midi, les premiers clients de la journée arrivent.

- C'est quand même bizarre d'habiter ici, me lance Mel après un long moment de silence. Tu ne t'es jamais dit ça ? je veux dire...

Je ne réponds rien. Je sais très bien ce qu'il veut dire. Si on veut être politiquement correct, on nomme ce genre d'endroit un « établissement de plaisirs » ou une « maison close ». En langage moins châtié, on appelle ça un bordel. Un

bordel de luxe, certes, mais un bordel quand même. Drôle d'endroit pour grandir ? Oui. Non. Vu de l'extérieur, sûrement. Mais vu de là où je me trouve, ce grand bâtiment est d'abord ma maison, j'en connais les moindres recoins pour les avoir explorés le matin, quand il n'y a encore personne, ou pour m'y être faufilée incognito un certain nombre de fois. Au rez-de-chaussée, il y a la partie réservée au public, le bar, les bains, les salons, les salles de plaisir, tout cela relié par des dizaines de portes dérobées et des corridors obscurs sur le sol desquels les robes des filles murmurent. Au premier étage, ce sont les cuisines et toute la partie logistique - la laverie, les vestiaires... Et au deuxième, se trouvent les quartiers privés, là où je vis avec Locki et Nanou.

Quelques filles habitent avec nous.
d'autres ont un appartement à l'extérieur.

Grandir au milieu de prostituées, ça peut sembler bizarre, c'est sûr. Mais les putes, ce n'est pas ce qu'on croit. Je veux dire, ce mot, c'est une insulte, mais celles qui travaillent dans l'établissement sont les femmes les plus fortes que je connaisse. Depuis que nous vivons ici, moi et Locki, elles ont été mes mères, mes sœurs, mes confidentes. Je sais que je pourrai toujours compter sur elles.

Il arrive parfois qu'au détour d'un couloir

j'en trouve une en train de pleurer, comme si quelque chose perdu en elle depuis trop longtemps lui revenait soudain. Lorsque je les surprends ainsi, elles ne se cachent pas, au contraire. Elles me regardent longuement et me sourient, à travers le voile humide de leurs larmes et de leur maquillage défait. Un sourire mélancolique et délicat. Jamais elles ne cherchent à me dissimuler leurs pleurs. Toute cette eau... je ne sais pas d'où elle vient. Je ne leur pose pas la question. Elles m'ouvrent leurs bras et je me love contre elles en silence, ma joue doucement appuyée contre le satin de leur longue robe de chambre.

Quand ils viennent dans un endroit comme celui-ci, les hommes ne se montrent généralement pas sous leur meilleur jour. Le vernis de leur masque se craquelle. Et parfois, il vaudrait mieux ne jamais avoir vu ce qui se trouve derrière. Même moi qui ne suis pas une putain, j'ai vu des choses ici que je préférerais oublier. J'ai croisé des regards malsains qui me hantent encore. La plupart du temps, les nuits se passent plutôt bien, du moins ce que j'en sais, ce que j'en entends de là-haut, enfermée dans le cocon de ma chambre. La plupart du temps.

Les filles m'ont appris à ne pas avoir peur des larmes, à ne pas en avoir honte. Il faut

laisser sortir la peine, sinon elle te mange en dedans et la douleur finit par te grignoter le sourire jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une ombre. Lorsque les pleurs s'apaisent, tu peux toujours trouver une nouvelle raison de rire. Quoi qu'il arrive, même le pire, il y a toujours une raison de rire. Elles m'ont appris cela. Ce qui les rend si fortes.

Alors oui, j'ai grandi au milieu de prostituées. Les filles m'ont prise dans leurs bras quand j'étais triste, elles ont soufflé avec moi les bougies de mes gâteaux d'anniversaire, elles m'ont grondée quand je faisais des bêtises, elles m'ont chatouillée jusqu'à ce que je n'en

puisse plus de rire et que je leur hurle d'arrêter, elles m'ont parlé de l'amour, à leur manière.

Il m'arrive régulièrement de me faire traiter de pute parce que j'habite ici. Je ne dis rien, je souris, comme un défi. Pour moi qui les connais, ce serait presque un compliment. Loin de moi l'idée de faire l'apologie de ce métier, sincèrement, je ne pense pas que j'aimerais l'exercer. Ce que je veux dire, c'est que j'aime ces femmes. Avec Nanou et Locki, elles sont la seule famille qu'il me reste.

Mel a l'air embarrassé par mon silence.

- Ici, c'est chez moi, je lui réponds simplement.

Il acquiesce en cherchant mon regard.

- Je ne voulais pas être indiscret, me dit-il, je me demandais juste ce que ça pouvait bien faire de vivre ici.., Je suis désolé si je t'ai blessée...

Je lui souris.

- Tu ne m'as pas blessée. T'inquiète.

— D'accord. Il vaut mieux que je rentre avant que quelqu'un se rende compte de mon absence...

Je serre ses mains un peu plus fort dans les miennes et nos lèvres se joignent un

instant.

- File ! lui dis-je.

- J'y vais, me répond-il en souriant.

Il se lève et rejoint le mur qui borde le jardin de l'établissement. Bientôt, il disparaît de ma vue et mon sourire de façade s'évapore aussitôt.

Alors, pour lui aussi, je suis « la fille qui habite dans le bordel ». Sa question était presque innocente, mais j'ai bien vu la lueur de gêne qui s'est allumée dans ses yeux au moment où il l'a posée. Il aurait probablement préféré que sa copine soit plus dans la norme. Je soupire. J'en ai

entendu des trucs dans mon dos, à l'école, dans la rue : les filles qui me regardent de travers parce que l'existence même de l'établissement choque leur petite morale et que leurs parents leur ont toujours interdit de s'approcher de moi ; les garçons qui me prennent pour une fille facile. Je me suis habituée aux chuchotements. Je me suis habituée à être seule.

Pour Locki, c'est différent. C'est un garçon : les autres pensent que, parce qu'il habite l'établissement, il s'y connaît niveau filles, et cette possibilité le nimbe à leurs yeux d'une aura attirante, comme s'il détenait les secrets les mieux gardés de

l'univers. Il pourrait être le roi de l'école s'il le voulait. Mais il ne le veut pas. Locki, c'est un solitaire de nature. Moi, je suis une solitaire par contrainte. Je ne me plains pas, on s'habitue à tout, et parfois même on y prend goût. Mais Mel... Il m'avait toujours soutenu qu'il s'en fichait. Me rendre compte que ce n'est pas vrai m'attriste.

CHAPITRE 2

Puisque j'ai dit que je le ferai, autant me rendre chez le vieux Johannes tout de suite. Je me lève et regagne ma chambre pour prendre mon sac à dos, puis j'enfile le couloir et dévale les grands escaliers. J'aime beaucoup ces escaliers : une large

rampe sculptée, des boiseries partout et de grandes fenêtres donnant sur le jardin - fenêtres par lesquelles on aperçoit à travers les branchages les créneaux des vieilles murailles de granit gris qui ceinturent la ville. Chaque fois que j'emprunte ces escaliers, j'ai l'impression d'habiter dans un château !

Arrivée en bas des marches, je franchis la petite barrière matelassée de velours rouge qui sépare la zone publique de l'établissement et la partie privée à laquelle les clients n'ont pas accès. Je traverse rapidement le silence feutré du grand hall d'entrée, le bruit de mes pas étouffé par l'épaisse moquette carmin. Les

effluves d'encens se mêlent aux odeurs douces de parfums féminins. En passant, je fais une bise à Lucie, une des filles, qui accueille les clients. Ses longs cheveux roux effleurent mon visage.

- Si Nanou me cherche, dis-lui que je suis sortie, je serai rentrée au plus tard dans deux heures.

Lucie acquiesce en souriant. Alors que je vais partir, elle m'attrape doucement le poignet :

- Un coup de blues, ma puce ? me demande-t-elle en plongeant ses grands yeux verts dans les miens.

- Quoi, je suis transparente à ce point-là ?

- Non non, tout va bien, je lui réponds d'une voix assourdie par la contrariété d'être si facilement percée à jour.

Je lui adresse un petit sourire jusqu'à ce qu'elle lâche mon poignet et que je puisse me diriger vers la sortie. Cela m'énerve de ne rien pouvoir cacher aux gens qui me connaissent bien. Enfin si, je peux leur cacher des choses, leur dire que je vais à tel endroit alors qu'en réalité je vais tout à fait autre part, cela je le peux. Je suis même plutôt douée pour les mensonges. Mais concernant mon humeur, rien à faire : c'est comme si ce que je ressens était

tatoué sur mon visage. Et puis, franchement, « coup de blues », qui utilise encore cette expression ? Ça craint...

Je passe la petite porte du hall où les deux vigiles me saluent d'un mouvement de tête et je me retrouve dans la rue. Ce genre d'établissement étant plutôt confidentiel, la façade ressemble à n'importe quelle façade de grande maison bourgeoise, laissant croire que rien de particulier ne se passe derrière ces murs même si, bien sûr, personne n'est dupe. Juste en face de moi, la portière d'une grosse voiture noire aux vitres teintées s'ouvre pour laisser place à une silhouette familière. C'est le conseiller Moklart, principale figure

politique de La Ville après le maire, et client régulier de l'établissement.

- De plus en plus jolie, mademoiselle June ! s'exclame- t-il en guise de salut.

Mais pourquoi est-ce que les gens me parlent toujours quand je ne veux parler à personne ? Bon, OK, ce qu'il vient de dire est plutôt gentil.

- Je... merci ! je lui réponds en m'éloignant à reculons. Excusez-moi, je suis un peu pressée.

Nanou m'a toujours dit de ne pas froisser les clients, alors à lui aussi je souris avant de m'échapper. Sourire, toujours sourire, la gentille petite blondinette bien élevée...

Et si moi, j'ai envie de faire la gueule, hein ? Si j'ai envie d'envoyer chier tout le monde ?

Je remonte la rue à toute vitesse, puis je bifurque à droite, longeant un parc ensoleillé en direction des immeubles du centre ville. Marcher me calme. Un peu.

Je traverse une place pavée au milieu de laquelle une grande fontaine s'écoule. Croyant entrevoir une silhouette familière, je sens mon cœur accélérer tandis que je tourne la tête vers la façade blanche d'une maison. Mais il n'y a personne. Rien d'autre qu'un fantôme, un souvenir que je ferais mieux d'oublier. Pourtant je ne peux m'empêcher de repenser à l'homme que j'ai rencontré sur cette place il y a

quelques semaines. Une voix dans ma tête murmure son prénom : Jonsi, Jonsi... Son regard profond et lumineux me hante. Ses doigts fins.

Je secoue la tête.

Je ne dois plus y penser.

Je ne le reverrai plus.

Soudain, une grappe d'enfants arrive en sens inverse et me dépasse en criant joyeusement :

- Le train ! Le train !

Le train, déjà ? Il ne devait pas être de retour avant plusieurs semaines... Aussitôt, la nouvelle repousse mes

souvenirs dans ce coin de ma mémoire d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

L'arrivée d'un train de marchandises est toujours un événement exceptionnel. C'est le seul contact que nous ayons avec le monde extérieur, ces autres villes que je n'ai jamais vues et que je ne verrai jamais. Le train s'y rend, les wagons remplis de marchandises, et il en revient des semaines plus tard, tout aussi lourdement chargé, mais par des denrées que nous ne trouvons pas par ici, ou que nous ne savons pas fabriquer.

D'autres personnes déboulent dans la rue et je me retrouve à contre-courant, obligée

de lutter contre le flot pour avancer.

- Hé, June ! Amène-toi !

Je cherche des yeux la voix qui m'appelle. Une grande brune me fait signe sur le trottoir d'en face. C'est Gwen, une fille un peu bizarre qui est dans la classe de Mel, une année au-dessus de moi. A l'école, elle fait plus ou moins partie de cette drôle de bande où tous les âges se confondent et que les autres évitent, je dis plus ou moins, parce que le principe même de cette bande est de ne pas être une bande. Chacun vient quand il en a envie, et personne ne semble lui en vouloir s'il fait le mort des jours durant. Dans la cour, le groupe se fait et se défait à longueur d'année. Plusieurs partent,

d'autres arrivent. C'est en côtoyant quelques-uns d'entre eux que j'ai connu Mel.

Je traverse en courant pour rejoindre Gwen. Aussitôt, elle et la poignée d'ados qui l'accompagnent se remettent à courir. Je leur emboîte le pas.

- Le train est arrivé, lance Gwen sans ralentir.

- Oui, j'ai cru comprendre...

Devant nous, un garçon grand et élancé, vêtu d'une improbable chemise bleu électrique, s'engage dans une ruelle latérale pour échapper à la foule. Nous le

suivons. Même en courant, il se tient droit comme un i.

- Tiens tiens, la fille du bordel ! lance un petit rouquin aux cheveux en pétard en accélérant pour me rattraper.

Une réplique cinglante monte à mes lèvres, mais Gwen coupe net mon élan :

- Laisse-la tranquille, Dan, lance-t-elle comme une menace.

- Ouais, renchérit une fille derrière moi, ferme ta grande gueule, ça nous fera des vacances.

Je tourne la tête pour voir qui a parlé. En pleine course, la fille, une blonde un peu boulotte, m'adresse un grand sourire et se

présente :

- Maya. Fais pas attention, il est juste jaloux que tu aies choisi Mel

- Alors là, pas du tout ! se défend Dan en criant comme s'il était accusé d'un crime horrible.

Dans le petit groupe, tous éclatent de rire. Le rouge monte aux joues de Dan, qui accélère en grommelant. Je souris, amusée et un peu embarrassée.

Nous arrivons en vue de la gare. Dans la rue, des centaines de personnes se sont déjà agglutinées le long du grillage et nous cachent la vue du train. Quelques

membres de notre petit groupe ralentissent et vont grossir les rangs de ceux qui s'attroupent là, mais Gwen, Dan, Maya et le grand type en chemise bleu devant nous continuent de courir. Ils semblent parfaitement connaître leur destination. Je les suis.

Parvenus au bout de la rue, ils s'arrêtent brusquement devant une maison. La peinture de la façade est tout écaillée, mais des jardinières pleines de fleurs ornent chaque fenêtre. Ils s'y engouffrent l'un après l'autre.

- C'est chez Bénédicte, me souffle Maya en me faisant signe d'entrer.

Bénédict, c'est le grand type à la chemise bleue et au visage tout en angles. J'hésite, me demandant ce que je fais là, puis, poussée par la curiosité, j'entre. Nous montons à l'étage pour avoir une bonne vue sur le train. Le déchargement n'a pas encore commencé. Rassemblés autour de la fenêtre, nous observons les gardes personnels du maire faire des allers-retours sur le quai dans leurs uniformes noir et or.

- Il y a plus de gardes que d'habitude, dit Gwen.

Dan fronce les sourcils.

- Ouais, ça va être chaud, ce coup-ci.

- Qu'est-ce qui va être chaud ? je demande.

Ils se regardent en silence, puis :

- Tu sais tenir ta langue ? me demande Bénédict en me dévisageant de ses yeux bleus perçants.

Je hausse les épaules.

- Ça dépend.

- Ça dépend de quoi ?

- Pas envie de me retrouver embarquée dans une affaire que je vais regretter après. Mais je sais me taire, oui.

Bénédict lance un regard à Gwen et,

comme à regret, acquiesce imperceptiblement.

- Y a un truc qui nous intéresse dans ce train, me dit Gwen avec un petit sourire après cet échange silencieux.

Leurs paroles n'ont rien d'ambigu, impossible de se tromper sur leurs intentions.

- Vous voulez voler quelque chose, dis-je.

- Booouuuuuuh, s'exclame aussitôt Bénédict, sa voix teintée d'une implacable ironie, voler c'est paaaaaas bien !

Il me lance un sourire désarmant tandis que Dan éclate de rire.

- C'est pas vraiment du vol, dit ce dernier en se tournant vers moi, on prélève juste une petite taxe sur la marchandise.

Je secoue la tête, partagée entre l'incrédulité et l'amusement.

Irrésistiblement attirée, aussi. Pour une fois, j'ai envie de faire quelque chose de fou. Ne pas être cette fille raisonnable que je suis si souvent, jetant un regard en direction du quai, je frissonne. La garde personnelle du maire. L'élite, réputée pour son zèle frôlant le fanatisme et la cruauté gratuite de ses interventions.

- Pour une fois que c'est pas eux qui s'en mettent plein les poches, crache Gwen

comme si elle lisait dans mes pensées.

J'acquiesce. Beaucoup de rumeurs circulent en ville sur la marchandise que confisquent d'office les gardes d'élite pendant le déchargement des trains, ce qui n'améliore pas leur image auprès des habitants.

- Mais comment ? je demande. Personne n'a accès aux quais...

- Hinhin ! lance Bénédict avec un sourire de conspirateur.

- Viens, dit Maya.

Ils m'entraînent au rez-de-chaussée et, une fois arrivé dans la cuisine, Bénédict déchausse quelques dalles du carrelage.

Une trappe en bois munie d'un anneau apparaît au-dessous. L'excitation m'envahit. Prestement, Bénédicte tire sur l'anneau, dévoilant un escalier qui s'enfonce dans le sol. Gwen craque une allumette pour allumer une lampe à huile et, à la lueur tremblotante de la flamme, nous descendons. L'escalier fait à peine une dizaine de marches. Nous nous retrouvons dans une petite pièce au plafond bas avec des planches placées les unes à côté des autres en guise de lambris et un sol en terre battue. Au fond, un coin est particulièrement sombre. Je découvre une sorte de tunnel, creusé à même la terre.

- Ça mène directement au niveau des rails, m'explique Dan à voix basse, sous le

train.

Intriguée, je demande :

- C'est vous qui l'avez creusé ?

- Non, répond Bénédicte, ça fait des dizaines d'années que ce passage existe. Probablement construit par l'un de mes ancêtres... à qui j'adresse mes plus chaleureux remerciements pour son utile initiative !

- Ouai, fait Dan, merci papi !

Nous étouffons nos rires pour ne pas trahir notre présence.

Bénédicte s'engouffre en tête dans le tunnel. Je m'y engage à sa suite, à demi courbée,

mes deux mains effleurant les parois pour me guider. Nous sommes probablement sous la rue, à présent, là où des centaines de personnes piétinent et poussent des cris de joie, attendant d'apercevoir ce que recèlent les wagons. Le tunnel se termine bientôt en cul-de-sac sur un mur de pierres grises. Avec mille précautions, Bénédicte tire à lui l'une des lourdes pierres et la pose sur le sol, puis une deuxième, jusqu'à créer une ouverture suffisamment large pour s'y glisser. La clameur de la foule couvre les raclements des pierres.

- Attends mon signal et rejoins-moi, me chuchote Bénédicte.

J'acquiesce. Il tend l'oreille et, quelques secondes plus tard, il disparaît de l'autre côté du trou. Je m'avance. Les rails vont juste devant moi, il me suffit de tendre le bras pour les toucher et, au-dessus, j'entrevois le bas d'un wagon couvert de poussière jaune. Je regarde Bénédict qui rampe sous le train. Je sens une poussée d'adrénaline monter en moi, et je me rends compte que j'aime ça.

Soudain, il me fait un geste de la main et, sans réfléchir, je me glisse à mon tour hors du tunnel. Je rejoins rapidement Bénédict. Sur le quai au-dessus de nous, j'aperçois les chaussures brillantes des gardes qui claquent en rythme. D'un geste,

Bénédict me fait signe de ne pas bouger. Il jette un coup d'œil du côté du grillage, sur le quai où patrouillent les gardes, puis de l'autre côté du train. Ce quai-là est presque désert. Seuls deux gardes s'y trouvent. Bénédict attend qu'ils lui tournent le dos, puis il m'adresse un grand sourire et, avec aisance, il se hisse entre le quai et le train et il disparaît de ma vue.

Au pas léger que j'entends au-dessus de ma tête quelques instants plus tard, je devine qu'il est entré dans le wagon. Le claquement des bottes sur le quai s'approche, puis passe et s'éloigne, avant de revenir. Je retiens mon souffle.

Au bout de ce qui me semble être une éternité, une caisse en bois apparaît à l'endroit où Bénédicte a disparu, entre le wagon et le bord du quai. Elle est plutôt légère. Je l'attrape et rampe sur quelques mètres pour la confier à Gwen, qui la récupère à l'entrée du tunnel. Je n'ose pas imaginer ce qui arriverait si nous nous faisions prendre. Et pourtant un grand sourire s'accroche à mes lèvres. Mes sens sont plus aiguisés que d'habitude, plus alertes : j'entends distinctement les déplacements des gardes et le chuintement de mes vêtements sur le fond sonore des voix des spectateurs : l'odeur ferreuse des rails et des roues chauffées par le soleil me remplit les narines et pas un seul

caillou dont le mouvement risquerait de me trahir n'échappe à mes yeux. J'ai l'impression d'être partout en même temps, et cette ultra- conscience mêlée d'excitation me transporte.

Bientôt, Benedict me passe une deuxième caisse, bien plus lourde, et encore une troisième, d'où s'échappent des tintements aigus. Il me faut développer des trésors de lenteur et de délicatesse pour l'apporter à Gwen sans faire trop de bruit. À chaque son, les gardes semblent ralentir leur marche sur le quai. Finalement, la troisième caisse disparaît par le trou du mur. Le grand corps de Bénédict tombe souplement à côté de moi, et nous

regagnons l'abri du tunnel.

Après avoir replacé les pierres, nous remontons avec empressement dans la maison, nos trophées entre les bras. Les frissons de peur et de plaisir semblent ne jamais vouloir s'arrêter de courir le long de mon échine. L'ensemble de l'expédition n'a pas duré plus de dix minutes, mais j'ai l'impression d'avoir passé une heure entière couchée sur les rails, craignant à tout moment de me faire surprendre.

Rassemblés autour de la table de cuisine

sur laquelle nous avons posé les caisses, nous attendons que Dan réussisse à faire sauter le couvercle de la première d'entre elles à l'aide d'une barre de métal aplatie sur le bout de laquelle il appuie de tout son poids pour faire levier. Finalement, le couvercle cède dans un craquement sonore, dévoilant d'épais et soyeux tissus colorés. Les filles poussent des soupirs de dépit. Ce n'est apparemment pas ce qu'elles attendaient.

- Mouais, fait Bénédicte, ma mère sera contente... voyons la suite.

La deuxième caisse cède facilement. À l'intérieur, s'empilent des dizaines et des dizaines de tablettes de chocolat.

- Déjà mieux ! s'exclame Maya en déchirant avec empressement le papier d'emballage de l'une d'elles.

Mais déjà Dan s'approche de la troisième caisse, celle qui faisait tant de bruit lorsque je rampais sous le train pour la passer à Gwen.

- Celle-ci semble prometteuse, lance-t-il en la soupesant.

- Fait gaffe, dit Gwen, c'est fragile...

- T'inquiète.

Avec d'innombrables précautions, Dan s'emploie à faire sauter les planches qui

ferment la dernière caisse.

- Jackpot ! s'exclame Bénédict lorsque les lames de bois cèdent, un sourire satisfait flottant sur ses lèvres.

Une dizaine de bouteilles s'y trouvent, toutes remplies d'un liquide ambré. Je devine qu'il s'agit d'alcool, une denrée presque introuvable et réservée aux plus riches personnalités de La Ville. Autour de la table, des cris de joie s'élèvent et se mêlent à ceux de la foule qui continue d'affluer au-dehors. Je ris de leur enthousiasme et demande :

- Qu'est-ce que c'est exactement ?

- Ça, ma jolie, me répond Bénédict avec une petite courbette, c'est une bonne soirée qui s'annonce !

- Du rhum, précise Dan, initialement destiné à la réserve particulière de monsieur le maire !

- Il ne va pas s'apercevoir que la caisse a disparu ?

- Jusqu'ici, on s'est jamais fait emmerder, répond Gwen en débouchant une bouteille. J'ai l'impression qu'avant le déchargement personne ne sait précisément ce qui se trouve dans le train, conclut-elle en agitant doucement le flacon dans la lumière, faisant ainsi ressortir les reflets dorés du liquide.

Une bouteille dissimulée dans le sac à dos de Bénédic, nous quittons l'agitation du quartier de la gare pour rejoindre le haut des remparts nord. Nous trouvons un coin désert et nous nous installons sur le mur, entre deux larges créneaux. Mes pieds se balancent au-dessus du vide. Bénédic se met immédiatement à plaisanter à propos d'un type qui est avec lui en cours. Il lance :

- Que le cerveau de cet abruti parvienne à actionner ses jambes m'étonnera toujours !

Les autres s'esclaffent. Je n'écoute que d'une oreille. Devant moi s'étale la lande herbue, coupée en deux par les lignes

parallèles des rails qui s'en vont tout droit jusqu'à ce que le regard ne puisse plus les suivre. A l'est, en amont de la rivière, j'aperçois le premier des sept villages voisins, entouré de champs de céréales. La rivière traverse ensuite La Ville et ressort de l'autre côté pour aller se perdre dans un grand bois situé au nord-ouest.

- Je me suis toujours demandé comment ils font, sans remparts, dit Maya en désignant le hameau.

J'esquisse un petit sourire. Je suis née dans l'un de ces villages. J'y ai passé les premières années de ma vie, et je me souviens de manière incroyablement précise de la pointe d'inquiétude dans la voix de ma mère lorsqu'elle m'appelait à

la tombée de la nuit pour que je cesse mes jeux et rentre me mettre à l'abri. Je me rappelle aussi comment nous barricadions la maison pour nous protéger des animaux sauvages et des groupes de rôdeurs qui venaient quelquefois traîner dans les parages, quand l'hiver rigoureux les poussait à attaquer les habitations isolées pour trouver de quoi se nourrir. Chaque soir, c'était le même rituel : le lourd panneau en bois placé derrière la solide porte de chêne aux multiples verrous, les volets de métal cadenassés aux fenêtres... La fête du printemps, qui a lieu en ville chaque année lorsque les beaux jours reviennent et que les nuits raccourcissent, était alors vécue comme une libération.

- Ils se débrouillent, dis-je simplement.

Le soleil touche presque l'horizon lorsque Benedict me tend la bouteille de rhum. Je fronce un instant les sourcils : Nanou va s'inquiéter de ne pas me voir rentrer. Non, elle se doutera que je suis allée assister au déchargement du train, elle a forcément entendu la rumeur de son arrivée. Cette pensée me détend, et je porte le goulot à ma bouche. L'odeur forte m'arrache une grimace avant même que le liquide ne coule entre mes lèvres. Les autres éclatent de rire en voyant ma tête.

- Ça picote, dit Gwen.

- Ça picouille, ajoute Dan.

- Ça gargouille, conclut Bénédict.

Je souris de leurs singeries et incline le flacon pour déverser son contenu dans ma bouche. Je bois peu, une minuscule gorgée qui me brûle agréablement la langue et que je sens glisser jusqu'au fond de mon ventre, avant de passer la bouteille à Gwen. Maya sort une tablette de chocolat.

- Un vrai festin, ce soir ! s'exclame Bénédict.

Dan renchérit en levant la bouteille vers les tours du centre ville :

- Merci, monsieur le maire ! Très généreux de votre part de partager avec la populace !

- Hé, la populace, lui réplique Bénédict, fais tourner la boisson !

J'éclate de rire devant le regard outrageusement affecté de Dan, qui n'a manifestement aucune envie de lâcher la bouteille et entame une petite danse en la berçant comme un enfant.

Je m'aperçois avec surprise que je suis en train de passer une soirée agréable. Je veux dire, avec des personnes qui ne sont ni les filles de l'établissement, ni Locki, ni Mel. Je ne sais pas depuis combien de temps il ne m'était pas arrivé de me sentir bien au milieu d'un groupe. Je regarde Dan, Bénédict et Gwen qui se disputent le

rhum en criant. Leur désinvolture et leur irrévérence me fascinent. Cette façon qu'ils ont de se foutre de tout, et de se moquer d'eux-mêmes, comme si la seule chose qui importait était de rire, de rire à gorge déployée, pour laisser sortir de leur corps cette douce folie qui les anime. Et à passer du temps avec eux, j'en viens presque à me persuader moi-même que rien n'est grave et que la vie est simple. J'aurais aimé pouvoir partager ce moment avec Mel.

Adossée aux pierres qui forment le créneau, Maya m'observe. Son genou dépasse négligemment de son jean par une large déchirure. Cette fille a quelque

chose d'incroyablement sensuel,
voluptueux. En la croisant à l'école ou
dans La Ville, je m'étais toujours dit
qu'elle avait l'air gentille mais,
étrangement, je ne lui avais jamais parlé
auparavant. Je lui rends son regard en
souriant. Aucun mot ne vient et, sans
forcer ma parole, je laisse résonner le
silence du crépuscule.

Les autres reviennent vers nous en
courant.

- Ça vous dit de sortir ? lance Bénédicte,
les yeux brillants.

- Sortir ? demande Maya. On est déjà
dehors, non ?

- Sortir de la ville, patate !

Rester le plus longtemps possible à l'extérieur des remparts après la tombée de la nuit est depuis toujours le jeu préféré des adolescents. Locki détient d'ailleurs le record absolu. Je secoue la tête. Ce genre de jeu ne me dit rien.

- Allez-y, dis-je, je vous regarde !

- OK, fait Dan, alors tu arbitres.

J'acquiesce. Maya descend avec eux pour distraire les gardes de la porte nord. Elle doit réussir sa mission à merveille car, un instant plus tard, trois petites silhouettes se glissent dans l'ombre au pied du mur. Des rires étouffés me parviennent, tandis

que Maya me rejoint.

- Ils y sont ? demande-t-elle.

- Ça en a tout l'air.

Je lève la tête. Les lumières de La Ville nous cachent la plupart des étoiles, mais quelques-unes brillent courageusement dans le ciel nocturne. Soudain, en contrebas, Bénédicte éclate d'un rire princier, irrésistible. Je ne sais ce qui l'a fait rire ainsi, mais je ne peux m'empêcher d'y répondre.

- Je parie qu'ils ne tiendront pas plus de dix minutes, dit Maya.

Je secoue la tête en souriant et dis :

- Cinq minutes, maximum...

En effet, quelques instants plus tard, un grondement animal retentit dans la nuit. Au pied de la muraille, le silence se fait, puis quelques chuchotements nous parviennent, suivis de gloussements et de bruits de pas précipités. D'un même mouvement, Dan, Bénédict et Gwen ont rejoint la porte. Ils endurent un instant les remontrances des gardes, puis s'échappent discrètement.

Nous descendons le grand escalier des remparts et les retrouvons dans la rue.

- Alors, qui a gagné ? demande Dan en nous voyant arriver.

- Personne ! dit Maya.

Dan se tourne vers moi, contrarié.

-Hein ? Attends, je suis certain d'être rentré le dernier.

J'éclate de rire :

- Vous vous êtes tous les trois précipités à l'abri en vous piétinant et en appelant votre mère pour qu'elle vienne vous sauver, bande de trouillards ! Mais si le but était de crier le plus fort, Dan, tu es déclaré vainqueur !

- Bah, fait Dan avec un sourire en coin et un petit haussement d'épaule fataliste, mes cris ont probablement flanqué la frousse à la bestiole qui voulait faire de nous son

dîner, c'est déjà une sorte de victoire...

Nous nous séparons. Sur le chemin du retour, je croise quelques passants qui reviennent de la gare. Les ampoules des lampadaires diffusent une lumière orangée, faible mais suffisante pour dissiper les ténèbres.

J'entre dans l'établissement par la porte de derrière et me faufile à travers l'affairement sulfureux des salons et des couloirs jusqu'à l'escalier principal, jusqu'à ma chambre, jusqu'à ma couette, jusqu'au sommeil qui me saisit au moment

même où j'appuie ma tête sur l'oreiller
moelleux, un large sourire sur les lèvres.

CHAPITRE 3

Assise dans la cuisine, je presse ma tête entre mes mains pour tenter de stopper les tambours qui s'y déchaînent. Je n'avais pas l'impression d'avoir beaucoup bu hier soir. Mais manifestement, ce que j'ai avalé a suffi à me donner un mal de crâne

carabiné, et mon ventre tourne étrangement.

Deux filles entrent dans la pièce en riant, m'embrassent, et ressortent rapidement avec leur repas entre les mains. C'est l'heure où certaines partent se coucher alors que d'autres se préparent pour les premiers clients de la journée. Lucie apparaît à côté de moi, les yeux cernés et le maquillage défraîchi, moulée dans une robe turquoise qui dévoile beaucoup et suggère encore davantage. Elle se laisse choir sur une chaise puis, négligemment, elle repousse en arrière ses beaux cheveux roux et attrape un morceau de pain qu'elle commence à mordiller sans

appétit.

- Nuit difficile ? je demande.

- Un client violent, il a frappé Melia, dit-elle d'une voix lasse. J'étais là avant les vigiles. J'ai presque dû l'assommer pour qu'il arrête.

Le visage délicat de Melia apparaît dans ma tête et une vague de colère m'envahit. Lucie m'observe un moment, puis ajoute avec un petit sourire en coin :

- Ta nuit aussi a l'air d'avoir été mouvementée.

Je grogne :

- La soirée, seulement.

Lucie acquiesce, amusée.

- Au fait, il y a une nouvelle.

- Une nouvelle ? lance la voix de Locki derrière moi.

Je sursaute.

- Arrête de faire ça !

- De faire quoi ?

- Arriver sans faire de bruit derrière les gens, comme ça, c'est agaçant...

Locki esquisse un minuscule sourire d'autosatisfaction, qui n'arrange pas mon humeur.

- Ah, le rhum ! fait-il innocemment. Ça endort la vigilance.

- C'est donc ça, sourit Lucie.

Je lance un regard en coin à Locki, agacée qu'il soit déjà au courant des événements de la veille. Je marmonne :

- Je vois que tu sais tout.

- J'ai mes sources. Tout le monde ne ronfle pas jusqu'à midi comme toi !

Je secoue la tête. Impossible de cacher quoi que ce soit à mon frère, il finit toujours par l'apprendre, et souvent plus vite que je ne le souhaiterais.

- Tu parlais d'une nouvelle fille ?

demande-t-il comme s'il s'agissait juste de faire la conversation.

Mais la lueur d'intérêt dans son regard ne trompe ni Lucie, ni moi. Nous échangeons un petit sourire entendu.

- Oui, dit Lucie, Nanou l'a recrutée ce matin, et...

Des bruits de pas à la porte nous interrompent. Nanou entre dans la pièce accompagnée d'une jeune fille brune ravissante qui ne doit pas avoir plus de dix-sept ans. Ses cheveux coupés au carré encadrent un visage délicat, au milieu duquel deux yeux en amande nous observent. Je ne sais pas comment Nanou les dénêche mais, chaque fois qu'une

nouvelle fille arrive ici, j'ai l'impression de ne l'avoir jamais croisée. Je sais bien que La Ville est grande, enfin tout de même : un visage pareil passe difficilement inaperçu !

Je surprends le regard admiratif de Locki et souris. Il y a encore un an, lorsque mon frère regardait une fille, il y voyait soit une mère, soit une sœur, ou bien un être totalement dénué d'intérêt. Il semble qu'il ait récemment revu son opinion sur la question !

- June, Locki, dit Nanou, je vous présente Lou. Elle habitera avec nous à présent.

La dénommée Lou nous adresse un sourire chaleureux, et je sens immédiatement que

c'est quelqu'un dont je vais apprécier la présence. Nanou fait un petit geste de la main en direction de la porte et dit :

- Je pensais que vous pourriez lui faire visiter la maison.
- Je peux m'en charger, répond Locki avec un peu trop d'empressement pour que sa proposition paraisse anodine.

Je me retiens d'éclater de rire tandis que Nanou fronce les sourcils d'un air soupçonneux. D'ordinaire, Locki a plutôt tendance à se défilier dès qu'on lui demande un service et, même si Lou semble être tout à fait capable de se

débrouiller seule pour repousser les avances d'un adolescent, ma tante doit probablement préférer que son arrivée dans l'établissement se passe plus calmement. Perspicace, son regard s'arrête sur Lucie, puis sur moi, avant de revenir à Locki.

-- Accompagnez-la tous les trois, décidez-elle en hochant la tête. Cela vous permettra de, hum, faire connaissance.

Et après un regard appuyé à Locki, ma tante nous laisse en compagnie de Lou.

Dès la visite du rez-de-chaussée terminée,

je m'esquive et traverse le grand hall pour sortir par la porte principale, laissant Lucie et Locki escorter Lou dans les étages. Mel me manque. Je ne laisserai pas passer un jour de plus sans rendre visite au vieux Johannes.

Mon mal de crâne s'est un peu calmé lorsque j'arrive devant sa porte. J'inspire un grand coup avant d'appuyer sur la sonnette. Des bruits de pas qui descendent un escalier, un grognement, et la porte s'ouvre. L'ermite se tient face à moi, ses cheveux à la coupe indéfinissable complètement en pétard, son éternel pull brun informe sur le dos.

- Monsieur Sharp, excusez-moi de vous déranger, je voulais juste...

D'un coup, ses yeux perçants s'illuminent :

- Mademoiselle June Serik ! Mais entre, entre, voyons, tu ne vas pas rester sur le pas de la porte !

D'un geste de la main, il m'invite à le suivre dans le petit corridor sombre qui fait office d'entrée.

- Oh, c'est gentil, mais je ne vais pas rester, lui dis-je alors qu'il disparaît dans ce qui semble être le salon, je voulais juste vous parler à propos de...

- Referme la porte derrière toi, s'il te

plaît, me lance-t-il par-dessus son épaule.

Le vieux Johannes ne m'avait jamais invitée à l'intérieur de sa maison auparavant, et je ne connais personne qui y soit entré... Surprise, je repousse le battant d'une impulsion du pied et me faufile entre le mur et un portemanteau débordant de vêtements au pied duquel traînent quelques paires de chaussures usées.

- Accorde- moi un instant pour ranger un peu ce bazar, me dit-il tandis que je passe dans le salon.

Effectivement, la pièce est un vrai capharnaüm, toute remplie qu'elle est de meubles, de papiers, de livres, de vases,

de vaisselle et d'un certain nombre d'objets que je n'identifie pas.

Étrangement, ça ne sent pas le renfermé du tout, plutôt une odeur agréable de bois, ou de noisette. Un chat à la robe blanche mouchetée de noir vient se coller à mes jambes tandis que le vieux fait déguerpir celui qui se prélassait sur le gros fauteuil de cuir trônant au milieu du champ de bataille. Johannes Sharp m'indique le fauteuil du pouce en faisant disparaître une pile de papiers dans le tiroir d'un solide bureau en bois sombre.

-Si tu veux, tu peux t'asseoir là, en attendant. J'en ai pour une seconde.

La relative bonne humeur du vieux Johannes m'intrigue - je ne l'ai jamais vu s'exprimer autrement que par des grognements -, mais je n'ose rien dire et me glisse jusqu'au fauteuil en question à travers les piles de livres et la marée de chats qui se frottent contre moi. Il en sort de partout, sous la table basse, sur le bureau, par la porte ouverte qui donne sur le jardin... Quelques-uns m'observent, assis sur les rayonnages de la grande bibliothèque murale. Ils se fondent dans le décor et semblent n'apparaître qu'au moment où ils se mettent en mouvement.

J'observe mon hôte à la dérobée. Je ne sais pas pourquoi tout le monde l'appelle « le vieux Johannes ». Il n'est pas si vieux que cela, une petite soixantaine, tout au plus... Peut-être que c'est parce qu'il vit seul avec ses chats, ou à cause de cette façon qu'il a de rentrer sa tête dans ses épaules en ployant le dos. Cette curieuse démarche diminue sa taille, et donne l'illusion d'une certaine maigreur.

- Lorsqu'on vit seul, vois tu, me dit-il tout en s'activant on prend vite la mauvaise habitude de laisser les choses s'accumuler ! Et cela fait bien longtemps que je n'ai pas eu de visite. Pas que je cherche à en avoir davantage, ajoute-t-il rapidement

avec un petit mouvement d'épaule, non, c'est très bien comme ça. Tu veux quelque chose à boire ? Un jus de fruit, un sirop ?

- Je... jus d'orange, pourquoi pas.

- je vais chercher ça.

Jamais je n'aurais imaginé que le vieux Johannes avait du sirop dans ses placards... du thé, oui, des jus de fruits, passe encore, mais du sirop...

Un chat noir, une femelle, je pense, saute sur l'accoudoir du fauteuil et commence à jouer avec mes cheveux. Je la laisse faire. Une autre, avec une petite (étoile blanche sur le poitrail, la rejoint bientôt et

s'aventure jusque sur mes genoux. Elle s'assied face à moi et me regarde dans les yeux un court moment, puis elle se désintéresse totalement de ma personne et commence à tester le moelleux de mes cuisses avec les coussinets de ses pattes jusqu'à se rouler en boule et s'y installer.

- Ne te gêne pas, surtout, je lui murmure, fais comme chez toi !

Elle me répond par un petit soupir de satisfaction. La mini panthère noire est toujours en train de lacérer mes cheveux, je lui offre ma main pour l'occuper. Elle la renifle avec minutie, puis saute sur le dossier juste derrière ma tête et s'allonge là, la queue battant l'air, comme un fauve sur une branche. Une chatte noire et

blanche arrive par la porte du jardin et commence à se frotter à mes pieds, quand Johannes revient avec deux verres de jus d'orange en équilibre sur un petit plateau rond qu'il pose avec adresse sur la table basse avant de tirer à lui le fauteuil noir de son bureau pour s'asseoir en face de moi.

- Je vois que les filles t'ont adoptée !
s'exclame-t-il. La demoiselle assise sur tes genoux, c'est Truckette, et l'adorable petite peste perchée sur ton dossier se prénomme Pénélope. Celle qui fait un câlin à tes pieds, c'est Bidule, leur mère à toutes les deux.

Son enthousiasme est communicatif. Je souris.

- Bidule. Truckette et Pénélope...
charmant! Enchantée !

Johannes se penche par-dessus la table pour me tendre mon verre, dévoilant au passage un bracelet de métal ouvragé, vite recouvert par la manche de son pull.

- Alors, jeune fille, commence-t-il avec entrain tout en se recalant confortablement dans son fauteuil, quelles sont les nouvelles du monde ? Il est vrai que je sors assez peu... Dis-moi, les hommes ont-ils réappris à regarder les étoiles ? L'école est-elle devenue intéressante ? Les cons sont-ils devenus moins cons ?

Interloquée, je reste muette quelques secondes en me demandant si j'ai bien entendu. Oui, vu le regard amusé qu'il me lance, j'ai bien entendu. Je ne peux m'empêcher de sourire. Décidément, ce vieux est doué pour me déstabiliser ! Je porte mon verre à mes lèvres et bois quelques gorgées de jus d'orange en réfléchissant à ce que je vais bien pouvoir lui offrir comme réponse. Il cherche à me provoquer ? Bien. Je décide de rentrer dans son jeu :

- Pas exactement, je lui réponds, j'aurais même tendance à penser que la connerie est une maladie qui gagne du terrain chaque année dans notre ville, ce qui se ressent forcément à l'école. Certains profs mieux pourvus que les autres au niveau de

l'humour tentent de résister à cette vague irrésistible de crétins mais, comme les classes en sont aussi pleines que l'administration, la bataille semble perdue d'avance. Quant à regarder les étoiles, il faudrait déjà penser à éteindre les lumières

Johannes semble satisfait de ma réponse. Ses petits yeux brillants me fixent, amusés.

- Tu as du répondant, June Serik, mais tu as tort sur un point : la bataille de l'intelligence contre la bêtise est loin d'être perdue. Il suffît parfois de peu. Un événement qui les touche, une rencontre...

et alors les personnes se remettent à rêver et à penser.

Je secoue la tête, à demi convaincue.

- Peut-être. Mais la plupart des personnes intelligentes, justement parce qu'elles sont intelligentes, se cachent pour vivre tranquilles. Alors que devons-nous penser de tous ces gens qui cherchent à être vus, qui deviennent des modèles à suivre - à commencer par ceux qui prétendent nous diriger, maires et autres conseillers ? Il y a probablement des exceptions, mais j'ai tendance à croire que si la connerie progresse, c'est parce que nous sommes gouvernés par des abrutis... Je vous choque ?

Johannes me regarde avec une expression étrange, les lèvres légèrement pincées, comme s'il s'efforçait de réprimer un éclat de rire. Il secoue la tête.

- Hum. Non. Ton point de vue est recevable. Mais j'étais en train de me dire que ce sont d'étranges préoccupations pour une jeune fille de quinze ans !

- Ce n'est pas parce que j'ai quinze que je ne regarde pas ce qui se passe autour de moi... Et puis vous savez, là où je vis, il passe un certain nombre de gens qui ont un rôle politique important, et comme je n'ai pas pour habitude de me boucher les oreilles, eh bien, j'écoute... on entend

parfois de drôles de choses !

Je bois une gorgée de jus d'orange. J'ai toujours trouvé étrange d'opposer la capacité à penser et la jeunesse. Il m'arrive, comme hier, de ne pas avoir envie de réfléchir et de me laisser porter par les événements. Mais cette insouciance est toujours passagère. J'ai grandi entourée d'adultes, dans un monde où l'insouciance -sans être absente- est rare. Un monde où l'observation et la réflexion sont les seuls moyens de se faire une place, ou d'échapper à celle que certains clients voudraient me donner : une pute en devenir.

— Ça, je veux bien te croire, dit doucement Johannes après un moment de silence. Il n'empêche, si je répétais à quelqu'un que tu écoutes les clients en douce...

- C'est une menace ? je lui demande en riant. Disons que je vous fais confiance. Et puis je ne prends pas un grand risque, à qui pourriez-vous répéter cela ? Vous êtes bien trop solitaire !

- Tu te fies spontanément aux gens.

Je me demande un instant ce qu'il veut dire par là. Ne trouvant pas de réponse, je le lui demande.

- Dans la vie, me répond-il, tu donnes rapidement ta confiance aux gens, je me trompe ?

Je déteste cette manie de répondre à une question par une autre question...

- Peut-être, lui dis-je. Quand on donne sa confiance à quelqu'un, en général, il s'en montre digne. Et sinon, tant pis, je me détourne de la personne qui me trahit...

- Je vois.

Il marque une pause et semble chercher ses mots.

- Tu n'as jamais pensé à faire l'inverse ? me demande-t-il enfin. Accorder du crédit aux gens à partir du moment où ils t'ont

prouvé qu'ils en étaient dignes ?

Interloquée, je fronce les sourcils

- Je ne comprends pas. Vous êtes en train de me conseiller de me méfier de vous ?

Johannes me regarde un moment en silence avant de me répondre :

- Pas exactement. Ma remarque était plus générale que ça : tout le monde n'est pas forcément digne de confiance. Tu sais, ce vieil adage, « les apparences sont parfois trompeuses ». Enfin moi, je dis ça, je dis rien.,,, ajoute-t-il en faisant un petit moulinet avec sa main. Je suis juste un vieil ermite paranoïaque qui préfère la compagnie des chats à celle des hommes !

J'ai l'étrange impression qu'il tente de me prévenir de quelque chose. Mais j'ai beau chercher, je ne vois vraiment pas de quoi. Le silence retombe, je caresse distraitemment la tête de Pénélope, qui dépasse au dessus de mon épaule, tout en me disant que je me sens bien, ici.

- J'ai très peu de souvenirs de mes parents, lui dis-je, à peine si je me rappelle leur visage, mais quelque chose en vous me fait penser à mon père. Votre voix peut-être, il avait une voix grave, un peu cassée, comme la vôtre. Sûrement pour ça que je vous fais confiance.

Johannes m'adresse un bref sourire, puis,

visiblement peu à l'aise avec ce genre de confiance, il détourne les yeux et change de sujet. Il me pose quelques questions sur l'école, et sur ma vie en général, puis le silence s'impose à nouveau.

- Je t'aurais bien proposé une figue, me lance Johannes, mais on m'a justement volé hier matin toutes celles qui étaient mûres.

Le but de ma visite me reviens brusquement à l'esprit.

- Oui. à ce propos .je commence, un peu gênée.

C'est alors que je remarque son petit sourire en coin.

Le vieux renard sait exactement pourquoi je suis là! J'ai la conviction que, depuis le début, depuis que j'ai sonné à sa porte, il se demande à quel moment je vais aborder le sujet !

J'éclate de rire.,

- Vous n'attendiez que ça, n'est-ce pas ?

- Je ne vois pas de quoi tu veux parler, me répond-il tranquillement, son petit sourire toujours coincé à la commissure des lèvres.

- Vous mentez mal, monsieur Sharp ! On ne ment pas à

une menteuse !

Le sourire de Johannes s'élargit et laisse apparaître des dents qui me surprennent par leur alignement impeccable.

- Tu as raison. Dis-moi, ce n'était pas ton frère, hier, la silhouette qui s'est échappée de mon figuier avant que je ne l'attrape comme le jeune Mel ?

- C'est possible...

S'il croit que je vais dénoncer mon frère, il se met le doigt dans l'œil ! Je me lance :

- Mel est privé de sorties jusqu'à la fin des vacances.

- Il l'a bien mérité, marmonne-t-il.

- Il a juste pris quelques figes...

- Et il a lancé les pelures sur mes chats, ajoute-t-il d'un ton féroce.

Je jette un coup d'œil autour de nous. Truckette est toujours vautrée sur mes genoux. Les autres matous vivent leur vie, passant paresseusement du jardin au salon par la porte ou la fenêtre ouverte. Il y a quelque temps, j'aurais peut-être eu peur d'insister mais, après la discussion que nous venons d'avoir, je n'hésite pas une seconde à le provoquer :

- Avouez qu'ils n'ont pas vraiment l'air traumatisés, vos chats !

Johannes me répond par un grognement. Je décide de la jouer diplomate.

— Si Mel s'excusait, vous accepteriez d'aller voir ses parents pour qu'ils lèvent la punition ?

- Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

- Parce que vous n'êtes pas aussi bourru que vous essayez de le faire croire ! Vous n'allez pas priver quelqu'un de sorties alors qu'il fait si beau ?

- Ce n'est pas moi qui le prive, me répond-il d'un ton outré, ce sont ses parents. Et je suis aussi bourru qu'on peut l'être. Tu sais bien, je suis le vieux Johannes Sharp qui n'aime personne.

Son petit sourire en coin est de retour, accroché à la commissure de ses lèvres

comme s'il n'en avait jamais bougé. Il se fiche de moi, ma parole !

- S'il vous plaît...

Johannes me regarde en silence.

- Vous irez ? je lui demande.

- Mmmmmoui, lâche-t-il finalement.

- Merci.

Mission accomplie. Je jette un coup d'œil à la pendule derrière moi. Dix-sept heures. Bientôt deux heures que je suis ici, le temps m'a paru bien plus court..

Dehors, l'ombre du figuier recouvre à présent l'ensemble du jardin, excepté un petit banc de pierre sur lequel deux boules

de poils profitent des derniers rayons de soleil.

Je chasse Truckette de mes genoux, expulsion à laquelle elle réplique par un petit miaulement de dépit, et je me lève pour prendre congé de mon hôte. En arrivant à la porte d'entrée, je me retourne vers Johannes.

- Merci pour le jus d'orange... et tout le reste !

- De rien. Si tu veux revenir, tu es la bienvenue. Mais pas trop souvent, ajoute-t-il d'une voix sourde en refermant le

battant.

Impossible de savoir s'il plaisante ou pas. Je regarde la porte fermée et secoue la tête en souriant. Quel curieux personnage !

Le soir se penche sur La Ville. Mel doit être en train de tourner en rond dans la maison à la porte violette que j'aperçois en haut de la rue. Je plisse les yeux, essayant de distinguer sa silhouette derrière la fenêtre de sa chambre, mais je ne vois rien et tourne les talons pour rentrer. Demain, la punition sera probablement levée. Demain, je pourrai le

revoir et me blottir contre lui au soleil en ne pensant à rien.

CHAPITRE 4

De retour à l'établissement, je traverse le hall, franchis la barrière en velours rouge en prenant soin de bien la replacer

derrière moi et commence à gravir l'escalier, lorsque je sens une présence dans mon dos. Je me retourne. Le conseiller Moklart, l'homme qui m'a saluée hier en sortant de sa voiture, vient d'enjamber la barrière et me sourit tranquillement. Par-dessus son épaule, je croise le regard inquiet de Lucie, qui n'ose rien dire. Le conseiller est un client trop important pour quelle puisse prendre le risque de le fâcher. Je la vois partir en courant vers le bureau de Nanou. Un rapide coup d'œil vers la porte m'indique que les deux vigiles ne sont pas à leur poste. Ils doivent probablement être en train de faire leur ronde.

Je décide de faire comme si de rien n'était et monte l'escalier jusqu'au premier étage, espérant qu'il rejoigne de lui-même la partie réservée à la clientèle de l'établissement. Mais il n'en est rien. Au contraire, il me suit. Arrivée sur le palier du premier étage, je fais volte-face et, tentant de dissimuler ma contrariété derrière une bonne dose de politesse, je lui demande :

- Conseiller Moklart, que faites-vous là ? Les clients ne sont pas autorisés à monter dans les étages.

- Voyons, June, me répond-il d'une voix trop douce, si je veux aller quelque part,

j'y vais, tu sais bien qui je suis. Tu es partie tellement vite hier, ajoute-t-il avec une pointe de tristesse qui disparaît aussitôt, remplacée par un grand sourire.

Sa voix sonne faux. Très faux.

- Vous n'avez pas le droit d'être là, je lui répète d'un ton mal assuré en entamant l'ascension vers le deuxième étage.

La peur m'envahit. La haute silhouette du conseiller est juste derrière moi, je peux sentir sa chaleur dans mon dos. Que me veut-il ? Soudain, je sursaute : le conseiller vient de saisir mon bras et m'oblige à me tourner vers lui, le dos

plaqué contre le mur de la cage d'escalier. Il se penche et approche son visage du mien.

— Dans cette ville, murmure-t-il en me regardant droit dans les yeux, j'ai tous les droits.

Son haleine chaude caresse mon visage. Son nez est tellement près du mien qu'il me faudrait loucher pour le regarder. Alors que je suis là, coincée contre le mur, tétanisée par la peur sans pouvoir bouger, je ne peux pas m'empêcher de le trouver beau. De grands yeux verts, les pommettes hautes, le menton bien dessiné et rasé de près, le conseiller Moklart est définitivement un bel homme. Et à cet instant précis, rien au monde ne me donne

plus envie de vomir que ce visage parfait. J'ai la bouche complètement sèche et je commence à ne plus parvenir à réprimer le tremblement de mes mains. Le conseiller m'examine comme un chasseur observe sa proie. Il bascule imperceptiblement son corps jusqu'à ce que son ventre touche le mien.

- Tu as de beaux cheveux, June, vraiment de très beaux cheveux.

Il avance sa main vers ma tête. Pétrifiée, j'ai envie de hurler « Ne me touche pas ! » mais aucun mot ne sort, comme si ma voix ne me répondait plus. Un frisson de dégoût me parcourt le dos lorsque le doigt du conseiller se glisse dans mes cheveux. Je ferme les yeux pour ne plus le

voir, comme si cela pouvait le faire disparaître. Le hurlement dans ma tête se fait de plus en plus fort et mon corps tout entier se met à trembler violemment.

Soudain, sans le moindre signe avant-coureur, toute peur disparaît. Un grand calme se fait en moi et je perds connaissance.

La voix de Nanou me ramène à la réalité. Elle me parle, mais je ne saisis pas ce qu'elle me dit. J'ouvre les yeux. Je suis toujours debout contre le mur, le corps du conseiller à quelques millimètres du mien.

C'est alors que je me rends compte que la fenêtre du palier du premier étage est grande ouverte, laissant entrer l'air frais du crépuscule, et que tout un tas de feuilles d'arbre et de brindilles volent dans la cage d'escalier. Je regarde le visage ahuri du conseiller. Ses cheveux bruns habituellement coiffés de manière impeccable sont tout ébouriffés. C'est comme s'il venait de voir son pire cauchemar se matérialiser devant lui.

- June, me répète Nanou d'un ton sans appel, monte dans ta chambre, immédiatement. Conseiller, veuillez me

suivre, ajoute-t-elle en direction de Moklart.

Son regard impitoyable de femme habituée à donner des ordres et à se faire obéir se fixe sur le conseiller. Celui-ci le soutient un moment, puis finit par céder. Il descend quelques marches. Libérée, sans perdre une seconde à essayer de comprendre ce qui vient de se passer, je me précipite vers le haut de l'escalier.

Arrivée dans le couloir qui mène à ma chambre, le danger, bien enfermé de l'autre côté de la porte, je me laisse

glisser au sol, le dos contre le mur, et me mets à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Des sanglots que je ne cherche même pas à contenir secouent mon dos, et mes mains tremblent tellement que je finis par les glisser entre mes genoux pour les immobiliser. Je me sens faible, comme si tout le sang de mon corps s'était rétracté en son centre.

Je laisse couler un long moment la tension accumulée, accroupie sur le plancher du couloir désert puis, quand le ruisseau salé de mes larmes commence à se tarir, je me lève en essuyant brièvement mon visage du revers de ma manche et me dirige vers ma chambre.

En passant devant la porte ouverte de la salle de bains, je capte mon reflet dans le miroir. Mon visage est pâle et brouillé par les larmes, mes yeux rougis, et mes cheveux en bataille.

Mes cheveux.

La sensation de la main du conseiller, comme un peigne gluant dans mes longues mèches blondes, me revient en mémoire. « Tu as de beaux cheveux, June », m'a-t-il dit.

Nausée.

J'entre dans la salle de bains, décroche le miroir et l'emporte jusqu'à ma chambre où je le pose sur le bureau, en appui sur le mur, de façon à ce que je puisse m'y voir. J'attrape ma trousse de classe pour en extraire une paire de ciseaux et m'assieds sur la chaise devant mon bureau. J'observe mon reflet, immobile. Le miroir me renvoie une image qui n'est déjà plus la mienne.

Fin de faire semblant d'être une jolie petite fille bien élevée qui ne doit froisser

personne, surtout ces connards de clients qui ont des vues sur moi. Fini de secouer les cheveux en souriant comme une cruche parce que c'est ce qu'on attend de moi. Fini de se cacher derrière ce rideau de boucles blondes. "Tu as de beaux cheveux, June. » Cette phrase tourne en boucle dans ma tête. Une colère sourde m'envahit.

Je lève les ciseaux vers mon crâne. Crissement des lames qui se referment, puis s'ouvrent, se referment, et s'ouvrent encore. Mèche après mèche, les cheveux tombent sur le sol, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Et c'est seulement lorsque la dernière mèche se détache de mon crâne

que ma colère retombe.

Je n'ai pas à m'habituer à ce que je vois à présent dans le miroir. Cela me paraît normal. Il me reste à peine un centimètre de cheveux sur la tête, mais ce reflet est le mien, comme s'il l'avait toujours été. Je suis June.

Mon frère apparaît à la porte de ma chambre. Je tourne mon visage vers lui. Il ne me pose pas de question. Doucement, il entre et prend les ciseaux que j'ai reposés sur le bureau.

-Tu permets que j'égalise un peu derrière

? me demande-t-il.

J'acquiesce sans un mot. Avec délicatesse, comme s'il préférerait éviter tout contact avec ma peau, Locki s'active. Enfin détendue, je ne pense à rien, une suspension reposante dans le flux de mes pensées.

Au bout de quelques minutes, Locki s'arrête et contemple son œuvre avec satisfaction. Il pose sa main sur mon épaule, debout derrière ma chaise, et nous échangeons un long regard à travers le miroir. Il y a une telle confiance dans ses

yeux, un tel calme... Je sens de nouveau monter les larmes. Locki, petit frère, heureusement que tu es là. Puis il sort de la chambre, revient avec une pelle et une balayette et ramasse les vestiges de ma chevelure. Je le regarde faire avec la sensation étrange que ces mèches qui ont été pendant des années une partie de moi sont à présent mortes. J'ai presque pitié d'elles.

Une fois son ouvrage terminé, Locki ouvre la fenêtre de ma chambre et s'assied sur le rebord, le dos appuyé contre le chambranle. Il semble plongé dans ses pensées, comme s'il ne voulait pas imposer sa présence ; être là, mais sans

me déranger. Je me recroqueville sur mon lit, les jambes repliées contre mon ventre. L'air du dehors me fait du bien. Je respire à nouveau.

Quelques minutes plus tard, Nanou pousse la porte entrouverte de ma chambre et, sans un mot à propos de ma nouvelle coupe, elle fait signe à Locki de sortir avant de s'asseoir sur le lit à côté de moi.

Ma tante a l'air fatiguée, je ne l'ai jamais vue ainsi. Son regard habituellement perçant a perdu de son éclat. Elle tourne sa tête vers moi et me prend la main.

- June, ma grande... quand je vous ai

recueillis ici, toi et Locki, je savais que ce genre de choses pourrait arriver. J'ai hésité, je me suis dit que ce n'était pas le meilleur endroit pour élever des enfants, mais vous n'aviez plus que moi. Je ne voulais confier à personne d'autre le soin de veiller sur les enfants de ma sœur. Parfois, je me dis que j'ai eu tort. Je n'en sais rien.

Peu à peu, ma tante se redresse dans une attitude plus familière, le dos bien droit, le menton levé. Je redoute ce qui va suivre. Ma tante continue :

- Tu deviens une femme, June, nous en avons déjà parlé. Tu sais comme moi que tu ne pourras pas rester éternellement ici. Si je ne prends pas de décision, ce qui

vient d'arriver risque de se produire à nouveau. Autant ne pas attendre que la situation devienne invivable. Tu dois partir.

Partir. Que veut-elle dire ? Quitter l'établissement ? Cela ne changera rien, Moklart a la mainmise sur toute La Ville. M'éloigner de cette ville alors ? Mais il n'y a rien pour moi au-delà de ces remparts. Ce n'est pas possible, je ne peux pas. C'est le seul endroit au monde que je puisse considérer comme « chez moi ». Quelques larmes perlent à nouveau au bout de mes cils. Je tente de les retenir.

- Partir ? je lui demande. Mais pour aller où ?

- Cela fait longtemps que j'y réfléchis, me dit-elle aussitôt, et je crois qu'un pensionnat serait la meilleure solution. Je connais des gens qui...

- Un pensionnat ?

Je grimace. Rien que le mot... J'imagine déjà le dortoir glauque où s'alignent des dizaines de lits aux sommiers grinçants, et de larges murs de pierre froide.

Nanou soupire.

- Nous n'avons pas le choix, June. Ce n'est pas le moment de faire la difficile. Je suis désolée que tu aies eu à vivre cela, ajoute-t-elle d'une voix plus douce, j'aurais évidemment préféré que ça ne se

produise jamais. Mais c'est arrivé. Le plus important maintenant, c'est de te protéger. Sans compter que le conseiller pourrait faire fermer l'établissement en moins d'une heure si je ne cède pas à ses désirs. Et son principal désir, actuellement, c'est toi.

Une boule se forme dans ma gorge. J'avale difficilement ma salive tandis que mes mains se referment machinalement en deux poings serrés. D'une voix amère, je demande :

- Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait pour l'encourager à...

- Non, tu n'as rien fait, tu es... Écoute, ne joue pas à plus naïve que tu l'es. Tu sais ce qui se passe ici et tu n'es plus un bébé, j'ai même cru comprendre que tu avais un copain, tu sais ce qu'est le désir, et tu sais aussi ce qu'est le pouvoir. Tu n'as rien fait de particulier, mais tu es toi-même, rayonnante, jolie comme un cœur ; et ces derniers mois, ton corps s'est beaucoup transformé.. Les hommes... les hommes ne sont pas tous comme ça, mais parce qu'ils ont un statut social élevé, certains pensent que tout leur est dû, que tout leur appartient, y compris les êtres humains qu'ils jugent inférieurs à eux... y compris toi.

Nanou me regarde dans les yeux.

- Prépare tes affaires, je t'emmène hors de La Ville demain.

J'attrape vivement le bras de ma tante.

- Demain ? Mais Nanou, ce n'est pas juste ! Je ne peux pas partir demain ! Je ne peux pas partir sans dire au revoir... Il reste deux semaines de vacances, s'il te plaît, laisse-moi rester encore deux semaines ici, juste deux petites semaines, Nanou...

Ma tante se fige, me fixe un instant, puis son regard s'adoucit.

- Une semaine. Pas un jour de plus.

Elle se lève, se dirige vers la porte et se retourne vers moi.

Elle me regarde un moment, les yeux brillants, et s'approche à nouveau pour me prendre dans ses bras et me serrer contre elle. Surprise, je me laisse faire. La dernière fois qu'elle a fait un truc pareil, je devais avoir dix ans. Tandis que Nanou s'esquive par la porte de ma chambre, je surprends mon regard orageux dans le miroir posé sur le bureau. Quitter La Ville... Cette idée me donne envie de tout casser. Frapper les murs de mes poings jusqu'à ne plus sentir la douleur.

Claquer les portes, briser les vitres en criant. Mais je n'en fais rien. Je reste immobile un moment, le visage fermé, les yeux fixés sur mon reflet, essayant de

réprimer ma colère.

Sentant sourdre en moi une profonde angoisse, je me précipite en direction d'un petit trou dissimulé derrière un coin de tapisserie en bas de la cloison qui sépare ma chambre de celle de Locki. Nous l'avions creusé enfants, juste à la tête de son lit, pour que je puisse lui parler quand ses cauchemars le réveillaient en pleine nuit et qu'il se retrouvait seul dans le noir.

- Locki ? Locki, tu as entendu ?

Sa voix me parvient, légèrement assourdie.

- Oui, j'ai entendu.

Il n'y a rien d'autre à dire pour le moment. Alors nous restons là, silencieux, assis chacun de notre côté du mur, tandis que la nuit tombe doucement sur La Ville. Cette ville dont plus personne ne se souvient du nom qu'elle portait lorsqu'il semblait encore important de nommer les lieux. Une volée d'oiseaux passe dans le ciel. Je les regarde danser un moment, créer d'étranges figures mouvantes, et j'ai la sensation qu'ils me délivrent un message que je ne parviens pas à lire.

Soudain, ils disparaissent de l'encadrement de la fenêtre. C'est à ce moment que je me rends compte que j'ai complètement oublié de demander à

Nanou ce qui s'est passé dans l'escalier
quand je me suis évanouie.

CHAPITRE 5

Des éclats de voix me réveillent. J'ouvre un œil Il fait encore nuit et les aiguilles phosphorescentes de mon réveil indiquent quatre heures. Je me tourne vers le mur

pour essayer de me rendormir, mais les voix qui résonnent de plus en plus fort dans la cage d'escalier finissent par me réveiller tout à fait. Assise sur mon lit, les yeux grand ouverts dans la pénombre de ma chambre, j'écoute.

Par la fenêtre, ne me parvient que le bourdonnement serein de La Ville, accompagné par une odeur sucrée de fleur de lys. Les voix semblent provenir du rez-de-chaussée. Sûrement un client un peu saoul qui s'énerve, ce genre d'incident arrive de temps en temps, pas de quoi s'inquiéter.

Malgré cette pensée rassurante, l'angoisse tapie dans mon ventre depuis hier m'envahit à nouveau. Je finis par me lever pour aller voir ce qui se passe. La fraîcheur de la nuit me saisit tandis que je quitte le confort douillet de ma couette. J'enfile un jean et un sweat par-dessus le tee-shirt qui me sert de pyjama avant de quitter ma chambre et de traverser à tâtons le couloir familier qui mène à l'escalier.

Parvenue en haut des marches, je m'immobilise. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se raconte en bas, mais cette voix que je connais bien pour l'avoir entendue de trop près, me glace d'effroi. Moklart. Le conseiller Moklart est dans le

hall. Vu le débit trop lent de sa voix et son articulation très approximative, il doit être passablement alcoolisé.

J'essuie d'un geste rapide mes mains moites sur mon jean et j'entame la descente jusqu'au palier du premier étage. Mes pieds nus se posent avec précaution sur le bois sombre des marches dont les grincements risqueraient de trahir ma présence. Les cris fous de Moklart rebondissent dans la cage d'escalier. Passé le palier du premier étage, je descends encore quelques marches et m'accroupis dans l'ombre pour observer la scène à travers les barreaux de la rampe.

L'éclairage tamisé du hall est éteint, chose inhabituelle, puisque l'établissement est ouvert toute la nuit et qu'un certain nombre de clients devraient encore être présents. Mes yeux habitués à l'obscurité ne tardent pas à découvrir Moklart.

J'étouffe un cri. Au milieu du hall, le conseiller tient Nanou par le bras, sa longue silhouette penchée au-dessus de ma tante.

Soudain, il cesse de vociférer et lui murmure à l'oreille quelque chose que je n'entends pas, puis il éclate de rire. Ma tante a beau le fusiller du regard et se

tenir aussi droite qu'elle en a l'habitude, elle a peur, cela crève les yeux. Je jette un rapide coup d'œil vers la porte d'entrée où quatre hommes en uniformes noir et or retiennent les vigiles de l'établissement. Des volutes d'encens montent en spirale dans les puits de lumière blanche qui filtre à travers les vitres incrustées dans le plafond. Le rire du conseiller n'en finit plus de résonner dans le silence de la nuit. Spirales stridentes qui se mêlent aux spirales de fumée pour remplir le hall tout entier et m'irriter la gorge. Mes muscles se contractent. J'ai envie de hurler en me bouchant les oreilles des deux mains, mais je ne le fais pas. Mes doigts agrippent les barreaux de bois. J'essaye de calmer ma respiration. La voix du conseiller retentit à nouveau, déformée par l'ivresse :

- Je l'aurai, vieille femme, que tu le veuilles ou non ! Comment crois tu pouvoir m'arrêter ?

Je comprends qu'il parle de moi, que c'est moi qu'il veut « avoir », et l'angoisse blottie dans mon ventre se met à danser de plus belle.

Moklart attire de nouveau Nanou vers lui pour lui parler tout bas. La chemise du conseiller est marquée d'une large trace de transpiration entre ses omoplates. Je veux entendre ce qu'il dit, il faut absolument que j'entende. Mes mains serrent un peu plus fort les barreaux. La tête de Nanou apparaît par-dessus l'épaule

du conseiller et celui-ci tourne légèrement la tête pour lui parler à l'oreille, dévoilant son profil. Je me concentre sur l'étroite parcelle de vide qui sépare les lèvres du conseiller de l'oreille de Nanou. Toute mon attention est tendue vers cette zone minuscule où vibrent les chuchotements du conseiller.

Je dois entendre.

Mes yeux me piquent mais je ne cille pas. J'ai l'impression que mes oreilles sortent de moi-même pour s'approcher peu à peu des lèvres du conseiller. Soudain, sa voix

devient aussi audible pour moi que si je me trouvais à la place de Nanou :

— Où est-elle ? Dans sa chambre ?

Conduis-moi à June, susurre-t-il. Tout de suite !

Je n'ai pas le temps d'être étonnée par le phénomène car, au moment précis où ces mots me parviennent, le regard de ma tante croise le mien par-dessus l'épaule de Moklart. Un éclat de surprise passe dans ses yeux, mais elle se reprend aussitôt. Saisissant l'occasion, Nanou m'indique le toit d'un petit mouvement du menton et elle me lance un regard bouleversant de douleur, regard que je ne peux comprendre que comme un au revoir, déchirant mais impératif.

J'ai l'impression qu'une main vient de s'introduire dans ma poitrine pour comprimer mes organes. Respirer exige un violent effort. Je lance un dernier regard à ma tante qui, très droite et le menton levé, toise à nouveau le conseiller. Puis elle commence à parlementer avec lui, feignant de me négocier comme elle le ferait pour n'importe quelle fille. Je comprends quelle essaie de le retenir en bas pour me laisser le temps de m'échapper. Doucement, je me relève et, réprimant une larme, mes deux poings serrés pour me donner du courage, je remonte l'escalier en silence. Une urgence calme m'envahit. Ce n'est pas le temps des larmes. Plus tard peut-être. Oui, plus

tard.

De retour dans l'environnement rassurant de ma chambre, j'attrape quelques vêtements que je fourre dans mon sac. La bouteille d'eau qui traîne à côté de mon lit les y rejoint, ainsi que la petite boîte à trésors qui me suit partout depuis que je suis petite. Je ne sais même plus ce qui s'y trouve. J'y glisse régulièrement diverses traces de mon existence, mais cela fait longtemps que je ne l'ai pas ouverte pour en inspecter le contenu. Je sors mon manteau d'hiver du placard et l'enfile. Si je dois finir la nuit dehors, autant se couvrir.

La fenêtre ouverte m'appelle, et la brise chaude qui danse sous les étoiles vient me chatouiller le crâne. Mon sac sur le dos, je m'approche de la nuit pour disparaître.

- Qu'est-ce que tu fais ?

La voix de Locki me fait sursauter. Dans l'encoignure de la porte, le sommeil glisse hors de ses yeux tandis qu'il me regarde, son visage imperturbable de statue luisant doucement dans le noir.

- Je pars.

- Comment ça, tu pars ? me demande-t-il

aussitôt.

Je m'approche de lui.

- Locki, je ne peux pas rester ici, je m'en vais.

- Je viens avec toi, me répond-il tranquillement.

- Non, ne t'en sens pas obligé. Tu as une vie ici.

Soudain, ses muscles se contractent et je sens tout son corps prêt à bondir.

- Je viens avec toi, dit-il d'une voix sourde de colère en appuyant sur chaque mot, il n'est pas question que je reste ici sans toi, il n'est pas question que je te

laisse partir seule. Toujours ensemble, on a juré.

Il me regarde féroce, les muscles contractés de ses mâchoires saillant sous sa peau. J'acquiesce, réprimant les larmes que je sens monter à nouveau. D'un coup, j'ai l'impression que, malgré la peur du départ, malgré l'incertitude, les choses pourraient aller plus mal. Locki est avec moi. Toujours ensemble, on a juré. Mon petit frère a beau me dépasser à présent d'une bonne tête, il y a des choses qui ne changeront jamais. Pour un peu, j'en sourirais presque.

- Prends quelques affaires, je lui souffle, dépêche-toi.

Une poignée de secondes plus tard, Locki me rejoint, emmitouflé lui aussi dans un épais manteau, un sac noir passé en bandoulière en travers de son torse. D'un bond, il plonge dans l'embrasure de la fenêtre et atterrit sans un bruit sur le toit. Je balaye une dernière fois ma chambre du regard et je m'approche de l'ouverture pour le rejoindre, lorsque des bruits de pas précipités et des éclats de voix se font entendre au bout du couloir. Ils arrivent.

Je sens mon poulx battre plus fort dans mes tempes. À mon tour, je saute sur le toit et, sans nous concerter, nous nous mettons à courir aussi vite que nous le permet l'inclinaison des tuiles. Arrivée à l'autre bout, je me laisse glisser à la suite de Locki le long de la gouttière jusqu'au toit du hall puis nous sautons sur celui de la remise et dégringolons dans la cour arrière de l'établissement. D'un bond, nous franchissons la porte de service et nous nous retrouvons dehors, dans la petite ruelle qui longe les remparts. Je souffle à Locki d'une voix inquiète :

-Les gardes ! Ils ne nous laisseront pas passer...

-On n'a pas vraiment le temps de leur

demander la permission.

Je fronce les sourcils, angoissée, sans ralentir ma course effrénée, la pulpe de mes doigts effleure les vieilles pierres des fortifications. Ce contact familier me rassure un peu.

Nous atteignons bientôt la porte ouest de I.a Ville. Locki me fait signe de m'arrêter. Plaqués contre le mur, nous jetons un coup d'œil aux gardes. Le premier somnole, assis sur une chaise à côté de la petite cahute rouge qui leur sert d'abri. Alors que sa tête bascule en avant, l'homme se

réveille à demi, marmonne dans sa moustache et replonge aussitôt dans les brumes du sommeil. Je ne vois pas le deuxième garde.

— Il est dans la guérite, me glisse Locki à l'oreille. Baisse-toi.

Le corps basculé en avant, la tête rentrée dans les épaules, nous nous glissons sous la fenêtre de la petite cabane. J'ai l'impression que mon cœur bat si fort qu'il va trahir notre présence et réveiller le garde endormi, mais nous passons devant lui sans qu'il s'en aperçoive, et nous atteignons rapidement l'autre côté du mur.

Alors que nous sautons sur nos pieds, la voix furieuse du conseiller éventre la paix nocturne des rues.

- Retrouvez-la !

Mais déjà nous courons à travers la campagne endormie, sans savoir vraiment où nous allons, chaque rebond de nos pieds sur le sol entraînant aussitôt le suivant. Partir. Juste cette idée pour conjurer la peur. Partir, partir loin, là où personne ne pourra nous retrouver.

- Nous y voilà, petite fille. Plus tôt que je ne le pensais.

Le Veilleur de Lumière enleva précautionneusement sa couronne de vision. Assis de l'autre côté du bureau, au milieu du petit cabinet circulaire encombré de piles de livres, son apprenti l'imita, avant de lui adresser un regard interrogatif auquel le Veilleur ne répondit pas.

June avait grandi, mais, par rapport à lui, elle lui semblait encore être une enfant.

Une pointe d'angoisse se réveilla dans ses entrailles. Le Veilleur avait passé

tellement de temps à observer June ces dix dernières années, à prévoir ce dont elle allait avoir besoin, préparant chaque détail pour ce jour où elle se mettrait en marche, qu'il s'était immanquablement attaché à elle. Trop, auraient dit certains de ses pairs. Peut-être un peu trop, oui. Mais après tout, il n'était qu'un être humain.

Instantanément, il se corrigea : non, il n'était pas qu'un humain, il était l'un des neuf Veilleurs, beaucoup de choses dépendaient de lui.

Mais tant de choses dépendaient d'elle aussi. June. Car le Veilleur ne pouvait pas tout prévoir. À vrai dire, malgré l'immense savoir qu'il détenait, il avançait lui-même à tâtons. Et voici que le jour du départ était arrivé, il avait fait tout ce qu'il pouvait, il en ferait certainement encore davantage, mais cela allait-il être suffisant ? Le Veilleur soupira, observant les lignes sombres des avenir potentiels qui se matérialisaient sous la voûte de son crâne.

La voix de son apprenti le sortit de ses pensées :

- Et maintenant ?

Le Veilleur se tourna vers le jeune homme — si jeune, à peine dix-huit ans ! Lui-même était arrivé ici, au cœur de la montagne, lorsqu'il n'était qu'un adolescent avide de tout connaître et, une cinquantaine d'années plus tard, il avait succédé à son maître, le précédent Veilleur de Lumière. Ces temps lui semblaient à présent lointains.

- Maintenant ? répondit-il avec un petit sourire. Je suis curieux de voir où elle va se rendre.

- Mais, n'allons-nous pas la guider ? Demanda timidement l'apprenti en faisant jouer entre ses doigts la fine couronne de vision.

*- Replace cela sur ta tête, dit le Veilleur,
et voyons d'abord si June trouve seule le
chemin. Après tout, ajouta-t-il avec un
petit mouvement de tête amusé qui
chassa pour un court moment
l'appréhension tapie dans son ventre, ils
ne sont pas si loin...*

Deuxième Partie

Le Port De La

Lune

CHAPITRE 6

Nous avons rejoint la rivière qui traverse La Ville et file vers le nord-ouest en direction de la forêt. C'est seulement lorsque nous avons atteint l'abri des premiers arbres que nous nous sommes permis de ralentir. Essoufflés par notre longue course, nous avons enlevé nos manteaux pour mieux respirer et nous nous sommes enfoncés plus avant dans le sous-bois, jusqu'à trouver cette petite niche creusée par l'érosion dans un gros rocher posé au milieu des arbres - niche sous laquelle nous nous sommes aussitôt assis.

J'ai court- circuité les pensées que
générât mon cerveau à toute allure et,
sans échanger un mot, appuyés l'un contre
l'autre, Locki et moi nous sommes
assoupis.

Des aboiements de chiens nous ont
réveillés quelques heures plus tard et,
dans la lumière grise de l'aube filtrée par
les branchages au-dessus de nos têtes,
nous nous sommes remis en route en
longeant le cours ondulant de la rivière,
sans prendre le temps de nous remettre de
l'étonnement d'être encore en vie après
avoir passé une nuit dehors sans aucune
protection.

Les bêtes que nous entendons aboyer derrière nous font-elles partie d'une meute de chiens sauvages ? Sont-elles dirigées par des rôdeurs ou bien par les hommes du conseil ? Impossible de le savoir, mais aucune de ces hypothèses n'est rassurante.

Nous progressons rapidement, en silence.

Je ne parviens plus à arrêter de penser à ce que je laisse derrière moi. Sac de nœuds dans mon ventre. Je n'ai même pas dit au revoir à Mel. Il va se demander ce

qui se passe, me chercher. Il ne comprendra pas. Mel, mon Mel. Son visage flotte devant moi, flou comme un reflet à la surface troublée d'une mare. J'aimerais glisser mes mains dans ses mèches brunes et l'attirer contre moi. Mais l'image s'évapore dès que j'esquisse le geste d'avancer les doigts.

Je n'ai pas non plus fait mes adieux aux filles - Nanou leur expliquera. Dire que je devais retourner à l'école dans deux petites semaines ! Peut-être qu'en compagnie de Gwen, Maya, Bénédict, Dan et Mel, l'année aurait été moins pénible que les précédentes. La perspective de revoir les autres élèves ne

me réjouissait pas forcément, mais savoir que je ne les retrouverai pas de sitôt est plus inquiétant encore. Une bifurcation imprévue, quelque chose que je ne pouvais pas anticiper et qui vient bouleverser le semblant de calme qui régnait dans ma vie.

Mais je reviendrai vite en ville. Dès que cette histoire avec le conseiller sera réglée, qu'il se sera calmé, alors je reviendrai. C'est l'affaire de quelques semaines, tout au plus.

Les aboiements incessants des chiens semblent se rapprocher, est-ce que c'est bien nous qu'ils poursuivent ? En

l'absence de certitude à ce sujet, nous fuyons. De temps en temps, sans qu'un mot ni un regard ne soit échangé, nous nous mettons à courir sur quelques centaines de mètres, puis nous ralentissons dans une marche rapide.

Mais où aller en attendant de pouvoir rentrer chez nous ? Je ne connais rien en dehors de l'enceinte de La Ville. À part ceux qui vivent dans les villages, personne n'en sort jamais -pourquoi le ferions-nous ? Nous avons emporté un peu d'argent, sûrement pas suffisamment pour survivre plusieurs semaines. Il faudrait trouver un coin tranquille, un hameau isolé - pas l'un des sept villages qui jouxtent La

Ville, mais un autre, où personne ne pourrait nous reconnaître —, ou bien une grande ville où nous pourrions nous cacher au milieu des gens sans que l'on nous pose trop de questions. Mais à quelle distance d'ici sont les autres villes ? Et dans quelle direction ?

Le soleil est maintenant haut au-dessus des feuilles et la faim commence à se faire sentir. Dans la précipitation du départ, je n'ai pas pensé à emporter de nourriture. Juste une bouteille d'eau que nous nous passons régulièrement.

Soudain, je m'arrête. Un son étrange me parvient, comme une longue note tenue. Ce n'est pas la première fois. Depuis que nous nous sommes remis en route ce matin, je l'ai entendue à plusieurs reprises, mais jamais aussi clairement.

- Fatiguée ? me demande Locki en se retournant vers moi.

- Un peu, oui. Mais ce n'est pas ça... Tu entends ?

Locki fait quelques pas vers moi.

- Entendre quoi ?

- Attends..., dis-je en lui faisant signe de ne pas faire de bruit.

Je ferme les paupières. Plus rien. Juste le ruissellement de la rivière qui s'écoule, et les aboiements des chiens tel un compte à rebours derrière nous.

D'un coup, le son retentit à nouveau, aigu, lancinant, comme lorsque l'on frotte un verre avec un doigt humide. Il provient de là-bas, quelque part à notre droite, sur la rive nord. J'enlève mes chaussures et mes chaussettes, fourre mon manteau dans mon sac et, mon jean retroussé au-dessus des genoux, j'entre dans l'eau pour traverser.

— Où vas-tu ? me demande Locki.

-Je ne sais pas, Ce son. Tu l'entends ?

-Je n'entends rien, June. Rien du tout.
Mais nous devons avancer. Il vaut mieux
suivre la rivière, nous finirons par tomber
sur une autre ville, c'est toi-même qui l'as
dit.

Sans l'écouter, je continue ma traversée,
portant à bout de bras mes affaires au
dessus de ma tête pour quelles ne soient
pas mouillées. J'ai mal évalué la
profondeur et bientôt, au plus fort du
courant, je me retrouve avec de l'eau
jusqu'à la taille. Jean trempé. Tant pis, ça
séchera. Locki me rejoint et nous
atteignons l'autre rive. Je jette mes

affaires sur la berge et j'attrape le tronc d'un saule pleureur pour me hisser hors de l'eau.

Le son résonne toujours entre les arbres, déchirant, comme un appel au secours. Je redescends mon jean plein d'eau qui se colle à mes jambes, enfle mon sac à dos et me remets en route, les lacets de mes baskets accrochées l'une à l'autre passés derrière ma nuque. Pieds nus, j'avance à travers les fougères et les troncs d'arbre pleins de mousse. Ce coin de la forêt est tellement humide. Étonnant au beau milieu de la chaleur étouffante de cette fin du mois d'août. L'odeur apaisante de la terre détrempée remplit mes narines.

Ce son, une mélodie minimaliste : juste quelques notes qui se répètent inlassablement, un murmure qui bruisse au milieu du doux vacarme des feuilles et qui m'entraîne là-bas. quelque part, devant moi.

Plus j'avance, plus l'humidité augmente. Des gouttes de sueur emperlent bientôt mon visage, mes pieds nus glissent sur les pierres moussues et s'accrochent dans le dense réseau de racines aériennes. J'évite de marcher sur la terre qui se transforme sous nos pieds en une boue gluante. Elle laisserait une piste trop évidente à nos

poursuivants. Dans mon dos, j'entends les pas feutrés de Locki, accompagnés du frou-frou des feuilles lorsqu'il écarte les branches qui gênent sa progression. Je ne me retourne pas de peur de perdre le fil de ce son étrangement familier.

Nous progressons ainsi à travers la moiteur de la forêt pendant un temps qui me semble infini, entièrement tendue que je suis vers cet objectif invisible. Le son est de plus en plus fort, il emplit toute ma tête, j'ai l'impression qu'elle pourrait se fendre en deux pour le laisser sortir.

Bientôt, nous arrivons au pied d'un grand mur rocheux, vertical et complètement lisse. Il doit bien faire une vingtaine de mètres de haut. Mon regard examine la roche depuis le sommet que l'on devine à peine, jusqu'au sol. Non, elle n'est pas entièrement lisse, la base est pleine de petits creux mais, à partir de deux mètres de hauteur, le granit brille comme s'il avait été poli. Le son n'a jamais été aussi fort, je vais devenir folle s'il ne s'arrête pas, d'où vient-il ?

Impossible d'escalader cette paroi : pas la moindre aspérité à laquelle s'accrocher, les arbres les plus proches ne peuvent pas nous servir d'échelle puisque leurs

branches n'atteignent pas le mur. Nous longeons la paroi afin de voir si son aspect se modifie mais, au bout d'une dizaine de minutes, nous nous retrouvons à notre point de départ : nous avons tourné en rond. Ce mur est un immense cylindre de pierre. Obstacle naturel où construction artificielle ? Je n'ai pas de certitude à ce sujet, mais c'est franchement étrange, et le son vient de là, à l'intérieur de la pierre. Cela, j'en suis certaine. Je lance un regard interrogateur à Locki.

- Tu n'entends rien, toujours rien ?

- Non, me répond-il en haussant les épaules.

Est-ce qu'il me croit folle? Est-ce que je suis folle ?

Me boucher les oreilles ne sert à rien. C'est comme si le son était généré à l'intérieur même de mon cerveau. Locki dois percevoir ma détresse, parce qu'il s'approche de moi et se met à me parler tout doucement pour me calmer.

— Il y a peut-être une entrée quelque part, me dit-il, et comme nous avons le nez en l'air, nous sommes passés devant sans la voir. Tu veux qu'on refasse le tour ?

J'acquiesce.

Nous partons chacun d'un côté en longeant

à nouveau la paroi. J'examine chaque trouée dans le bas du mur - dans certaines d'entre elles, je peux rentrer mon bras tout entier, mais ma main finit toujours par buter sur le fond -, jusqu'à ce que je tombe sur ce trou au ras du sol, large comme mes épaules, à demi caché par les fougères.

J'essuie le filet de sueur qui coule entre mes sourcils et me penche pour regarder à l'intérieur : d'abord je ne vois rien, puis mes yeux s'habituent à l'obscurité et je distingue au fond du trou un éboulis de grosses pierres. Je pose mon sac et mes baskets dans les fougères et je me couche sur le sol, me faufilant en rampant dans l'étroite ouverture pour aller y jeter un

coup d'œil de plus près.

Le trou va en s'élargissant. De la lumière filtre entre les pierres. La mélodie dans ma tête ne diminue pas d'intensité, mais elle devient plus harmonieuse, presque sereine. Au milieu de l'éboulis de roches, je trouve un étroit goulot dans lequel je m'engouffre. Je lutte contre la peur de déboucher sur un cul-de-sac et de me retrouver coincée sans parvenir à rebrousser chemin. Rampant, centimètre par centimètre, je continue à progresser dans le tunnel.

Soudain, je tombe. Quelques mètres à peine. La fraîcheur de l'air me surprend après la moiteur étouffante de la forêt.

J'atterris sur ma hanche droite, qui commence aussitôt à me lancer, mais le spectacle que je découvre lorsque je relève la tête me fait oublier la douleur. Bouche bée, sans même penser à me remettre debout, j'observe l'intérieur de la grotte.

Un arbre trône. Un arbre à l'étendue gigantesque, je n'en ai jamais vu de pareil ! Ses branchages remplissent toute la

grotte et d'énormes racines courent sur la terre avant de s'enfoncer au plus profond du sol. Un flot de lumière vive pénètre par une ouverture tout en haut de la caverne, illuminant les feuilles dans un dégradé de vert, de roux et d'or aussi incroyable que les vitraux de certaines églises.

- June ?

La voix de mon frère me parvient, étouffée par la roche. Je m'approche du trou sans quitter l'arbre des yeux.

- Je suis là, je suis entrée !

- Où ça ?

- Derrière les fougères, je lui crie. Fais-moi passer les sacs !

Quelques instants plus tard, mon sac atterrit devant moi, bientôt rejoint par mes chaussures et le sac de Locki. Je le préviens :

- Attention à la chute !

Il a un grognement d'acquiescement, et aussitôt retombe souplement sur ses pieds à mes côtés — forcément, quand on est prévenu, c'est plus facile... Immobile, mon frère observe la grotte. Au bout de quelques instants, il secoue la tête comme s'il acceptait l'existence de ce lieu, qu'elle lui semble à présent normale, naturelle.

- Les chiens, me dit-il. Je les ai entendus avant de me glisser dans le trou. Ils ont dû

perdre notre trace lorsque nous avons traversé la rivière, mais ils l'ont apparemment retrouvée. Si on a réussi à entrer ici, ils pourraient bien y parvenir aussi...

Maintenant qu'il me rappelle leur présence, j'entends à mon tour les chiens, dont les aboiements s'étaient noyés dans le flot de sons qui me submergent. Un frisson court le long de ma colonne vertébrale. Je remets mon sac sur mon dos, les lacets de mes baskets en travers de ma nuque, et, Locki sur mes talons, je franchis la trentaine de mètres qui me séparent du tronc. Son diamètre est à l'échelle de l'arbre: impressionnant.

Ça y est, les chiens sont autour de la grotte, j'entends les grattements de leurs pattes sur la roche et des voix d'hommes qui s'approchent. Nous n'avons pas le choix, nous devons monter, nous cacher dans la ramure de cet arbre-roi.

Je parcours l'écorce rugueuse de la pulpe de mes doigts. Cet arbre est vivant, merveilleusement vivant, je sens la sève qui court dans ses vaisseaux, la mélodie qui m'a attirée jusqu'ici et qui continue de dérouler son fil dans ma tête, c'est de lui qu'elle émane. Mais ce n'est pas juste une musique, je l'entends clairement à présent

: c'est la somme d'un nombre incalculable de mélodies, des dizaines de voix qui se superposent sans être dissonantes un seul instant. Malgré l'urgence, malgré les aboiements des chiens et les cris d'hommes que j'entends de l'autre côté de la paroi de roche, grimper tout de suite dans cet arbre serait comme entrer dans une maison inconnue sans frapper à la porte.

Je pose mes deux mains bien à plat sur l'écorce pour demander asile à l'arbre. Un bruissement de feuilles me répond, que je prends comme une invitation, et nous escaladons le tronc immense, nous servant du lierre et des nœuds du bois comme

prises. Nous atteignons facilement les premières branches et entamons l'ascension en silence.

Nous croisons quelques oiseaux et des insectes en tout genre qui ne semblent pas inquiets de notre présence. Ils nous regardent passer d'un œil curieux. Rapidement, le tronc se divise et, à chaque embranchement, nous choisissons le plus épais afin d'aller le plus haut possible, jusqu'à la cime de l'arbre, où nous serons invisibles.

- Les feuilles, murmure Locki, tu as

remarqué ?

Oui, j'ai remarqué. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent, comme si toutes les variétés d'arbres étaient réunies en un seul. Je reconnais des feuilles d'orme, de chêne, de bouleau, là une grande feuille de marronnier et, juste à côté, une fine pousse de frêne, toutes les saisons semblent aussi s'y côtoyer : les couleurs des feuilles varient du vert tendre des bourgeons à peine éclos, jusqu'au rouge flamboyant de l'érable en automne, en passant par tout un camaïeu de jaune, vert, orange et brun... Au contact de cet être de bois étrange, je ne peux m'empêcher de sourire.

Il nous faut monter, monter encore, une branche, puis une autre, et la suivante. L'écorce est agréablement soyeuse sous la plante de mes pieds. J'aperçois le ciel à travers l'enchevêtrement des ramures. J'ai l'impression que la branche la plus épaisse part vers la droite en direction du rebord de cette ouverture, tout en haut de la grotte. L'arbre pousse-t-il au-delà ? J'ai la réponse au moment même où je me pose la question : nous avons atteint la cime. Seul un large rameau plat sur lequel nous pouvons marcher forme une passerelle qui monte en pente douce jusqu'au cercle de roche qui recouvre partiellement la grotte.

Nous progressons l'un derrière l'autre debout sur la branche, sans avoir besoin de nous tenir à quoi que ce soit. Lorsque ma tête dépasse l'ouverture dans la roche, j'ai un hoquet de surprise et je manque de trébucher.

- Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Locki, obligé de s'arrêter derrière moi.

- Tu ne vas pas me croire.

Je franchis les derniers mètres qui me séparent du rebord de pierre, Locki sur mes talons. Il hausse les sourcils.

- Effectivement, je ne sais pas si je t'aurais crue.

Juste devant nous, flottant à quelques centimètres de

l'étendue de pierre sur laquelle nous nous tenons, se dressent les premières marches d'un... comment dire... une sorte d'escalier de nuages. Oui, je ne sais pas comment le décrire autrement.

Je lève les yeux et contemple ébahie l'escalier en spirale qui monte vers le ciel limpide, formant des spires de plus en plus larges qui se perdent dans les cieux sans que nous en distinguions le sommet.

Je m'approche de la première marche et

me baisse pour poser la main dessus. La sensation sous ma peau est fraîche, élastique et ferme à la fois. J'appuie, d'abord doucement puis, voyant que ma main ne la traverse pas comme je m'y attendais, je presse la marche de tout mon poids. Le nuage tient bon. Il semble même gagner en solidité à mesure que je lui impose plus de force.

- Dis-moi, me demande Locki, tu n'espères quand même pas que je monte là-dessus ?

Je ne réponds pas et pose mon pied sur la première marche avec l'intuition étrange que l'existence même de cet escalier - que je choisisse de l'emprunter ou non, d'ailleurs - me fait irrémédiablement

basculer dans une réalité inconnue, différente, et aussi inquiétante.

Un danger plus immédiat me fait sortir de l'état flottant dans lequel la vision de cet escalier improbable m'a plongé : les voix fortes des hommes nous encerclent. L'un d'eux se met à crier pour appeler les autres. A-t-il trouvé l'entrée de la grotte ?

Je lève à nouveau la tête vers le ciel pour suivre des yeux les longues spires de nuages. Je ne sais par quel prodige cet escalier existe mais, malgré la crainte qu'il m'inspire, il semble être notre seule

issue.

Un escalier, ce n'est jamais là par hasard.

- Allons-y ! je lance.

Sans plus hésiter, je m'engage sur les premières marches. À tout moment, je m'attends à passer au travers, mais non, le nuage résiste sans effort à mon poids et caresse mes pieds nus meurtris par notre course dans la forêt.

Après un tour d'escalier, je m'aperçois que Locki n'a pas bougé d'un centimètre. J'interromps ma course. Mon frère me

regarde très fixement d'un regard presque halluciné que je ne lui ai vu qu'une seule fois.

- Qu'est-ce que tu attends ? je demande doucement.

- Je ne peux pas marcher là-dessus, dit-il en secouant la tête de droite à gauche. C'est un nuage.

Je le sens parti très loin.

- Locki, regarde-moi. J'existe, je suis réelle, je suis ta sœur, et je suis en train de monter cet escalier. Regarde-moi !

- On ne peut pas marcher sur un nuage, continue-t-il comme s'il ne m'entendait pas, on passe à travers, ce... ce n'est pas

possible...

Tous les hommes crient maintenant, ils sont au moins une dizaine, et la meute des chiens aboie de plus belle. Je cherche les yeux de mon frère, presque suppliante.

- Si je peux le faire, tu le peux aussi. Il suffit d'y croire.

Mais Locki ne bouge pas, à peine s'il me voit. Ces yeux qui se perdent bien au-delà de la réalité, je les ai déjà vus.

Locki a de nouveau cinq ans et il regarde les flammes qui dévorent notre maison, le même regard d'incrédulité face à l'inconcevable, la même fixité dans le corps, et ce balancement de la tête, droite,

gauche, droite, gauche, qui n'en finit plus.

Je redescends et me campe face à lui en le regardant droit dans les yeux. Il me voit enfin. Je me mets à lui parler avec cette intonation très particulière que je prenais pour le calmer lorsque nous étions enfants et qu'un cauchemar l'éveillait au beau milieu de la nuit :

- Locki, faisons un jeu, d'accord ?

Immobile, Locki ne me répond pas.

- Ferme les yeux. Ferme-les très fort. Bien. Maintenant, imagine que tu es devant un grand escalier de pierre, un grand escalier bien large, bien solide, comme celui qui monte en haut des

remparts de La Ville. Tu le vois ?

- Je... Oui.

- Imagine qu'il fait nuit, une nuit brumeuse et sans lune, et que tu dois monter tout en haut sans rien y voir, pas même tes propres mains.

Les paupières fermées, Locki hoche la tête.

- Imagine que pour te guider dans l'obscurité, un ami qui voit parfaitement dans le noir grâce à ses yeux de chat a posé sa main sur ton épaule.

Je me place derrière lui et place ma main sur son épaule droite.

- Tu sens sa main ?

- Oui, souffle-t-il à mi-voix.

- Fais-lui confiance. Il faut que tu montes maintenant.

J'appuie légèrement sur son épaule pour le guider vers l'escalier et Locki avance, craintif. Je le préviens :

- La première marche est juste devant toi.

Il lève sa jambe. Son pied s'enfonce un peu dans la masse cotonneuse, puis s'immobilise.

-Un grand escalier de pierre, murmure-t-il pour se convaincre lui-même avant de basculer son poids en avant et d'entamer

l'ascension.

CHAPITRE 7

Au-dessus de nous, les dernières spires de l'escalier se perdent dans une mer de nuages que je ne distinguais pas d'en bas. Lorsque nous marchions dans la forêt, il m'avait pourtant semblé que le grand ciel d'août était vide, uniformément peint de ce bleu électrique qui n'existe qu'en été.

Je baisse les yeux vers la spirale de l'escalier, immense entonnoir blanc se rétrécissant jusqu'à l'arbre dont le chant vibre encore en moi comme un ronronnement de chat. Au sud-est, la rivière danse entre les arbres, puis court sur la lande jusqu'aux abords de La Ville, que je devine à travers sa brume de chaleur orangée. Nous devons bien nous trouver à deux ou trois cents mètres de hauteur. Je suis épuisée par l'ascension ; même si l'air est plus frais à cette altitude, il devient plus difficile de respirer. Je fais une pause pour nous permettre de reprendre notre souffle. Locki a gardé ses paupières closes, mais il s'est peu à peu calmé. Je l'aide à s'asseoir sur une marche.

Je m'assieds à mon tour. Machinalement, mes doigts jouent avec le nuage. J'en détache un petit morceau qui ressemble à du coton. Cependant, sa texture n'a vraiment rien à voir : sous mes doigts, le nuage est presque solide et frais comme de la pluie. Je lâche le petit morceau, qui commence à flotter et s'éloigne rapidement de l'escalier.

En le voyant partir, j'ai l'idée de dissoudre quelques marches pour couper l'escalier en deux : ainsi, dans l'hypothèse où nos poursuivants trouveraient l'arbre et y grimperaient, personne ne pourrait nous

rejoindre là-haut.

Évidemment, nous ne pourrions pas non plus redescendre, et cette idée n'est pas franchement rassurante. Qui sait ce que nous allons trouver là-haut ? Y a-t-il seulement quelque chose ? Mais la perspective des chiens, et surtout celle de revoir le conseiller Moklart, me donne des frissons de dégoût. Pour l'instant, le danger est en bas, et l'urgence est de placer le plus de barrières possible entre lui et nous, je me mets à l'ouvrage en me disant que si nous devons redescendre, eh bien, nous trouverons une solution en temps voulu.

À peine ai-je dispersé une première marche en petits morceaux ouatés, qu'une voix de femme surgit au-dessus de nous et me fait sursauter :

- Non, ne fais pas ça !

La voix semble effrayée et agacée en même temps. Je lève la tête, mais je ne vois personne. Locki ouvre les yeux. Il a un moment de vertige, puis il se reprend.

- Ne regarde pas en bas, je lui souffle.

Précaution inutile puisque, comme le mien, c'est vers le haut que se dirige son regard, vers cette étendue cotonneuse au bord de laquelle je finis par apercevoir

une petite tête qui dépasse, à peine plus grosse vue d'ici que celle d'une souris. Un bras apparaît à côté de la tête et s'agite en désignant la spirale.

- Répare-le, répare l'escalier, vite ! crie à nouveau la femme d'un timbre éraillé.

Ignorant les lois de ce lieu, j'obtempère à la demande pressante de la femme qui semble, elle, les connaître, et dans ma tête se grave malgré moi la première de ces lois : Ne pas détruire l'escalier.

J'attrape les bribes de nuage qui commençaient à dériver et les rassemble pour reconstituer la marche a l'identique. Une fois cette tâche achevée, je regarde a nouveau vers le haut.

-Eh bien, dit la voix d'un ton plus enjoué, qu'est-ce que vous attendez ? Hop hop ! En avant ! Plus qu'un petit effort !

J'échange un regard avec Locki, qui hausse les épaules d'un air fataliste, une lueur amusée dansant dans ses yeux noisette. Je souris, résignée. Prendre les choses comme elles viennent, il n'y a plus que ça à faire... Nous nous remettons en marche.

— Voilà voilà, me semble-t-il entendre au-dessus de ma tête, le petit moineau

arrive !

Mais comme la femme l'a dit sans crier, je ne suis pas vraiment sûre d'avoir bien entendu. Locki regarde ses pieds, l'air vaguement inquiet.

- Imagine qu'on est sur un toit, lui dis-je. T'as l'habitude des sommets casse-gueule, non ?

Il relève immédiatement la tête et nous gravissons les dernières spires de l'escalier.

Lorsque nous prenons pied sur le vaste nuage, la femme s'avance vers nous, Elle est un peu plus petite que moi, le corps

recouvert d'une telle multitude de couches de tissus verts qu'il est impossible de deviner sa corpulence.

-Bienvenue ! nous lance-t-elle de sa voix légèrement enrouée.

Bouche bée, nous regardons autour de nous. À quelques pas de là, une plateforme de bois repose directement sur le nuage. Elle semble immense, mais des murs de cumulus et des voiles de brumes nous empêchent de voir ce qui se trouve au-delà d'un rayon d'une dizaine de mètres. La femme nous observe de ses deux grands yeux joyeux couleur de miel.

- Tu es June, oui, c'est cela, me dit-elle en souriant, et tu dois être Locki, continue-t-elle en se tournant vers l'intéressé. Bien sûr, bien sûr. Bienvenue ! Entre nous, nous appelons ce lieu le Port de la Lune. Mais c'est très informel, hihi ! Officiellement, cet endroit n'existe pas !

Je répète ces mots à mi-voix pour tenter de donner à ce que je vis la consistance de la réalité :

- Le Port de la Lune.

Un endroit qui n'existe pas. Et pourtant je m'y trouve. Et je suis bien vivante, bien éveillée : même si tout cela ressemble à un rêve, je ne sens pas le goût du sommeil sur mes lèvres.

- Vous habitez ici ? je lui demande.

- Oui oui, évidemment.

- Pourquoi m'avez-vous empêchée de disperser les marches ? Nous étions poursuivis et...

- Vois-tu, moineau, me coupe-t-elle, nous sommes sur un nuage, et un nuage, en temps normal, cela dérive au gré du vent... l'escalier nous rattache au sol, et comme une ancre il nous retient au-dessus de l'arbre... Ainsi le chemin pour rejoindre le Port de la Lune est toujours le même.

J'acquiesce. Logique. Enfin, s'il peut y avoir quelque chose de logique ici.

- Quant à vos poursuivants, cela ne

risquait rien, ils n'auraient de toute façon pas pu entrer dans la grotte.

Je lance à la femme un regard interrogatif.

- Et pourquoi cela ?

Elle me toise comme une maîtresse d'école ayant affaire à un enfant particulièrement lent d'esprit.

- Voyons, c'est évident ! s'exclame-t-elle. Pour entrer dans la grotte, il faut que l'arbre accepte de te laisser entrer ! Si ce n'est pas le cas, l'entrée reste invisible, le trou au ras du sol devient un cul-de-sac... c'est bien par là que vous êtes entrés, n'est ce pas ? Il existe d'autres passages, mais c'est le plus évident.

Je penche la tête sans répondre, à demi convaincue.

À ce moment, une silhouette immense apparaît à travers la brume et un homme surgit devant nous. Une barbe lui mange une bonne partie du visage, seuls ses yeux brillants en émergent et je devine à peine l'emplacement de sa bouche.

- Alors ils sont là ! s'exclame-t-il d'une voix forte.

Il tourne sa masse vers la femme.

- Et tu ne m'as pas prévenu !

Celle-ci lève son visage vers celui de l'homme.

- Tu guettais, tout comme moi, grommelle-t-elle, et tu les as vus venir, tout comme moi. De quoi voulais-tu donc que je te prévienne... ?

- Hum. C'est juste, je guettais, lance-t-il en se redressant avec un sourire malicieux.

Et se tournant à nouveau vers nous :

- Bienvenue, je suis Gaspard, dit-il en me tendant une large main poilue, et je parie que Camomille ne s'est même pas présentée ?

La femme lève les yeux au ciel, agacée.

Je saisis la main tendue et murmure mon prénom. L'homme éclate d'un rire sonore.

- Oui, s'esclaffe-t-il, je sais qui tu es, June !

Je lui réponds par un petit sourire gêné. Puis il fait un pas vers Locki et le salue de la même manière. Étrange de les voir l'un en face de l'autre : comparé à Gaspard, mon frère me semble minuscule ! En tout cas, Locki n'a pas l'air aussi mal à l'aise que moi et il sert franchement la main tendue du géant, un masque impénétrable sur le visage.

-Ne vous inquiétez pas, reprend en souriant la femme que Gaspard a nommée Camomille, nous sommes des amis.

Je fronce les sourcils.

- Amis ? je lui demande, qu'est-ce qui me prouve que vous êtes des amis ?

Le sourire de Gaspard disparaît au milieu des poils de sa barbe pour laisser place à une expression de franche surprise et Camomille place ses poings sur ses hanches. Elle se campe juste devant moi, tout emmitouflée dans ses tissus verts, le menton levé, et me dévisage :

- Moui. Il nous avait prévenus, marmonne-t-elle en se parlant à elle-même, il nous l'avait annoncé : une tête de mule, qu'il

nous a dit, « elle peut parfois être une vraie tête de mule », exactement cela, ce qu'il a dit. Mais nous n'avons pas voulu le croire, hum, « June ne peut pas être cela ! », je me suis exclamée, pas June, pas elle, non, nous n'avons pas voulu le croire ! Pourtant...

Une pointe d'agacement commence à me monter au nez. Je respire un grand coup pour ne pas exploser avec trop de violence et je coupe d'un geste de la main les grommellements de Camomille.

- OK, stop. Récapitulons, dis-je en levant

le nez ironiquement : depuis ce matin, nous marchons dans la forêt poursuivis par les hommes du conseiller. Là, un son étrange que Locki n'entend pas alors même qu'il me démonte les oreilles m'attire dans une grotte à l'intérieur de laquelle pousse un arbre immense que nous escaladons pour nous retrouver sur un plateau rocheux où un escalier de nuages nous tend les bras et, une fois arrivés tout en haut de sa spirale, nous débouchons sur une grande plate-forme de bois dont des nuages nous cachent les limites, où vous nous accueillez comme si vous n'attendiez que notre venue et que tout cela soit absolument normal, et je me fais traiter de tête de mule quand j'é mets l'idée qu'il se passe deux trois trucs bizarres et que je devrais peut être me

méfier un peu ?!

- Oui, c'est sûr, lâche la femme, vu comme ça... On dirait que tu apprends vite.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire par là, mais je choisis de ne rien dire. Le sourire de Gaspard est de retour et ses dents, qui furent probablement blanches il y a longtemps, percent son visage hirsute d'un îlot de clarté.

- Elle me plaît, cette petite ! lance-t-il d'un ton jovial.

- Toi, pirate, retourne à ton bateau, le somme Camomille d'une voix sans appel.

Son bateau ? De mieux en mieux...
Gaspard esquisse une courbette et

s'esquive en rugissant à l'oreille de Camomille :

- Bien, chef, exécution !

Et après m'avoir adressé un clin d'œil complice, il disparaît à nouveau dans la brume. Camomille me dévisage un moment sans rien dire, puis elle prend le même chemin que Gaspard. Elle se retourne juste avant d'entrer dans le brouillard et, nous voyant encore immobiles en haut des marches, elle nous appelle avec un petit signe de la main :

- Eh bien, eh bien, jeunes gens, suivez-moi !

Ce que nous faisons. Avons-nous le choix, de toute façon ? Nous n'allons pas redescendre...

Locki me précède, la lanière de son sac passée sur l'épaule. Le plancher est rugueux sous mes pieds nus. Nous entrons dans la brume, qui m'enveloppe de sa fraîcheur humide, et nous débouchons de l'autre côté sur une sorte de carrefour. De grosses formations nuageuses comme des explosions étrangement solidifiées s'élèvent un peu partout.

- Par ici. c'est le jardin, annonce Camomille en indiquant une trouée dans les murs de nuages, par là il y a le port, et là-bas, c'est l'arène.

Le port ? L'arène ? Le jardin ? Ici, au milieu des nuages ? Oh là là... Mais où est-ce que nous sommes tombés ?

- Et ici ? je demande en montrant le passage dont elle n'a pas donné la destination.

- C'est la maison. June, tu viens avec moi, quelqu'un veut te voir, tu auras tout le temps de visiter plus tard !

Toute seule ? Je n'aime pas ça, mais je me tais. Au point où nous en sommes, cela n'a pas d'importance.

- Et moi ? demande Locki d'une voix neutre.

- Eh bien, toi, tu es un grand garçon,

chaton, lui répond Camomille en levant les yeux au ciel, tu fais fonctionner tes pieds et tu explores ! Gaspard doit être du côté du port, ajoute-t-elle en indiquant du pouce le chemin qui s'ouvre à notre droite.

Locki hausse les épaules. Je regarde mon frère disparaître dans le labyrinthe cotonneux avant de m'apercevoir que Camomille est déjà partie vers la maison. Je ramasse rapidement mon sac et m'engouffre à sa suite dans le large passage.

CHAPITRE 8

La maison de pierres roses est construite tout en hauteur, touche de chaleur solide au milieu du blanc ambiant. Assez petite à sa base, elle possède trois étages, dont le dernier se situe juste sous le toit. La façade est toute rongée de lierre. Nous dépassons une petite fontaine, au milieu de l'esplanade qui mène à la maison.

Derrière la porte d'entrée en bois clair, je découvre un vestibule, presque un couloir. Des vestes et des manteaux sont pendus le long du mur, et une petite fenêtre ronde aux verres colorés laisse entier la lumière du jour juste au-dessus de la porte d'entrée. Nous traversons le vestibule pour rejoindre l'escalier. Par une porte latérale entrouverte, j'aperçois une pièce qui pourrait être une sorte de salon, ou peut-être la salle à manger. Juste en face, une autre porte est close.

Camomille m'entraîne à pas rapides jusqu'au deuxième étage. Arrivée sur le palier, elle m'indique d'un geste de la main un petit escalier en colimaçon qui

monte probablement sous les combles.

-Vas-y, me dit-elle, il t'attend.

Il ? Notre hôte mystère est donc un homme. Les yeux de Camomille brillent, elle a l'air émue, fière peut-être, quelque chose comme cela...

— Vas-y, monte, me répète-t-elle en serrant amicalement mon épaule avant de me pousser avec douceur vers l'étroit escalier.

La flamme de la méfiance toujours vive dans mes pensées, je monte au troisième

étage. Une petite porte arrondie se dresse devant moi. je dépose mon sac à dos par terre et enfle mes chaussures avant de frapper. Je me sens d'un coup mal à l'aise dans mon jean humide.

- Entrez, me répond la voix assurée d'un homme.

Je tourne la poignée et me retrouve dans une grande pièce mansardée aux murs recouverts d'un papier peint violet à la couleur un peu passée. De larges fenêtres arrondies trouent le toit, laissant entrer des flots de lumière qui illuminent

joyeusement le parquet. J'aperçois une étagère débordante de livres accrochée au mur du fond. Le seul autre mobilier de la pièce est un solide bureau derrière lequel est assis l'homme qui me tourne le dos. Très droit, il semble absorbé dans une tâche que je ne peux pas identifier, je fais quelques pas vers lui en l'observant. Ses cheveux bruns où pointent quelques mèches grises laissent place à une nuque musclée et, sous son pull bleu, je devine de larges épaules. Au bout de quelques dizaines de secondes, l'homme se lève de son fauteuil sans se retourner et il se tient debout, la tête penchée comme s'il regardait quelque chose posé sur son bureau.

-Je suis content que tu sois arrivée jusqu'ici toute seule,

June, me dit-il enfin.

Cette voix... Ma respiration s'interrompt quelques secondes aux cours desquelles je me demande si j'ai bien entendu, jusqu'à ce que l'homme se tourne vers moi. Non, je n'ai pas rêvé.

Johannes. Le « vieux » Johannes, qui semble avoir rajeuni de vingt ans et pris vingt kilos de masse musculaire depuis la dernière fois que je l'ai vu, se tient debout devant moi, en silence, une lueur amusée

dans les yeux.

-Jolie, ta nouvelle coupe, me lance-t-il pour briser le silence, ça te change.

Estomaquée, je ne réponds rien, ne fais pas même un geste. Une pluie de questions tombe dans ma tête comme des météorites, et si je bougeais ne serait-ce que le petit orteil, ces questions se déverseraient de ma bouche sans que je puisse m'arrêter. Johannes me regarde, attendant que je dise quelque chose. Je tente de démêler mes pensées pour en sortir une question, une seule parmi les centaines qui se dans

l'enclos de mon crâne. Et curieusement, la seule qui réussit à sortir par ma bouche est:

- Mais où sont passés vos chats?

Johannes éclate de rire.

- Ils sont sous bonne garde, ne t'inquiète pas ! J'ai apporté Pénélope avec moi, dit-il en désignant une forme noire repliée sur un coussin au pied du bureau, vous avez déjà fait connaissance il me semble...

J'acquiesce, pas vraiment remise de ma surprise et un peu gênée de n'avoir rien

trouvé de plus pertinent à demander. Johannes me regarde. La dernière conversation que j'ai eue avec lui, où il me reprochait de faire trop vite confiance aux gens, me revient en mémoire, et je comprends ce qu'entendait Camomille par « tu apprends vite ».

- Hier, dis enfin, vous étiez un vieil homme grincheux, et aujourd'hui vous êtes... enfin... Vous êtes ici, sur ce nuage, et vous semblez encore jeune. Par quelle magie... ?

- Merci pour le « encore jeune », Sourit Johannes. J'ai en réalité quarante-deux ans, mais je suis plutôt doué pour les

déguisements. Aucune magie là-dedans, il suffit de se pencher un peu, comme cela, dit-il en joignant le geste à la parole, de plier les genoux en rentrant la tête, et avec un peu de maquillage et des vieux vêtements sur le dos, le tour est joué.

Effectivement, la démonstration est plutôt saisissante, ses épaules paraissent moins larges, il semble plus maigre et fatigué.

- Pourquoi crois-tu que j'entretenais le mythe du vieil ermite qui ne veut voir personne ? ajoute-t-il en se dépliant pour retrouver sa solide stature. Il fallait bien

que je protège mon secret. Et grincheux. tu le serais aussi si tu avais dû passer dix ans de ta vie à feindre la vieillesse.

- Mais pourquoi vouliez-vous qu'on vous prenne pour « vieux ? je lui demande, franchement étonnée.

- Un vieux attire moins les regards qu'un jeune. Un vieux, on a l'impression qu'il est là depuis toujours, même quand ce n'est pas vrai. On ne fait pas attention à lui.

Je secoue la tête sans comprendre.

- Peut-être. mais... dans quel but, tout cela ?

Le soutire de Johannes s'estombe. Il réfléchit un instant, comme s'il ne savait

pas par où commencer.

- Disons que je veillais sur toi, lâche-t-il en me regardant droit dans les yeux.

- Sur moi ? Mais....

- June, me coupe Johannes en faisant coulisser machinalement le bracelet doré qui orne son poignet, il y a beaucoup de choses qu'il faut que je t'explique. Tu ne comprends probablement pas du tout ce qui s'est passé aujourd'hui mais, avant de me bombarder de questions, laisse-moi te montrer une chose, veux-tu ? Après, nous parlerons.

J'acquiesce. Johannes va chercher une

chaise dans le fond de la pièce et la pose à côté de moi pour que je puisse m'y asseoir, puis il s'installe à son tour dans le fauteuil noir de son bureau et farfouille à l'intérieur d'un tiroir. Lorsqu'il pivote son siège vers moi, il tient entre ses mains un mince cercle métallique qui, je le remarque aussitôt, possède exactement les mêmes reflets d'or rose que le bracelet à ton poignet.

— Qu'est-ce que c'est ?

- Une couronne de vision, me répond-il en accentuant légèrement ce dernier mot. Tu vas la poser sur ta tête, fermer les yeux et essayer de te détendre, de ne penser à

rien. La scène que tu vas voir a eu lieu il y a treize ans. à quelques kilomètres à l'ouest d'ici.

Je regarde l'objet qu'il tient entre ses mains, incrédule. Une couronne de vision ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne vois qu'un banal cerceau doré...

- Mais où avez-vous eu cette...

- Plus tard, les questions, me coupe Johannes d'une voix douce en me tendant le cercle de métal, je te promets que j'y répondrai.

Je saisis la couronne avec un léger grognement de dépit - attendre, toujours

attendre... — et la pose sur ma tête. Ainsi parée, je me sens un peu idiote, mais j'essaye de me concentrer. Il y a treize ans, a-t-il dit, à quelques kilomètres d'ici. Voyons...

Ne penser à rien. Mouais. C'est plus facile à dire qu'à faire. Je ferme les yeux, sans que rien ne se passe mais, juste au moment où la fatigue commence à me saisir, des images me parviennent derrière mes paupières closes, je redeviens immédiatement alerte.

Je suis dans la forêt, en bordure d'une

petite clairière. En vérité, ce ne sont pas juste des images, j'entends les oiseaux, le bruissement des feuilles, et l'odeur qu'exhale la chaleur du soleil sur les fleurs envahit mon esprit comme si elle se trouvait juste sous nez. Je me rends rapidement compte que je peux diriger mon regard où bon me semble, et même me déplacer. La voix de Johannes me coule dans l'oreille comme le murmure d'un ruisseau:

- Approche-toi du grand chêne gris, celui qui dépasse des autres arbres, droit devant toi.

Je m'approche. Étrange cette sensation de

ne pas avoir de corps, d'être complètement dématérialisée. Si je baisse la tête, je ne vois pas mes mains, ni mes jambes, il n'y que le vide. Est-ce que je baisse vraiment la tête, d'ailleurs, je veux dire le vrai moi, assis dans le bureau de Johannes ? Je ne le crois pas. Je déplace mon point de vue dans la clairière par l'action de ma seule volonté.

J'arrive au pied du chêne, et c'est alors que je l'aperçois : assise sur une branche basse, le dos appuyé contre le tronc, une... comment dire... L'être assis là ressemble à un enfant, mais sa peau étrangement ravinée se confond avec l'écorce de l'arbre. Je m'approche encore pour mieux

voir et monte à sa hauteur. Non, ce n'est pas un enfant, plutôt une jeune fille. Son corps menu n'est pas plus grand que celui d'une fillette de dix ans. mais son visage a les traits d'une adulte, et elle semble souffrir.

- Qui est-elle ? je demande.

- C'est une Sylphide, me répond la voix de Johannes, la dernière des Sylphides.. Les Sylphes sont des êtres de l'air, ils peuvent se rendre invisibles et ne sont alors qu'un courant d'air, mais lorsqu'ils choisissent de se laisser voir, ce qui est rare, c'est sous cette forme qu'ils nous apparaissent. Les humains qui en ont aperçu les ont nommés tantôt des elfes tantôt des fées et par bien d'autres

noms encore.

-Je pensais que c'était une légende.

-Les légendes naissent de la réalité, dit Johannes, et j'entends son sourire flotter entre les mots.

Il y a de la terreur dans les grands yeux roux de la Sylphide, mais aussi une sorte de douceur, profondément innocente. La voir sourire d'aussi près me bouleverse. Je m'éloigne un peu.

Bientôt, la Sylphide est prise d'un tremblement qui fait onduler ses longs

cheveux blonds aux reflets de mousse, puis son corps tout tout entier se tend, et de fines lignes vertes commencent à briller à sa surface, dessinant sur sa peau un réseau de lumière ; quand, soudain, une voix d'enfant jaillit d'entre les arbres, toute proche. La Sylphide l'entend en même temps que moi. Son corps s'arc-boute, tendu à l'extrême, devenant plus lumineux encore, jusqu'à ce qu'une tresse de brume translucide aux reflets argentés naisse de sa poitrine et s'échappe en direction de l'enfant.

Qu'est-ce que c'était ? Je regarde le corps de la Sylphide retomber en douceur sur la branche, les liserés verts redevenant de

plus en plus pâles sur sa peau d'écorce jusqu'à n'être plus visibles. Elle semble s'être vidée de toute vie de toute lutte, de tout désir.

Dans un dernier effort, elle tourne son visage vers moi et me sourit avant de disparaître. Le calme tombe sur la forêt. À présent, aucun signe ne pourrait révéler qu'un tel événement vient d'avoir lieu.

Je sais que la Sylphide n'a pas pu me voir, tout cela s'est passé il y a des années, et pourtant... j'aurais juré que juste avant de disparaître, elle a perçu ma présence.

- June, Jure, où es-tu ?

Je sursaute en entendant cette voix, et la pulsation de mon cœur accélère brusquement. Il y a tellement longtemps... Pourtant je n'ai aucun doute sur l'identité de sa propriétaire.

D'où sort cette voix chérie qui m'appelle, qui me revient comme un écho à travers la cambrure du temps ? Tandis que je me précipite entre les arbres pour en chercher l'origine, un murmure s'échappe malgré moi du cercle de mes lèvres :

- Maman...

Juste ce mot. Depuis combien de temps ne l'ai-je pas prononcé ? Une boule se forme dans ma gorge, agglomérat de tous ces "mamans" que je n'ai jamais dits et que je coince là, dans l'ombre.

Soudain. au détour d'un massif de châtaigniers, je me trouve face à elle. Inquiète, elle fouille du regard la forêt en prononçant mon nom. Mais elle ne me voit pas.

J'aimerais la toucher, écarter le rideau brun de sa chevelure, la prendre dans mes

bras, et puis lui crier que je suis là, maman, regarde-moi, je suis là... mais mon corps est ailleurs, les mots s'étouffent dans ma gorge, se mêlant à la boule de paroles non dites.

A nouveau s'élève la voix de la petite fille, cette petite fille que j'étais il y a treize ans, et ma mère se précipite dans sa direction.

-Tu es là..., murmure-t-elle avec un soupir de soulagement en serrant l'enfant entre ses bras.

Puis elle la regarde dans les yeux.

-Tu m'as fait peur, June, ne t'éloignes pas comme ça !

La petite fille regarde sa mère - ma mère... - et, percevant son inquiétude, elle hoche la tête d'un air grave avant de sourire et de poursuivre son babillant monologue.

À ce moment, je sens la forêt s'éloigner, une force implacable me ramenant malgré moi dans le présent. La scène s'estompe comme un rêve au matin. Je garde les yeux fermés, m'agrippant avec espoir à ces dernières images pour essayer de prolonger la vision, d'être encore là-bas un moment, avec elles. Mais il n'y plus

de forêt, plus de voix, rien que le rouge familier de mes paupières closes.

-C'est fini, dit doucement Johannes.

J'ouvre les yeux et ôte en tremblant la couronne de vision.

La pièce aux murs violets réapparaît autour de moi. Des centaines de questions se bousculent à nouveau dans mon cerveau, mais tout ce que je parviens à articuler est un balbutiant ;

-...Comment ? Ces... ces images ?
Comment ?

Quelqu'un a été témoin de cette scène et me l'a confiée pour que le te la montre

- Quelqu'un. ? Qui ?

Johannes passe sa main sur son visage. Il me regarde un moment en silence, puis se redresse et se met à parler de sa voix grave qui me calme peu à peu :

- Il y a des milliers d'années, de nombreux peuples vivaient sur cette terre. Ils avaient peu de rapports directs avec les êtres de l'invisible, mais ils connaissaient leur existence. Certains étaient technologiquement bien plus avancés que nous, même si leur technologie te semblerait très étrange. La couronne de vision, par exemple, provient de ces peuples. Pourtant, malgré tous leurs

savoirs, leur connaissance du monde, ils ont pratiquement disparu, parfois victimes de catastrophes naturelles ou bien déchirés par des guerres intestines, les rescapés quittèrent leurs régions natales dévastées pour s'installer ailleurs, en petits groupes.

"Mais la plupart des connaissances de ces peuples incroyablement érudits furent englouties, détruites, oubliées. Quelques savants, soucieux de préserver ces savoirs, se retrouvèrent dans un lieu connu d'eux seuls, au cœur d'une montagne. Ils étaient neuf et se partagèrent la charge de préserver les savoirs de leurs peuples pour les restituer peu à peu aux hommes

survivants et à leurs descendants. Ainsi naquit le premier Cercle des Veilleurs.

"Pour accomplir cette mission, ils se retirèrent du monde des hommes, les observant mais sans intervenir de manière trop directe. Il était, et il est toujours vital que personne ne connaisse leur existence, sinon tu imagines bien qu'ils se retrouveraient dans une posture intenable : chaque dirigeant et puissant de ce monde voudrait connaître les secrets de ces cultures disparues pour les utiliser à son profit, alors même que l'humanité n'est pas prête à les recevoir. Cela déclencherait inmanquablement une période de troubles, et les conflits qui ont détruit ces

anciennes civilisations engloutiraient les nôtres à leur tour. J'interromps Johannes :

- Vous êtes un Veilleur ? C'est cela que vous êtes en train de me dire ?

Il me regarde de ses yeux pétillants. Jamais personne ne m'a dévisagée avec une telle intensité, comme s'il lisait à travers moi. Cela me trouble et me donne bizarrement confiance en lui.

- Non, me répond-il avec son petit sourire en coin, je ne suis pas un Veilleur. Je t'ai dit que les Veilleurs vivent à l'écart des hommes,

- Mais alors qui êtes-vous ?

- Une sorte d'intermédiaire. On nous

appelle les Gardiens. Nous connaissons l'existence des Veilleurs et protégeons leur anonymat tout en effectuant pour eux certaines missions. Nous vivons pour la plupart parmi les hommes. Pour Gaspard, Camomille et Maxence - as-tu rencontré Maxence ? Non ? Tu le verras bientôt c'est un peu particulier : Ils vivent ici depuis plusieurs années, préparant ta venue. La part active de leur mission commence aujourd'hui même.

Préparant *ma* venue ? Qu'a-t-il voulu dire ? Je revois cette curieuse tresse de brume s'échappant de la poitrine de la Sylphide pour s'en aller au travers des arbres vers... moi ? C'est en direction du son de

ma voix d'enfant qu'elle a tourné la tête, c'est en l'entendant qu'elle s'est brusquement vidée de cette substance. Est-ce que cette chose m'est parvenue ?

- Johannes, le Veilleur qui a observé la mort de la Sylphide a-t-il une idée de ce qui s'est réellement passé ce jour-là ?

Johannes s'enfonce un peu plus profondément dans le dossier de son fauteuil avant de me répondre :

- Comme je te l'ai dit, ces peuples anciens, connaissaient l'existence des êtres de l'invisible. Schématiquement, ces êtres sont principalement de deux types :

les *sylphes* qui maintiennent l'harmonie, et leurs complémentaires les *Oldariss*, agents du chaos. Pendant des siècles, l'équilibre entre l'harmonie et le chaos s'est plus ou moins maintenu. Ce qu'il faut que tu comprennes, c'est que le monde de l'invisible influe sur le visible, cet espace dans lequel nous vivons. Durant tout ce temps d'équilibre, les sociétés humaines se sont développées et ont prospéré, de même que les animaux et les plantes se sont diversifiés. La mission des Veilleurs s'est déroulée presque sans heurts, restituant mine de rien aux hommes des savoirs oubliés. Malheureusement, il y a maintenant deux siècles, l'équilibre invisible a commencé à se rompre.

« L'existence des Sylphes est liée à celle

de trois Sources. Il s'agit de trois lieux où leur force de vie prend naissance. L'une d'elles a cessé de fonctionner, puis, environ un siècle plus tard, une deuxième Source a été éteinte par les Oldariss et la troisième peu de temps après. Les Sylphes se sont retrouvés privés d'une bonne partie de leur énergie, et les Oldariss en ont profité pour les traquer. Les Sylphes sont l'essence même du mouvement, insaisissables. Mais affaiblis par la perte de l'énergie des trois Sources, ils se sont tous fait capturer les uns après les autres. Les Oldariss ont dû trouver le moyen de les paralyser, ou du moins de réduire considérablement leurs possibilités de mouvements. L'immobilité les rend fous de douleur et, comme pour la Sylphide que tu as observée dans la vision, finit par

les tuer.

« Mais les Sylphes ne sont pas morts, pas au sens propre du terme : ils ont disparu au-delà de l'invisible, dans le grand Maelström, le néant des possibilités d'où toute chose naît et où tout repart, une réalité où ils n'ont plus aucune prise sur ce monde. Là-bas, dans ce lieu qu'aucun mot ne peut décrire, ils attendent. Ils guettent la faille, la déchirure dans le néant qui leur permettra de revenir ici. Cette faille, seules les trois Sources réactivées peuvent la créer.

« La Sylphide que tu as vue était la dernière de son peuple. Elle t'a transmis le Souffle. Elle a fait de toi l'être-réceptacle, celui qui porte le Souffle en son sein et permet aux autres de l'utiliser. Et l'un des Veilleurs, qui surveillait l'évolution du rapport de force entre les Sylphes et les Oldariss, a été témoin de cela. Cela lui a pris des années de recherche pour comprendre ce que je viens de t'exposer. Et lui-même admet que ce ne sont que des interprétations basées sur des documents souvent plus poétiques qu'explicatifs.

Je prends le temps de digérer toutes ces informations. Elle m'a donc bien «

transmis » quelque chose.

- Le Souffle ? je lui demande. Qu'est-ce que c'est ?

- Hum, ce n'est qu'une hypothèse, mais nous pensons qu'il contient les dons des Sylphes, leur « pouvoir », disons, tout ce qui leur permet d'interagir avec le monde. Ta capacité à disperser ou sculpter les nuages par exemple, c'est le Souffle qui te la donne. Personne d'autre ici ne peut le faire.

Lorsque j'étais sur l'escalier en spirale, cela m'a semblé tellement naturel d'éparpiller et d'agglomérer les bribes de

nuage qu'il ne m'était même pas venu à l'idée que cela pouvait être impossible à faire pour quelqu'un d'autre, je tente de rassembler toutes les informations que vient de me délivrer Johannes. Puis je le regarde. À nouveau, il attend que je parle.

- Qu'est-ce qui a provoqué le déséquilibre ? Pourquoi la première Source a-t-elle été éteinte ?

Un tressaillement d'hésitation passe sur le visage de Johannes

- Nous ne le savons pas, dit-il. Le savoir des Veilleurs est considérable, mais il concerne essentiellement le monde visible. Ils connaissent l'existence de l'invisible et, au-delà de l'invisible, du

grand Maelström, puisque le premier Cercle des Veilleurs, issu des anciens peuples, leur a transmis cela. Mais excepté celles que je viens de t'exposer, ils n'en connaissent pas les lois.

- Vous avez dit que l'équilibre des deux forces invisibles avait une influence sur le monde des hommes. Si les Sylphes ont disparu, que seuls les Oldariss nous entourent à présent, le chaos devrait régner partout. Pourquoi est-ce que je ne le vois pas ?

Johannes sourit.

- Pour deux raisons. La première, c'est

que tu es l'être- réceptacle, la gardienne du Souffle, et ta présence agit sur l'équilibre : là où tu te trouves, le chaos ne peut pas s'imposer complètement. Ainsi, La Ville, où tu as grandi, s'est trouvée par ta seule présence en partie préservée des troubles. De plus, les Sources sont disséminées autour de la terre, et celle qui agit ici a été la dernière à s'éteindre, cette région a donc été épargnée plus longtemps. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi pratiquement plus personne ne voyage ? Parce que le monde est un véritable foutoir. Tu as vécu à l'abri, toutes ces années. Mais partout ailleurs...

-... le chaos règne, dis-je en achevant sa phrase laissée en suspens.

- Les Veilleurs ne peuvent accomplir leur mission, reprend Johannes, puisque les hommes sont trop occupés à se battre entre eux pour apprendre quoi que ce soit.

- Et vous espérez que je puisse me servir du Souffle pour réactiver les Sources, c'est bien cela ?

Johannes hoche la tête.

- En résumé, oui.

Sauver le monde, rien de moins ! Il ne manquait plus que ça ! J'inspire lentement pour réprimer l'agacement qui me gagne. Je regarde Johannes. Il semble inquiet de mon absence de réaction. Je soupire, puis demande :

- À quoi ressemblent ces Sources ?
Comment peut-on les réactiver ?

- Je n'en sais rien. Les quelques traces des contacts qui ont eu lieu au cours des siècles entre les Sylphes et les humains n'apportent aucun éclairage là-dessus. Tout ce que nous savons, c'est l'emplacement approximatif des Sources. L'une se trouve proche d'ici. Ce n'est pas un hasard si la dernière Sylphide y a disparu - cette Source a été, je te l'ai dit, la dernière à s'éteindre. Une autre est dans une ville, vers l'ouest, de l'autre côté de l'océan. Et la dernière se situe quelque part sur une île, tout au nord du monde.

Une île au nord ? Cela me dit quelque chose, quand en ai-je déjà entendu parler? Soudain cela me revient. Jonsi, Jonsi le poète, c'est lui qui m'a parlé de cette île. Ce jour-là, le jour où je l'ai rencontré sur la place de la grande fontaine. Les souvenirs affleurent mon esprit. Troublée, je les enfouis à nouveau au fond de moi et je me force à focaliser mon attention sur Johannes J'attends la suite. Qui ne vient pas.

- C'est tout ? je lui demande.

- C'est tout, me confirme Johannes.

Super. Me voilà bien avancée. Johannes me fixe toujours de son regard intense.

- Excuse ma curiosité, me demande-t-il, mais je me pose une question depuis que j'ai été informé de ton arrivée : qu'est-ce qui t'as guidée jusqu'ici ?

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas son brusque changement de sujet.

- Je... il y avait un son, il m'a amenée à l'arbre. Je crois qu'en fait ce son provenait de l'arbre lui-même, des mélodies qui m'appelaient.

Les yeux de Johannes se mettent à briller un peu plus.

- Tu entends l'arbre-bibliothèque, murmure-t-il... Bien, bien.

- L'arbre-bibliothèque ?

- Cet arbre au centre de la grotte n'est pas simplement un arbre. C'est la bibliothèque des Sylphes. Personne ne sait ce qu'elle renferme ni comment la lire, mais si tu l'entends, alors peut-être pourras-tu..,

La fin de sa phrase se perd avant d'atteindre ses lèvres. D'un coup, Johannes a l'air ailleurs, le regard lointain. Je hausse les sourcils.

- Peut-être pourrais-je... ?

Ma voix semble le réveiller. Il se lève brusquement.

- Pour l'instant, June, tu vas devoir apprendre à te servir du Souffle. Le temps presse. Mais nous en avons encore un peu

devant nous.

-...D'accord

Johannes se racle la gorge.

- Tu vas devoir apprendre cela par toi-même, ajoute-t-il.

Je sens monter à nouveau une pointe d'agacement.

—... Ah oui, je vois. Vous voulez dire que là-dessus non plus vous ne pouvez pas me donner de précisions, et que moi seule je peux trouver comment me servir de ce truc

qui m'a été donné, parce que aucun humain avant moi n'a été dans mon cas, que donc personne ne sait de quelle manière je pourrais m'y prendre, et bla bla bla...
C'est ça ?

Johannes penche la tête sur le côté, visiblement partagé entre l'amusement qui le gagne et le souci que lui cause la seule réponse qu'il peut me donner.

- Exactement, dit-il.

- Génial. Bonjour le coup de main. « Alors, tu es l'être- réceptacle, tu dois réactiver les Sources, et maintenant démerde-toi ! Merci les gars, super...

La fatigue me tombe brusquement dessus. Si je m'allongerais, je pourrais m'endormir en quelques secondes. Et peut-être qu'en me réveillant je me rendrais compte que tout cela ne s'est jamais produit.

Johannes s'approche de moi.

- Personne ne te retient ici, dit-il doucement. Tu peux partir, tu peux refuser de réactiver les Sources, tu peux refuser d'apprendre à te servir du Souffle. Mais tu es autant Sylphe qu'humaine. En te confiant le Souffle ce jour-là, la Sylphide

a fait de toi plus qu'un simple être humain.
C'est ton héritage. Cela te rattrapera
toujours.

Mon héritage ? Et si je n'en veux pas, moi,
de cet héritage ?

- Tu n'es pas seule, June, ajoute Johannes
devant mon mutisme.

Je hausse les épaules. Je suis seule, quoi
qu'il en dise. Je l'ai toujours été. Et
trouver des personnes ici, que
probablement je vais apprendre à aimer,
n'y changera rien.

- Je vais aller saluer ton frère, me lance Johannes en se dirigeant vers la porte. Il risque tout comme toi d'être un peu surpris, mais je pense qu'il n'en est plus à ça près.

Sa remarque m'arrache un sourire. J'imagine le visage indéchiffrable de Locki en train de regarder approcher un Johannes étonnamment rajeuni, bien loin du vieillard dont il a pillé le figuier !

Je suis Johannes jusqu'au rez-de-chaussée et nous traversons en sens inverse le vestibule pour rejoindre l'extérieur. La lumière vive qui se reflète sur la robe blanche du nuage et sur le vaste plancher

me surprend et me contraint à plisser les yeux. Johannes s'avance sur l'esplanade vers le croisement des chemins, je l'arrête.

- Nanou, Mel, il faut que je les prévienne, que je leur dise que je vais bien !

Il se retourne vers moi.

- Ce n'est pas possible, June. Personne ne doit connaître l'existence de ce lieu.

- Mais je ne leur dirai rien... ou bien que je suis ailleurs, peu importe, juste pour qu'ils ne s'inquiètent pas...

- Je suis désolé, dit Johannes en secouant la tête de droite à gauche avec un air peiné, c'est impossible. Trop de choses

dépendent de ce secret. Tu ne peux contacter personne pour Le moment.

Je ne tente même pas de protester, devinant que le combat serait perdu d'avance, et demande seulement :

- Quand est-ce que je le pourrai ?

- Je n'en sais rien encore, me répond-il. Dès que possible, je te le promets.

Je hoche la tête. Johannes m'adresse un sourire compatissant avant de s'éloigner sur l'un des chemins.

CHAPITRE 9

Trop de choses. Trop d'un coup. Épuisée. Je n'arrive même plus à réfléchir. En contournant la maison, j'entrevois un immense jardin à travers les murs de nuages, probablement celui dont a parlé Camomille. Après une courte nuit passée dehors et une journée à courir et escalader, je n'ai pas le courage de me traîner jusque là-bas.

Derrière la maison, à l'endroit où la plateforme de bois prend fin, presque à la limite du nuage, se trouve un banc solitaire tourné vers le vide, je l'investis aussitôt. Qui a construit cet endroit ? Les Sylphes ? Cela n'a pas de sens, pourquoi les Sylphes en auraient-ils besoin ? Et quand bien même ils auraient eu envie d'avoir une maison d'humain, ce sont des créatures de l'air, pourquoi donc auraient-ils construit l'escalier en spirale ?

En bas, les aboiements se sont tus - ou est-ce que je suis trop éloignée pour les entendre ? Je me penche en avant pour regarder le sol, le grand tapis du monde déroulé sous mes yeux. Mon regard se

perd sur les petites lumières aux fenêtres des maisons de La Ville que j'aperçois au loin, et j'imagine l'établissement en train de prendre vie. La valse des clients, le parfum des filles, et Nanou veillant avec attention sur son petit monde. Si sa punition a été levée, Mel doit commencer à trouver mon silence un peu long. Qu'est-ce que Nanou va bien pouvoir lui dire ? Elle n'a pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve.

Je n'ai jamais voulu cela. J'ai tant de fois souhaité passer inaperçue, qu'on ne me remarque pas. Non, je ne suis pas honnête en disant cela. Il y a toujours ce rêve qui bourdonne au fond : le rêve d'être

quelqu'un de spécial, d'important. C'est pareil pour tout le monde, pas vrai ? Les gens font *semblant* d'être « comme les autres ». En réalité, chacun étouffe en silence son individualité pour surtout ne pas sortir du rang, parce que le rang est tellement rassurant qu'il est plus simple d'y rester.

Mais cela ? Ce Souffle qui me tombe dessus, et tout un peuple qui attend. Qui m'attend. C'est le genre de responsabilité que je n'ai jamais désiré. Je revois le sourire flottant de la Sylphide juste avant qu'elle disparaisse. Est-ce que je l'ai imaginé ? Non. Je ne sais pas comment cela est possible, mais c'est bien à moi

qu'elle souriait, et ce sourire était plein d'une confiance joyeuse.

Je ne suis pas sûre d'être digne de cette confiance. La boule d'angoisse logée dans mon ventre semble ne plus jamais vouloir se dissiper. J'ai peur. J'ai peur d'être là par erreur. De ne pas réussir à maîtriser le Souffle. Si encore il existait un guide, un mode d'emploi, une recette, quelque chose pour savoir par où commencer. Mais il n'y a rien.

Dans ce crépuscule immense et vacillant, de plus en plus de petits points lumineux

trouent les façades de La Ville. Moi qui pensais y retourner bientôt... J'inspire l'air transparent de la nuit qui s'approche. Les larmes montent à mes cils. En silence, je laisse s'écouler sur mes joues les souvenirs de tout ce que je dois laisser derrière moi.

Et puis, d'un coup, quelque chose se remet en marche dans ma tête.

Une étincelle de colère, toujours en veille dans mes entrailles, s'enflamme sans prévenir.

Essuyer ces larmes qui trempent mon visage.

Arrêter de m'apitoyer sur mon sort.

Me lever, bouger.

Action, June ! Action !

Sylphide, je revois ton visage déformé par la douleur, et ma colère se met à ronfler comme un essaim d'abeilles. « *Injuste* » c'est ce mot qui bourdonne, qui m'obsède.

Je franchis les quelques pas qui me séparent du vide. Le monde bruisse et vibre, là en bas. Je n'ai jamais eu le vertige, à présent je sais pourquoi.

J'inspire profondément et redresse la tête. Non, il n'y a pas de mode d'emploi, je n'ai rien à quoi me raccrocher pour apprendre à développer les dons que la Sylphide m'a confiés. Je n'ai rien. Rien que moi. Bon. C'est déjà un début.

Je me mets à marcher sans destination précise dans La douceur ouatée du soir, le

mouvement de mon corps comme un support pour dérouler mes pensées.

Qu'a-t-il bien pu se passer hier dans l'escalier de l'établissement lorsque je me suis évanouie ? Je me sentais menacée, traquée par le conseiller Moklart et, tout à coup, noir, plus rien, un rideau tombant sur ma conscience. À mon réveil, la fenêtre était ouverte et des feuilles volaient tout autour de moi, comme je les ai vues voler tout à l'heure autour de la Sylphide sur sa branche. Est-ce que je me suis servie du Souffle sans m'en rendre compte ? Et c'est cela qui m'aurait fait perdre connaissance ?

Comment, comment, comment ai-je fait ?

Je ne m'en souviens pas, mais puisque cet événement a eu lieu, alors je peux espérer que cela recommence, et peut-être, cette fois, comprendre...

J'arrive au carrefour de nuages. Je m'engage sur le chemin qui s'ouvre en face de moi. La nuit dernière, aussi, juste avant de remonter dans ma chambre pour ramasser quelques affaires avant de partir, il y a eu ces mots que le conseiller chuchotait à Nanou et que j'ai entendus si

distinctement malgré la distance. « Où est-elle ? » Il devait se trouver au moins à vingt ou vingt-cinq mètres de mon poste d'observation. Tapie dans l'ombre de l'escalier, je ne pouvais pas l'entendre, mais je l'ai entendu. Mon corps trouve-t-il seul le chemin du Souffle lorsqu'il sent le danger ?

Je dépasse deux petits nuages, comme des bornes de chaque côté du chemin, tandis que celui-ci dessine un brusque coude vers la droite. L'incroyable spectacle qui se matérialise sous mes yeux interrompt immédiatement mes réflexions.

Le port. Oui, c'est bien un port qui s'élève devant moi, pas de doute : un large ponton cotonneux, avec de part et d'autre, flottant dans le vide, de vieux bateaux en bois, leurs coques entièrement recouvertes de peinture rouge, verte, jaune ou bleue. À ce moment précis, je me dis que je pourrais aimer cet endroit.

Locki est debout avec Gaspard sur le pont d'un des plus grands bateaux, une quinzaine de mètres de long, avec un œil jaune peint à l'arrière, et il rit. Je n'en crois pas mes oreilles. Il me fait un grand signe de la main pour que je les rejoigne.

— C'est incroyable ! je leur lance en passant avec précaution par-dessus la rambarde de l'embarcation, et je ne sais pas si je parle du rire de Locki ou des bateaux volants.

Gaspard éclate à ton tour d'un rire ample.

- Exactement ce que j'ai dit le jour où je suis arrivé ici !

- Comment est-ce que ces bateaux flottent ?

Gaspard secoue la tête.

- Sacrement bonne question ! Et aucune idée de la réponse... Tout ce que je sais, dit-il avec un grand sourire béat, c'est que ça flotte, et que ça flotte même diablement

bien quand on monte les voiles ! Il paraît, ajoute-t-il songeur, que des Sylphides ont enlevé de jeunes marins, envoûtés qu'ils étaient, c'est ce qu'on raconte. Aucun n'en est jamais revenu. Personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Mais ces bateaux-là ont été construits par des hommes qui connaissaient la navigation, peut-être par les mains de ces marins, c'est ce que je me dis, pour qu'ils puissent suivre leurs Sylphides dans leur course perpétuelle à travers le grand ciel.

- C'est incroyable, je répète pour moi-même.

La lune, déjà haute, illumine les nuages d'un halo bleuté aux reflets d'argent. "Le Port de la Lune », oui, c'est exactement

cela. Je me tourne vers Locki.

- Tu as vu Johannes ?

Locki acquiesce.

—Il t'a expliqué ce que nous faisons là ?

- Dans les grandes lignes, oui. Il va m'apprendre à me battre.

- À te battre ? je lui demande, étonnée.

- C'est ce qu'il a dit : « Tu cours vite et tu es capable de te glisser à peu près n'importe où, mais là où June ira, courir ne suffira probablement pas. »

Je fronce les sourcils. Se battre contre qui ? Cela ne me plaît pas mais Johannes doit

savoir ce qu'il fait. Locki extrait de sous son tee-shirt un cordon de cuir noué en collier autour de son cou. Une pierre verte taillée en losange y est suspendue.

- Il m'a donné ça.

La pierre luit doucement. Je lui lance un regard interrogateur.

- C'est censé me permettre de voir les Sylphes et les Oldariss, même lorsqu'ils ne veulent pas être vus, dit-il.

Apparemment, toi, tu n'en as pas besoin, ajoute-t-il avec un petit sourire.

Il n'a pas l'air plus étonné que cela. Mon frère me surprendra toujours... Je confirme dans un murmure:

- Apparemment, oui.

Derrière moi résonne la grosse voix de Gaspard. Je m'avance en direction de la proue du bateau, la tête en l'air. Je ne peux détacher mes yeux du ciel nocturne. Ici, le vaste drap du cosmos s'étale sans entraves sur la voûte des cieux. Les astres semblent plus nets, plus proches que vus d'en bas. Je m'allonge sur le pont pour mieux voir. Et malgré moi, ce moment me ramène à un autre, où, allongée sur un toit de La Ville, les yeux perdus au milieu des étoiles,

j'écoutais une voix me décrire des champs de lave craquelés, des falaises immenses et des jets d'eau puissants s'échappant de la roche pour monter vers le ciel dans leur robe de vapeur soufrée. Le souvenir est tellement vivant qu'il me fait presque mal.

Jonsi. C'est Jonsi qui m'a parlé de l'île du Nord.

C'était pendant la fête du printemps, il y a quelques mois. La première fois que je l'ai vu, j'étais assise sur le rebord du bassin de la fontaine, sur la place. Lui se tenait debout, adossé contre la façade

d'une maison, juste en face de moi. Pas très grand, il était moulé dans un tee-shirt outrageusement fluo. Ses mèches brunes ébouriffées formaient une sorte de plumet, comme en portent certains oiseaux sur le haut de leur tête, je ne l'avais jamais croisé auparavant, c'est cela qui m'a intriguée. En ville, c'est plutôt rare, on se connaît au moins de vue. Bref, il regardait devant lui sans me voir, plongé dans ses pensées, les yeux noyés dans le vague juste à côté de mon visage. A un moment, je me suis décalée pour passer dans leur trajectoire, et je lui ai souri. Alors il m'a vue. Je me souviens de cela, la tête qu'il a fait, comme s'il se réveillait d'un très long sommeil. Il a cligné des yeux plusieurs fois, puis il a secoué la tête de droite à gauche, très rapidement. Et ce

sourire, soudain, illuminant son visage à présent éveillé, emplissant de lumière ses yeux accrochés aux miens.

Nous avons passé la journée ensemble. Il ne connaissait pas bien La Ville. Il n'était que de passage. Il venait d'un autre endroit, plus au sud, mais il en était parti il y avait longtemps déjà.

— Parti ? Comment ça ? Où est-ce que tu vis ?

Il habitait sur une île, loin au nord. Il était actuellement en chemin pour revoir sa famille. Puis il retournerait sur l'île. Je ne comprenais pas tout. Pourquoi avoir quitté

son foyer la première fois ? Pourquoi rejoindre cette île à tout prix ? Voyager, cette idée me paraissait absurde. C'était dangereux. Personne ne voyage.

Pendant cette journée que nous avons passée ensemble, je n'ai pas beaucoup parlé. Lui si. Il me parlait du pollen, des étoiles, des oracles, des habitants de la banquise, il me parlait de son île, aussi. Il me parlait comme s'il n'avait croisé personne depuis des mois et que tous ces mots emprisonnés pouvaient enfin sortir du cercle clos de ses dents.

Je l'écoutais.

Et, peu à peu, au fil de ces mots, au fil de ces silences qui s'installaient parfois, je le voyais. Lui, juste lui, dévoilé. Et ce que je voyais, je l'acceptais tout entier sans le moindre jugement.

C'était étrange, cette absence de jugement, quelque chose de nouveau. Ne pas me dire g" c'est bien » ou « c'est mal », ni même " je n'aime pas ", juste prendre les éléments dans l'ordre où il me les donnait et constater son existence. Ce bonheur là : avoir enfin quelqu'un en face de moi qui

ne se cache pas.

Mais moi, je ne savais pas ne pas me cacher. Alors je me taisais. Cette écoute était la seule forme de dialogue que je pouvais envisager : si j'avais parlé, je me serais réfugiée derrière des masques de mots, des phrases toutes faites, j'aurais fait semblant d'être une autre, celle que je croyais qu'il désirait trouver en moi. Mon silence était le seul moyen d'être entièrement honnête, juste d'exister, moi, devant lui, devant ce flot de mots qui s'échappaient de lui.

Lorsque le soir est tombé, je l'ai emmené sur les toits, je me souviens d'avoir résisté des dizaines de fois à l'envie de me rapprocher. Physiquement, je veux dire. Appuyer mon bras contre le sien. Mon genou. Ma tête. Lui saisir une main, même brièvement. C'était tellement violent, ce besoin de le toucher. Mais je me suis retenue. Rien n'était possible. Il allait repartir.

En me quittant ce soir là, il m'a dit que j'étais raisonnable. J'ai souri, alors il a ajouté que ce n'était pas forcément un compliment.

- Je sais, ai-je répondu.

En réalité je n'étais pas si raisonnable, je faisais semblant. Je me raccrochais à la raison pour résister à cette force magnétique qui m'attirait vers lui. Je suis rentrée chez moi, j'ai pris un petit bout de papier, et j'ai écrit : « Aujourd'hui, je t'aime pour toujours. Revis de mes sourires, je me nourris des tiens. Et tes mots je respire. » Je me souviens de ces phrases, exactement, la manière dont elles étaient disposées sur la feuille, la forme des lettres. J'ai plié le papier et je l'ai glissé dans ma boîte à secrets. Il s'y trouve toujours.

Le lendemain, nous devions nous revoir et je ne suis pas venue. Terrifiée par les sentiments incontrôlables que je sentais naître en moi, je me suis terrée dans ma chambre toute la journée. Quelle cruche...

Bien sûr, ensuite, il est parti. Rentré chez lui, sur son île, disparu au loin dans le brouillard d'une autre réalité que la mienne. Je ne l'ai pas oublié, non, mais ma vie a repris son cours, cette journée passée avec lui formant comme une parenthèse, quelque chose d'incroyable, d'incompréhensible et qui ne pouvait durer. Petit bout de vie enfermé dans mes

souvenirs comme ce morceau de papier dans ma boîte à secrets.

Puis il y a eu Mel. Je me suis coulée dans cette relation simple et rassurante. Comme une tentative d'oubli. Ratée, manifestement. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir un peu coupable par rapport à Mel, mais cette sensation passe bientôt, balayée par la certitude d'avoir malgré tout été sincère avec lui.

L'île dont m'a parlé Johannes tout à l'heure est-elle vraiment celle de Jonsi ? Ou ai-je seulement envie de le croire ?

Les moments passés avec lui tournent en boucle dans ma tête. Allongée sur le gaillard avant du bateau, je reste là, immobile, à boire la crème des étoiles jusqu'à ce que le froid me prenne.

- *Quel est l'objectif premier ?*

- *Accomplir la Mission.*

- *Qu'est-ce que la Mission ?*

- *Préserver et restituer à tous les hommes les savoirs oubliés*

- *Comment accomplir la Mission ?*

- *En utilisant son cerveau !*

- *Nathanaël !*

*L'apprenti ravala sa plaisanterie et
récita aussitôt :*

*- Consacrer ma vie à l'étude. Agir en
accord avec le Cercle de toutes les
manières que je jugerai justes.*

*Le Veilleur de Lumière acquiesça, puis
désigna la place habituelle de son
apprenti d'un petit mouvement de tête,
pour que celui-ci s'y installe.*

*- Est-il vraiment utile de répéter cela
chaque jour ? demanda le jeune homme
en se postant derrière son chevalet.*

Le Veilleur leva la tête de ses papiers.

- C'est utile. Car lorsque je ne serai plus là pour te rappeler ces mots, tu devras toujours les avoir en tête, à chaque décision que tu prendras. Et crois-moi, l'objectif premier est une chose que l'on a tendance à rapidement oublier si l'on n'y prend pas garde.

- Oublier la Mission ? Maître, vous n'êtes pas sérieux...

- Un Veilleur n'oublie pas la Mission. Cela lui est impossible. Mais il est facile d'oublier que l'accomplissement de la Mission doit être son seul but. Le seul, Nathanaël. Pour quelque action que ce soit, même s'il te semble qu'elle n'a aucun rapport avec ta future condition de Veilleur, il faudra te demander si tu

agis effectivement pour le bien de la Mission, il faudra que tu aies tellement intégré l'essence de la Mission, dans chaque fibre de ton être, dans chaque recoin de tes pensées, que tu ne puisses même plus agir contre elle. Comprends-tu ?

- Je comprends.

- Le serment que doit prononcer chaque apprenti en devenant Veilleur, lorsqu'il jure d'agir pour le bien de la Mission, est un sceau qui permet aux autres Veilleurs de lui accorder toute leur confiance.

Nathanaël baissa les yeux sur les volutes ouvragées de son chevalet, visiblement

troublé.

-Maître, dit-il, ce ne sont que des paroles, comment peuvent-ils être certains que...

Le Veilleur hésita. L'apprentissage d'un futur Veilleur, même s'il était laissé à l'appréciation de son maître, suivait des étapes précises. Nathanaël s'était rapidement montré indépendant dans ses études, allant chercher ce dont il avait besoin et demandant des conseils de temps en temps. Mais il était des choses qui ne se trouvaient dans aucun livre. Des choses que seul un Veilleur pouvait transmettre à un autre Veilleur.

Ainsi en était-il des lois de la Mission, cet échange rituel qui commençait chaque journée de l'apprenti et de son maître. Ainsi en était-il aussi du déroulement de l'épreuve.

La peur que suscitait celle-ci ne devait intervenir que dans la dernière phase de l'apprentissage, lorsque l'apprenti possédait déjà les savoirs élémentaires, et une partie des principaux savoirs secondaires, liés à sa future spécialité de Veilleur. Le Veilleur de Lumière observa Nathanaël. L'apprenti avait le corps long et maigre de ceux qui ont grandi d'un

coup, presque trop vite. Il examina son visage étroit et anguleux couronné de cheveux bruns et raides qu'il portait très courts. L'ombre d'une barbe commençait à apparaître sur son menton et les dernières rondeurs enfantines avaient quitté ses joues quelques mois plus tôt. Nathanaël semblait embarrassé par ce long silence mais son maître le connaissait assez pour savoir qu'il n'en était rien et que l'attitude du garçon, habitué à ces longs temps de réflexion, était simplement une marque de respect. Nathanaël était apprenti depuis à peine six ans. Même si sa perspicacité et l'étendue de ses connaissances étonnaient régulièrement le Veilleur, était-il déjà temps d'évoquer l'Epreuve ?

- Au moment du serment, dit lentement le Veilleur en fixant Nathanaël, l'apprenti ne peut pas mentir, il doit être intimement convaincu de chacun des mots qu'il prononce.

Nathanaël releva vivement les yeux.

- Que voulez-vous dire ?

- Rien d'autre que ce que je viens juste de dire. Lorsque ton tour viendra de prêter serment, tu ne pourras pas mentir.

- Et qu'arriverait-il si je mentais ?

Le Veilleur se crispa, se remémorant sa propre Épreuve, seul au centre de l'immense salle des Mystères, et la terreur qui l'avait saisi quand la pièce s'était mise à tourner autour de lui.

— Rien, il n'arrivera rien. Et c'est bien le pire qui puisse se produire, car alors tu ne pourras pas devenir Veilleur, et quelqu'un d'autre devra être formé sans que je sois là pour le guider.

Nathanaël regarda longuement son maître, essayant probablement de deviner dans ses yeux les secrets de

l'Epreuve. Mais le Veilleur de Lumière se détourna et s'immergea dans l'étude d'une mappemonde sur laquelle il avait délimité de petites plages vertes — les derniers lieux où subsistait un semblant d'harmonie. Au bout d'un moment, il sentit que quelque chose perturbait encore son apprenti. Le Veilleur lui jeta un rapide coup d'œil, toujours concentré sur sa carte. Nathanaël regardait le plancher, les sourcils légèrement froncés.

- Oui ? l'encouragea le Veilleur.

La voix de son maître ramena subitement l'attention de Nathanaël au moment

présent.

—Je me pose une question..., commençait-il, hésitant.

—— Dis-moi.

- En oubliant la Mission...

- Tss-tss..., fit le Veilleur ironiquement en secouant la tête.

—Je veux dire, se reprit rapidement l'apprenti, en la mettant entre parenthèses un moment, juste le temps de réfléchir à cette question.

- Eh bien ?

- Même si le chaos régnait sur toute la

planète et que les humains en venaient à s'anéantir les uns les autres, un nouvel ordre finirait par émerger. Pourquoi aller contre les événements en tentant de sauver les humains ?

Le Veilleur s'amusait. Sous des dehors calmes et réfléchis, l'esprit de son apprenti bouillonnait d'une insatiable curiosité et d'une liberté que lui-même n'avait jamais atteintes. Nathanaël ne prenait jamais rien pour acquis. Il se permettait régulièrement de remettre en cause les fondements mêmes de leur existence avec une rafraichissante candeur qui frôlait l'hérésie. C'était un genre de discussion que le Veilleur

appréciait tout particulièrement.

- Nathanaël, dit-il en souriant, quoi que l'on puisse penser de la race humaine, toute imparfaite qu'elle soit et capable des pires horreurs, et quand bien même nous « oublierions » la Mission – ce qui est complètement insensé et absurde, entendons-nous bien! -, nous ne pouvons pas laisser l'humanité disparaître. Ce serait du gâchis. Elle n'a pas encore atteint son but.

- Son but ? Qu'est-ce que...

- En revanche... l'interrompt ostensiblement le Veilleur d'une voix

plus forte en se levant.

Il commença à marcher de long en large devant son bureau avec l'énergie d'un avocat en plein plaidoyer.

- Oui ! En revanche ! Si l'on sort la mission d'entre ces parenthèses où tu l'as gentiment expédiée il y a quelques instants et où nous ne pouvons définitivement pas la laisser croupir, que se passe-t-il ?

Le Veilleur suspendit ses allers-retours une seconde pour regarder Nathanaël, ses sourcils relevés soulignant la question. Il reprit sa marche.

- Le savoir que nous protégeons a été

généré il y a des millénaires. Par des êtres humains. Notre but, la raison de notre existence est de le préserver, de ne pas laisser l'oubli l'emporter dans ses limbes.

Son débit s'accéléra, ses bras s'agitant un peu plus à chaque mot. transmettant bientôt cette agitation à l'ensemble de son corps.

- Les humains sont la seule forme d'intelligence capable d'appréhender ces connaissances et de les utiliser. Si les hommes disparaissent, à quoi servirions-

nous ? demanda-t-il d'une voix passionnée, le tissu bleu nuit de sa robe tourbillonnant autour de lui. À quoi auraient servi les centaines de ceux qui nous ont précédés au sein du Cercle des Veilleurs ? Plus rien n'aurait de sens ! Autant brûler nos livres, ce lieu tout entier, et nous immoler au milieu du brasier ! conclut-il en s'arrêtant devant Nathanaël dans une pose théâtrale, les bras en croix.

Nathanaël le regardait, un sourire discret dissimulé au coin des lèvres. Ce n'était pas la première fois que son maître lui tenait un tel discours et, chaque fois, le vieil homme s'emportait

de la même manière. C'était devenu une sorte de jeu entre eux.

Le Veilleur sourit en retour à son apprenti, ses deux bras retombant doucement le long de son corps. Mais Nathanaël avait de la suite dans les idées, et la longue tirade ne lui avait pas fait oublier sa question.

— Vous parliez d'un but, dit-il, le but de l'humanité... quel est-il ?

Le visage du Veilleur s'anima alors d'un pétillement enfantin. Prenant un air de conspirateur, il leva un doigt en

direction du plafond et se pencha vers son apprenti.

- Les étoiles, Nathanaël, déclara-t-il avec une mine réjouie, les étoiles !

CHAPITRE 10

Comme tous les matins depuis un mois déjà, je m'éveille dans cette petite chambre - ma chambre, à présent — aux murs d'un jaune joyeux et au parquet brillant. Et comme tous les matins, lorsque je descends au rez-de-chaussée jusqu'à la cuisine pour engloutir mon petit déjeuner, l'esprit encore tout enrubanné de rêves, je trouve la porte de la chambre de Locki grande ouverte et la pièce vide. Il est déjà parti à l'entraînement.

Je n'ai jamais été une lève-tôt, loin de là, et, à ma connaissance, Locki non plus. Pourtant, depuis que nous sommes ici, il est debout à l'aube, et moi-même je ne parviens plus à dormir très tard. L'arbre m'appelle, son chant vient me cueillir au plus profond du sommeil, il m'entraîne doucement vers le jour jusqu'à ce que celui-ci pénètre dans le puits de mes yeux.

En arrivant dans la cuisine, je trouve Camomille en train de préparer le repas du midi. Encore à demi endormie, je grommelle un vague :

- Grumbjour.

- Bonjour, moineau ! s'exclame-t-elle aussitôt. Bien dormi ?

- Hm.

- Oui, oui. oui. Tu descends sur l'arbre ce matin? Je te prépare des sandwiches pour le déjeuner ?

- Hm, m'rci.

Je lui adresse un rapide sourire pour qu'elle cesse de me parler - oui, me parler avant le petit déjeuner, c'est dangereux : je ne suis pas encore complètement aux commandes de moi-même et j'ai tendance

à mordre de manière instinctive tout ce qui passe à ma portée ! J'attrape un plateau sur lequel je dépose un bol, un verre de jus d'orange et un paquet de céréales multicolores en forme de dinosaures, avant de me diriger vers la salle à manger.

Assise sur une chaise, accoudée à la grande table ronde, alors que les dinosaures se transforment entre mes dents en une pâte d'un marron douteux, mais délicieusement chocolatée, j'émerge peu à peu de ma torpeur matinale. Le chant de l'arbre me bouscule amicalement les oreilles.

- Rejoins-moi, dit-il, rejoins-moi.

Je souris. Dans l'arbre-bibliothèque, il n'y a pas de livres, pas de rayonnages, mais sur chacune des feuilles se trouve une chanson. Je passe mes journées dans ses bras de bois à écouter l'orchestre invisible. Chaque feuille a quelque chose à dire. Elle parle une langue qui ne s'apprend pas : ce ne sont pas des mots, mais d'étranges modulations de syllabes imprononçables. Pourtant, le sens de leurs chants, les histoires qu'elles racontent, tout cela me parvient de manière évidente.

Je remonte dans ma chambre pour finir de m'habiller et, après une bise à Camomille,

je sors de la maison, mon déjeuner bien rangé au fond de mon sac. Avant de descendre l'escalier en spirale pour rejoindre le sommet de l'arbre, je fais un crochet pour voir Locki et Johannes s'entraîner dans l'arène.

Je les trouve comme prévu au centre du grand cercle de sable entouré de gradins de pierre. Je reste en haut pour ne pas les déranger.

Les genoux à demi pliés, ils sont en train de dessiner une série de mouvements très lents des bras que je leur ai déjà vus faire

les jours précédents. Le corps de Johannes semble complètement enraciné dans le sol, je pousserais sur lui de toutes mes forces que je ne pourrais probablement pas le faire bouger d'un centimètre. Locki est beaucoup moins précis que son maître, mais il s'améliore de jour en jour.

Il s'entraîne sans arrêt. Je l'ai rarement vu aussi passionné par quelque chose.

Je les observe quelques minutes accélérer leurs gestes jusqu'à ce que les coups et les parades se détachent nettement, puis je

fais demi-tour et traverse le grand nuage pour rejoindre l'escalier.

Après une descente interminable vers la chaleur de la terre, j'atteins le haut de la grotte et me glisse au cœur de l'arbre. La fraîcheur m'enveloppe aussitôt.

Installée sur une grosse branche à mi-hauteur, j'écoute. J'écoute quelle feuille chante pour moi, laquelle a quelque chose à me dire. Le premier jour, je les écoutais au hasard : j'en choisissais une, et je me concentrais dessus. Mais je me suis aperçue que certaines feuilles me parlent plus particulièrement : elles me font clairement comprendre qu'il est important

que je les écoute. Alors, je m'exécute. Exactement comme cette petite feuille de frêne à côté de moi qui vibre dans l'air de toute la puissance de son chant. Je me concentre sur cette vibration.

Chaque chanson vibre dans une direction précise, il me faut parfois tourner autour de la feuille pendant plusieurs minutes avant de la capter. J'en viens à imaginer que chaque feuille est le double d'une autre feuille, qui existe quelque part, accrochée au milieu des ramures d'un arbre lointain. C'est pour cela, je pense, que chaque chanson a une direction précise : elle relie entre elles la feuille d'origine et sa jumelle de l'arbre-

bibliothèque.

Ça y est, je l'entends ! La feuille de frêne, j'entends son chant clair au-dessus de tous les autres ! Il parle d'une pierre, une pierre seule au milieu d'une plaine désolée, et il y a... quelque chose comme de l'espoir, oui, la pierre espère. Je sors de ma poche un petit carnet que j'ai trouvé dans ma chambre et j'y retranscris rapidement ce que je comprends de la chanson :

Il était une pierre

Dans une plaine glacée.

*Un jour que tu passais dans cette
contrée,*

Tu l'as touchée.

*Aujourd'hui, elle se souvient De la
chaleur de tes mains.*

Quand le vent gelé court dans la plaine,

Elle se souvient.

Quelque part se trouve ta pierre,

Elle t'appelle, poète,

Quelque part se trouve ta pierre,

Est-ce que tu entends sa voix ?

Elle donnerait tout ce qu'elle a

Pour sentir à nouveau tes mains,

Mais elle n'a rien à donner,

Rien, sauf son espoir.

Un sourire frôle ses lèvres,

Elle sait que tu marches sans fin.

Quand le vent gelé court dans la plaine.

Elle se souvient.

Quelque part se trouve ta pierre,

Elle t 'appelle. poète,

Quelque part se trouve ta pierre,

Est-ce que tu entends sa voix ?

Tu dois trouver ta pierre,

Tu dois trouver ta pierre,

Tu dois trouver ta pierre,

Elle te donnera le centre,

Car elle rêve de toi.

Voilà. Typique. Qu'est-ce que je suis censée comprendre de tout cela, hein ? Pourquoi est-ce que l'arbre me raconte l'Histoire de cette pierre ? Est-ce que cette pierre existe ? Est-ce que je dois la trouver ? « Elle te donnera le centre »... le centre de quoi ?

Je devine que toutes ces histoires gravées sur les feuilles forment un tableau, une gigantesque fresque et que, tant que je n'en ai que des fragments, je ne pourrai pas saisir ce qu'elle représente. J'ai besoin de chaque pièce du puzzle pour que l'image apparaisse. C'est pourquoi je collecte

toutes ces chansons dans mon carnet, ces petits morceaux du grand chant de l'arbre-bibliothèque, essayant de les assembler sans trop savoir ce que je cherche. C'est assez déroutant. Mais lorsque j'aurai compris chaque bribe de mélodie qui compose la grande, peut-être saurai-je ce que je dois faire pour trouver le Souffle en moi, et comment m'en servir.

C'est ce que je me dis.

C'est ce que j'espère.

Mais l'arbre est si vaste, il a tellement de feuilles... Cette tâche va me prendre des années !

Raison de plus pour ne pas perdre de temps. J'écoute une autre feuille, et une autre encore. Je m'interromps pour manger, puis je me remets à l'ouvrage, inlassablement. L'après-midi file entre les branchages.

Quand la grotte commence à s'assombrir, je glisse mon carnet dans mon sac et, après une rapide caresse en guise de salut sur le tronc de l'arbre, je quitte la dentelle des feuillages et remonte vers le Port de la Lune.

L'ascension de l'escalier est chaque fois interminable. J'ai l'impression que je n'en verrai jamais le bout. Pourtant, malgré la brûlure dans les muscles de mes jambes, le grand nuage du Port de la Lune se rapproche irrésistiblement, jusqu'à ce que je pose le pied dessus.

Une fois là-haut, je passe le rideau de brume et m'engage au carrefour sur le chemin du jardin. Maxence est là qui s'active encore aux dernières lueurs du jour. Je le sais maintenant : le vieil homme ne quitte son jardin que lorsqu'il commence à ne plus voir ses mains

qu'avec difficulté et que la voix de Camomille l'appelle dans le soir pour qu'il vienne manger.

Personne ne m'a présenté Maxence - peut-être que Johannes a oublié ? La première fois que je l'ai rencontré, c'était le lendemain de mon arrivée, lorsque, poussée par la curiosité, je suis venue dans ce jardin. Je me suis approchée pour le saluer et lui ai simplement dit « bonjour ». J'ai parlé doucement, presque à voix basse, parce que j'avais l'impression de le déranger, comme s'il se trouvait bien, seul au milieu de ses plantes, et que ma présence était un jet de cailloux sur l'eau vernie d'un lac.

Maxence s'est contenté de me regarder en silence, de ses yeux clairs aux pupilles morcelées comme des éclats de verre qui laisseraient passer le soleil, de me regarder sans animosité, mais sans sourire non plus. Puis, pour toute réponse, il m'a tendu une paire de gants et il m'a dit :

- Aide-moi.

J'ai enfilé les gants et je l'ai aidé à accrocher des ficelles pour soutenir les rosiers. Il a cueilli une fleur à peine éclosée - pour Camomille -, puis nous avons arraché quelques mauvaises herbes dans le potager, et tout un tas d'autres choses encore.

Nous avons travaillé comme ça une petite heure, en silence, moi observant ses gestes, ne pensant à rien d'autre qu'à tâcher de les imiter au mieux, jusqu'à ce que la voix éraillée de Camomille fende la nuit pour nous guider jusqu'à la maison.

Depuis, je reviens chaque soir, en remontant de l'arbre. La présence de Maxence me rassure. C'est comme si l'automne se tenait près de moi.

En arrivant dans le jardin, je trouve Maxence dans le potager, un arrosoir à la

main. Il me salue d'un sourire et fait un petit signe en direction des pieds de tomate pour que je les cueille. Elles ont bien grossi cette semaine, et le soleil les a rendues écarlates.

- Est-ce que cela se passe bien, dans l'arbre ? finit-il par demander mine de rien après être allé éteindre l'eau.

Je le regarde, étonnée d'entendre sa voix, une voix grave comme un four à pain. Bien la première fois que Maxence me pose une question ! Sans me regarder, comme s'il n'avait rien dit, il se penche

pour m'aider.

Je ne peux pas dire que ça se passe mal, je réponds en secouant la tête, si seulement je savais ce que je cherche...

Maxence acquiesce d'un petit bruit de gorge compatissant. Je profite qu'il ait lancé la conversation :

- Gaspard m'a dit que vous êtes arrivé le premier au Port de la Lune...

- Le premier, pas exactement, me répond-

il en contournant les plants de tomate pour aller inspecter le reste du jardin, Tout cela existait déjà, d'autres personnes ont vécu ici avant nous. Mais quand je suis arrivé, il y a maintenant plus de dix ans, il n'y avait personne et tout était à l'abandon.

Maxence s'essuie les mains sur son solide pantalon de toile bleu marine. Il passe la petite barrière en bois qui délimite le potager. Je m'empresse de le suivre, les tomates dans les bras.

- Mais comment êtes-vous arrivé là ?

- J'imagine que les jardins avaient besoin d'être entretenus, sourit-il, alors l'arbre m'a permis de le trouver, et de monter

jusqu'ici.

- Et vous l'avez entendu ?

- Pas comme toi tu l'entends, répond-il en inclinant légèrement la tête sur le côté. Mais j'ai toujours vécu avec les plantes - plus qu'avec les hommes. Ce jour-là, le jour où l'arbre m'a parlé, je l'ai capté, comme on devine parfois les pensées des gens que l'on connaît bien.

Maxence dégage quelques feuilles mortes qui encombrant les branches d'un arbuste. Elles se posent délicatement par terre.

— Mais vous étiez déjà Gardien lorsque vous êtes arrivé ici ? Je lui demande.

- Bien sûr. Nous sommes Gardiens dès la

naissance, parce que nos parents le sont.

-Toujours ?

- Il y a des exceptions. Tiens-moi ça, dit-il en me rendant la pelle qu'il vient de ramasser par terre. Parfois, certaines personnes ne sont pas aptes à être Gardiens, m'explique-t-il, même si leurs parents le sont. Et d'autres fois, quelqu'un que rien ne prédestinait à accomplir cette tâche se retrouve Gardien par la force des choses, comme ce sera probablement le cas de Locki un jour. Mais en général, oui, c'est ainsi que les choses se passent.

Maxence s'arrête à nouveau devant un

petit arbre et inspecte ses feuilles. Le fer de la pelle appuyé sur le sol, je fais basculer le manche d'une main à l'autre.

- Et moi, je lui demande, est-ce que... je vais faire partie des Gardiens ?

Maxence se redresse et se tourne vers moi.

- Je ne pense pas, dit-il lentement en détachant chaque mot, ses yeux fouillant les miens. Les Gardiens accomplissent les missions que leur donnent les Veilleurs. Tu vas probablement avoir d'autres intérêts à servir, pour lesquels il sera important que tu restes aussi indépendante que possible. Y compris par rapport aux Veilleurs.

Je fronce les sourcils.

- D'autres intérêts à servir ?

- Les tiens. Ou plutôt : ceux qui te sembleront justes.

Aussi indépendante que possible ? Y compris par rapport aux Veilleurs ? Et c'est un Gardien qui me dit cela, lui qui est censé servir l'intérêt des Veilleurs !

Maxence me regarde toujours, debout devant moi. Je comprends qu'il me met en garde : mes propres intérêts pourraient à un moment donné différer de ceux des Veilleurs. Bien. C'est noté.

Une cloche se met à sonner, accompagnée par le cri de Camomille qui nous appelle à table. S'il y a bien une chose que je ne tenterai pas, c'est de faire attendre Camomille! La nuit est presque tombée et le ciel prend cette teinte d'un bleu profond et rieur qui me remplit de joie. Nous rangeons les outils dans la petite remise à l'entrée du jardin, où Maxence récupère une lampe-tempête pour éclairer nos pas, et nous nous mettons en route vers les lumières de la maison qui filtrent à travers les murs de nuages.

Je me demande si quelque habitant d'en bas a déjà entendu la cloche de Camomille... Une cloche qui sonne au

milieu du ciel, il y aurait presque de quoi faire croire à un miracle et réanimer les anciennes superstitions ! Je fais part de mes réflexions à Maxence. Il a un sourire très doux.

- Tu sais, dit-il, il existe des endroits où ce que tu appelles les « anciennes superstitions » sont encore de véritables religions.

- Vraiment ? je réponds étonnée. Un dieu unique, tout ça ?

- Tout cela, oui.

Il me vient subitement à l'esprit que Maxence pourrait être en train de parler de lui-même, et je me demande d'où il

vient, avec ses yeux si bleus qui tranchent sur sa peau cuivrée.

- Dis-moi, me demande Maxence alors que nous atteignons l'endroit où se croisent les chemins, toi, à quoi crois-tu ?

Surprise par sa question, je commence par bafouiller.

- Je ne sais pas vraiment, je lui réponds.

Je prends quelques instants pour ordonner mes idées, plaçant machinalement ma main sur mon visage comme si cela allait m'aider à réfléchir. Mes doigts ont l'odeur piquante des feuilles de tomate. Arrivé devant la porte de la maison, Maxence s'arrête. Je pousse un petit

soupir.

- Que quelque chose nous dépasse, oui, je le crois. D'une certaine manière, depuis que je suis ici, avec tout ce que j'ai appris, c'est plus que de la croyance : je sais que quelque chose nous dépasse. Peu importe le nom que nous lui donnons, que ce soit Dieu, la nature, ou bien l'invisible. Par contre, je ne crois pas que quelqu'un puisse décider pour tous les autres quel rapport nous devons entretenir avec cette... chose, quels mots nous devrions employer, quels gestes nous devrions faire, ni où et à quel moment. Cela ne regarde personne d'autre que nous-mêmes. Non ?

Maxence sourit à nouveau et, sans me répondre, il pousse la porte de la maison, je le suis, sa question continuant à tourner dans ma tête. En quoi est-ce que je crois ?

Cet invisible que je découvre, est-ce que je l'entends uniquement parce que j'y crois ? Et est-ce que je me suis mise à y croire seulement parce que d'autres m'ont dit : « Regarde, cela existe » ? Non, j'ai entendu l'arbre chanter avant que Johannes me parle de l'invisible. Ce chant existe parce qu'il m'a amenée ici. Même si je suis la seule à l'entendre. Peut-être est-ce la seule chose qui importe : faire

confiance à ce que je sens.

Perdue dans mes pensées, je passe dans la cuisine pour me laver les mains.

- Hep hep ! m'apostrophe Camomille alors que je me dirige vers la salle à manger, emmène-moi ça sur la table !

Je prends le plat de haricots verts qu'elle me tend. Camomille se retourne aussitôt vers le four dans un éclair de tissus vert et se met à marmotter :

- Tssss, comme si j'allais la laisser partir les mains vides, non mais qu'est-ce qu'ils croient, tous ? Que je suis...

Je rejoins les autres déjà attablés, laissant mourir dans mon dos les bougonnements habituels de Camomille. Elle entre quelques instants plus tard, un plat de poulet dans les mains.

- Servez-vous, ça va refroidir. Allez, allez !

Nous obtempérons. Après que les plats ont fait le tour de la table ronde et que nous nous sommes tous servis, Johannes nous annonce sans préambule qu'il va nous enseigner la méditation, à moi et à

Locki.

- Cette pratique, dit-il à mon frère, sera un bon complément à l'étude des arts martiaux. Quant à toi, June, cela pourrait t'aider à clarifier tes pensées.

Je hausse les sourcils ironiquement. Mes pensées sont tellement en bordel que je suis prête à essayer n'importe quoi !

- Bien, conclut Johannes avec un grand sourire, puisque vous semblez tous les deux déborder d'enthousiasme, nous commencerons dès ce soir, après le repas !

Je jette un regard à Locki. Il me le rend, impassible, puis hausse les épaules d'un

air fataliste. Ce soir ? Je n'ai qu'une envie, c'est de me glisser sous ma couette et de m'endormir en écoutant le chant des grillons qui pullulent dans le jardin de Maxence... Mais je commence à connaître Johannes, et bien qu'il ait présenté la chose comme une proposition, je crois que nous n'avons pas vraiment le choix.

- Gaspard, demande Johannes, est-ce que la réparation du bateau avance bien ?

- Il reste encore pas mal de travail. À ce propos, dit-il en se tournant vers Camomille, il y a de la couture à faire sur les voiles, je te les apporterai, si cela ne te dérange pas.

- Bien sûr, dit Camomille d'un ton

mielleux, cela ne me dérange pas du tout, c'est vrai que je n'ai absolument aucun travail dans cette maison...

- Roooo, mais je n'ai pas dit ça ! Bien que..., commence- t-il avec un sourire malicieux.

Camomille repose sa fourchette dans son assiette et lance un regard assassin à Gaspard.

- Bien que quoi ? Je t'écoute !

- Rien, rien, s'empresse-t-il de déclarer, voyant la tornade pointer sur le visage de Camomille.

- Je préfère ça, grogne-t-elle en reprenant sa fourchette.

Je suis l'échange comme une partie de ping-pong, tournant la tête vers l'un, puis vers l'autre, amusée, et je ne peux m'empêcher de demander après quelques secondes de silence :

- Vous vous connaissez depuis longtemps ?

- Haha, un peu, oui ! s'exclame Gaspard. Notre mère nous a portés en même temps. Et il paraît que, dans son ventre, nous nous disputons déjà, ajoute-t-il en décochant un coup de coude à Camomille, qui secoue la tête, agacée.

Incrédule, je manque de recracher le morceau de poulet que j'ai dans la bouche. Je me contains à temps et déglutis lentement en rentrant le menton, cherchant dans le regard de Johannes une confirmation de ce que Gaspard vient de nous dire. Gaspard et Camomille, frère et sœur ? Jumeaux ? Johannes se contente de son habituel petit sourire en coin et me lance un coup d'œil pétillant de malice avant de replonger la tête dans son assiette sans dire un mot.

J'essaye d'imaginer les parents qui ont pu engendrer ces deux là dans le même

wagon... L'image d'un géant barbu et d'une femme brune maigrelette s'impose à moi, quand Gaspard me détrompe :

- Je tiens plutôt de maman, et Camo est le portrait craché de papa. Même si c'est moi qui ai hérité de sa tignasse ! s'exclame-t-il en passant négligemment une main sur ses longues mèches bouclées aussi noires que ses yeux.

Les proportions s'inversent dans ma tête et j'éclate de rire face à l'image de ce couple improbable. La géante et l'avorton aux cheveux de corbeau.

- Et ... vous avez toujours vécu ensemble ? je demande.

Un silence accueille ma question. Puis Camomille s'essuie la bouche et fait un petit bruit de gorge, très léger raclement.

- J'ai vécu avec un homme, dit-elle sans me regarder.

Nous avons un fils.

Je n'ose pas demander ce qu'ils sont devenus. Le regard de Camomille est perdu quelque part entre le plat du poulet et celui des haricots, même si je devine que ses pensées l'entraînent bien plus loin.

Elle semble d'un coup se rendre compte du silence qui règne dans la pièce et, jetant un coup d'œil circulaire autour de la table, elle s'arrête brièvement sur moi. Camomille a un petit mouvement d'épaule gêné, puis ses yeux repartent se perdre au milieu de la table.

- L'homme était l'un des Veilleurs, dit-elle d'une voix soudain très calme. Il l'est toujours, d'ailleurs. Et c'est pourquoi il ne nous est pas possible de vivre ensemble. Notre fils est en passe de devenir Veilleur à son tour. Il s'appelle Nathanaël. Il est apprenti. Je n'aurai probablement plus l'occasion de le revoir.

Chacun retourne à ses haricots, vaguement mal à l'aise, sauf Locki, qui d'une voix claire et ingénue comme celle d'un petit garçon demande à Gaspard :

- Et toi ?

- Moi ? sourit le géant. Pas d'enfants, non, du moins pas à ma connaissance ! Mais qui sait, a joute-t-il avec un clin d'œil, j'aurais peut-être de sacrées surprises en retournant dans certains ports que j'ai fréquentés il y a quelques années.

Cette remarque semble le laisser songeur et, chacun s'étant enfermé dans la bulle de ses pensées, plus un mot n'est prononcé

jusqu'à la fin du dîner.

Plus tard dans la soirée, après une heure passée dans le grenier violet aux lumières tamisées qui sert de bureau à Johannes à essayer en vain de suivre ses consignes pour méditer, je descends jusqu'au rez-de-chaussée pour me servir un verre d'eau avant d'aller me coucher.

Cette séance de méditation n'a pas franchement été une réussite. Quelle étrange expérience que de s'asseoir sur un petit coussin et de ne pas bouger pendant une heure en fixant un point imaginaire,

quelque part devant mon front ! Locki, lui, avait l'air si calme, si serein... Quant à moi, impossible d'apaiser le flux de mes pensées, mon corps se révoltait contre cette immobilité forcée et ma seule envie était de bondir sur mes pieds pour faire trois fois le tour de la maison en courant ! Johannes dit que c'est normal de ressentir ça les premières fois.

Je n'allume pas la lumière pour descendre, ni dans l'escalier, ni dans le petit vestibule. Cette semi-obscurité me donne l'impression que la maison elle-même est paisiblement endormie.

La porte de la cuisine est grande ouverte. La présence d'une silhouette dans l'ombre m'arrête avant que je passe le cadre de la porte. Je reconnais le dos de Camomille, recouvert d'un large châle que je devine brun pour l'avoir déjà vu au dîner. Elle est assise à la petite table rectangulaire de la cuisine.

Le silence inhabituel qui règne dans la pièce est presque incongru. D'habitude, Camomille grommelle ou chantonne, mais ce silence, non, je ne l'avais jamais entendu en sa présence. Je regarde son dos monter et descendre au rythme de sa respiration en me demandant si elle m'a entendue arriver.

- Camomille ? Ça va ?

D'abord elle ne me répond pas.

J'esquisse un pas vers elle quand sa voix s'élève dans l'obscurité et m'arrête :

- Je savais ce qui arriverait, que je ne resterais pas avec lui. Il était déjà Veilleur à l'époque, j'ai essayé de ne pas l'aimer, de toutes mes forces, mais je n'ai pas pu, cela n'a pas suffi, et. tu sais, je ne regrette rien.

S'arrêtant de parler, elle tourne son

visage vers moi et, à la faible lueur de la nuit, je n'y trouve aucune trace de tristesse. De la douleur, peut-être comme du manque, mais pas de tristesse. Je m'approche d'elle et pose une main légère sur son épaule.

- Tu voulais quelque chose ? me demande-t-elle à mi-voix.

- Un verre d'eau. Juste un verre d'eau.

Elle s'apprête à se lever, j'appuie un peu plus ma main sur son épaule pour qu'elle n'en fasse rien et j'ajoute dans un souffle :

- Ne bouge pas, je me débrouille.

Elle secoue vivement la tête de droite à gauche, se lève avec une énergie qui me surprend et se dirige vers le placard pour en sortir un verre quelle remplit d'eau.

—Je sais que tu peux te débrouiller, dit-elle avec un sourire d'excuse en me tendant le verre, mais il faut bien que je sois utile à quelque chose, d'accord ?

J'ai envie de lui dire que non, qu'elle sert à plein de choses, qu'elle est importante, qu'elle ne doit pas dire cela... mais ces mots me semblent tellement insignifiants que rien ne sort. Je prends le verre et regarde Camomille avec tendresse.

- Merci, lui dis-je avec un grand sourire, merci pour tout.

Je vois quelques larmes affleurer au bord de ses paupières, mais elle les retient. Elle tend le bras et pose brièvement sa main sur ma joue.

- Bonne nuit, moineau.

- Bonne nuit. Camomille.

CHAPITRE 11

Une ville. Des maisons basses et délabrées, trouées de fenêtres crasseuses. Un ciel uniformément gris, laissant tomber une pluie fine et gluante. Je marche dans une rue inconnue. Sous mes pieds, la terre est gorgée d'eau, parsemée de flaques boueuses.

Soudain, une adolescente jaillit d'une rue adjacente, le visage tordu par la peur. Ses cheveux bruns noués en queue- de-cheval flottent derrière elle et bondissent au gré de ses foulées. Elle crie quelque chose. Elle ne me voit pas. Une porte s'ouvre juste à côté de moi, sur un homme au visage dur et à la carrure impressionnante.

- Entre ! crie-t-il à la fille en désignant la porte.

Elle ne le fait pas prier. À peine a-t-elle disparu dans la maison que trois hommes

débouchent à leur tour dans la rue. Dans leurs mains, des barres de fer et des armes à feu, ils e ruent sur l'homme qui a ouvert la porte et, sans avertissement, les barres de fer s'abattent sur lui. L'homme n'a pas eu le temps d'esquisser un geste pour se défendre qu'il tombe à terre. Les coups lui arrachent des gémissements étouffés. Je voudrais intervenir, faire quelque chose. Mais personne ne me voit. Je ne peux pas les toucher, je ne peux pas bouger. Et même si je parvenais à me mouvoir, que pourrais-je faire ? J'entends des craquements humides lorsque les os de l'homme à terre cèdent, un à un. Il ne tente même plus de se relever ni de fuir. Immobile et impuissante, je regarde l'homme se faire réduire en miettes. Des larmes me brûlent les joues.

Dans la rue, d'autres portes commencent à s'ouvrir, et les trois hommes armés prennent la fuite, laissant le géant au sol dans une position étrange, ses membres tordus en angles improbables. Son sang se mélange à la boue de la chaussée. Cela s'est passé à une vitesse terrifiante.

Des maisons alentour sortent des hommes et des femmes qui s'approchent, apeurés. La fille aux cheveux bruns apparaît à son tour, suivie par un petit garçon qui ne doit pas avoir plus de huit ans. Elle regarde l'homme au sol. Son visage est l'image même de la douleur. Rapidement, elle se

détourne. Le petit garçon est comme pétrifié. La fille le prend dans ses bras, lui murmure quelques mots à l'oreille et pose doucement sa main sur le visage de l'enfant, comme pour le protéger de la vision du carnage. La pluie se met à tomber un peu plus fort. Sans un regard pour les voisins agglutinés près du corps, l'adolescente s'éloigne en serrant l'enfant dans ses bras.

Je baisse la tête, bouleversée et choquée. Une flaque d'eau me renvoie l'image d'une petite fille aux yeux noirs, le visage baigné de larmes. De longs cheveux emmêlés encadrent son visage. Surprise par cette vision, j'ouvre les yeux.

Ma chambre apparaît autour de moi. Je passe une main moite dans mes courtes mèches blondes et me force à respirer profondément pour me calmer. Le réveil à côté de mon lit indique deux heures du matin. Incapable de rester immobile après ce cauchemar où, condamnée à être simple spectatrice, je ne pouvais pas agir, je me lève. Je m'approche du miroir accroché au mur. Il me renvoie un regard troublé et brûlant. Dans l'obscurité, ma peau me semble terriblement blanche.

Au bout d'un moment, je regagne mon lit et tente de trouver à nouveau le sommeil.

Une ville. Des maisons basses et délabrées. Un ciel uniformément gris. Je marche dans une rue. Je connais cette rue.

Je me retourne. L'adolescente déboule en courant, elle hurle un nom. La porte s'ouvre à côté de moi.

- Entre.

Je crie. J'essaye de prévenir l'homme pour qu'il se mette à l'abri. Mais il ne m'entend pas. Pourquoi est-ce que tu ne m'entends pas ?!

Les trois hommes débarquent. Les barres de fer. Le bruit des coups, insupportable. Le sang qui se mélange à la boue, je tombe à genoux et sanglote, sans pouvoir me retenir, je détourne les yeux alors que l'adolescente s'éloigne avec le garçon dans les bras et, tandis que la flaque d'eau me renvoie l'image de la petite fille aux yeux sombres, je me réveille.

Mes draps sont trempés de sueur et de larmes. Assise sur mon lit, je serre convulsivement mon oreiller contre moi en tremblant. Cinq heures du matin. Je ne veux pas me rendormir, je ne veux pas

voir cet homme mourir une fois de plus, je ne peux pas. Je...

Une ville. Une rue. Une fille.

-Entre.

Il ne m'entend pas, bordel, il... Des coups. Des volutes rouges dans l'eau boueuse. La petite fille aux yeux sombres me regarde. Jour.

Je descends de mon lit en titubant et je me bats quelques secondes avec la poignée

de ma chambre pour me précipiter aux toilettes. Penchée au-dessus de la cuvette, je vomis. Bientôt, je n'ai plus rien à rendre, mais les spasmes se poursuivent, violents et profonds. Je crache la bile visqueuse qui colle à ma langue. Le sel me brûle les yeux. Tremblante, je m'assieds sur le carrelage froid. J'essuie ma bouche avec un bout de papier toilette et pose ma main sur mon front. Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi. Je me sens glacée. J'ai chaud, je finis par me lever et, enlevant maladroitement mon tee-shirt, j'entre dans la douche, l'eau chaude me fait du bien, j'en laisse couler dans ma bouche pour effacer le goût amer de la bile, l'ai l'impression d'avoir des plaques de boue rouge collées sur la peau.

Lorsque cette impression s'estompe enfin, je sors. J'essuie machinalement mon corps et retourne dans ma chambre. Il est huit heures, je n'arriverai pas à avaler quoi que ce soit ce matin.

Je m'habille rapidement et je quitte la maison. Tandis que je descends vers l'arbre-bibliothèque, j'isole dans un coin de mon cerveau les souvenirs de ma nuit agitée, avec la ferme intention de ne plus jamais les laisser sortir de là. Mais je ne peux rien faire contre la fatigue qui me talonne, ni contre le découragement qui l'accompagne. Je descends la branche

plate et me laisse tomber contre le large tronc.

Pourquoi cet arbre ne me parle-t-il que par énigmes ? Je n'avance à rien. Rien du tout. Je descends là, chaque jour, et je me fonds dans ses branches pour l'écouter, essayant de comprendre les chants des Sylphes. Mais je n'y trouve pas le moindre indice concernant l'utilisation du Souffle...

Il y a certaines choses que je parviens à faire sans réfléchir, comme entendre ce que me disent les feuilles, ou augmenter la

sensibilité de mon ouïe jusqu'à percevoir le chuintement des pattes de fourmis sur l'écorce, le craquement de la sève qui s'écoule dans les branches. C'est facile. Il me suffit de me concentrer sur ma cible : la feuille, la fourmi, la branche.

Je suis un récepteur. Les sons, les mots, les impressions me traversent, ils passent à travers moi. Mais je ne peux pas agir.

Pourtant, ce que j'ai fait dans l'escalier quand je me suis retrouvée coincée par le conseiller Moklart, c'était autre chose, je me suis réellement servie du Souffle, je

l'ai utilisé, même si je ne l'ai pas fait exprès.

- Il y a quelqu'un là dedans ? June ?

Surprise, je lève la tête vers la cime de l'arbre.

- Locki ? C' est toi ?

- Oui ! Où es-tu ? Je ne te vois pas.

- Attends, je lui crie en me levant de ma branche, j'arrive !

Il doit être un peu plus de midi. Le temps passe différemment ici. Je remonte rapidement le long du tronc principal jusqu'à la grosse branche plate qui mène à l'escalier. Ce chemin m'est devenu

tellement familier que je ne regarde même plus où poser mes pieds. Locki m'attend, debout au bord du puits qui troue la roche au sommet de la grotte, son large pantalon d'entraînement noué à la taille par une bande de soie argentée.

- Qu'est-ce qui se passe ? je demande. Il y a un souci ?

-Non, non, je passais juste dire bonjour.

Je souris. J'ai beau aimer la solitude, avoir un peu de compagnie me fait plaisir, surtout aujourd'hui.

— Tu restes un moment ? je lui demande.

Locki acquiesce.

- Un peu, oui, pas pressé de remonter là-dessus, fait-il en désignant l'escalier du menton.

Il m'arrache un petit rire.

- Toujours un problème avec cet escalier ?

- Hmm. Pas à dire, là-haut, je suis quand même plus à l'aise sur le plancher ou dans le sable de l'arène. On ne peut pas marcher sur un nuage, ajoute-t-il en grommelant.

- Mais tu sais, dis-je pour le taquiner en redescendant dans l'arbre, le plancher et l'arène *reposent* sur le nuage.

- Je sais bien ! Mais au moins, je ne le

vois pas !

Nous rions ensemble. Que c'est bon de t'entendre rire, petit frère, toi, si réservé. Locki, je le connais comme on reconnaît une rivière familière. L'eau qui s'écoule est toujours composée de gouttes différentes. Parfois sa couleur change, ou la vitesse de sa course. Pourtant c'est bien la même rivière. Et tu le sais non pas parce que son tracé est le même, ni parce qu'elle passe au milieu des mêmes paysages, non : tu le sais par l'effet qu'elle a sur toi, l'impression qu'elle te donne. La présence de Locki a le don de m'apaiser instantanément. Et c'est ainsi que je le reconnais.

Locki s'assied en face de moi. Il fronce les sourcils, imperceptiblement.

- Qu'est-ce qu'il y a ? je demande.

Il me regarde. Je remarque les cernes sous ses yeux noisette.

- Je ne sais pas si ça veut dire quelque chose, commence- t-il, mais... j'ai fait un rêve cette nuit. Plutôt un cauchemar, en fait. Le même cauchemar, plusieurs fois.

Touchée coulée. Balayant mes faibles protections, le film de ma nuit déferle de nouveau dans ma tête. Je ferme les yeux un instant pour laisser refluer le flot des images. Lorsque je les ouvre à nouveau, je trouve le regard soucieux de Locki posé

sur moi. Ses joues creusées de fatigue rendent ces pommettes plus saillantes que d'habitude.

Calmement, je demande :

- Raconte-moi.

Je sais déjà ce que je vais entendre. Ça ne loupe pas.

- Je marchais dans une rue. D'un coup, une fille déboule. Elle crie et à ce moment là...

- ... un homme sort et la fait entrer chez lui avant de se faire massacrer. C'est bien ça ?

Locki déglutit et acquiesce lentement.

- J'ai fait le même rêve.

Nous restons silencieux un moment. Le même rêve, la même nuit.

- Tu crois que c'est vrai ? demande Locki.
Que ça s'est vraiment passé quelque part ?

- J'en ai peur.

- Mais comment expliques-tu qu'on l'ait vu ?

- Je ne l'explique pas.

Deux yeux noirs brûlants de larmes me regardent à travers la flaque boueuse de

mes pensées. Je pose une main sur le bras de Locki.

- A la fin de ton rêve, quand tu as regardé dans la flaque, qu'est-ce que tu as vu ?

Il me dévisage un court instant.

- Moi.

- Toi ? Tel que tu es ?

- Oui. Tu as vu autre chose ?

- J'ai vu une petite fille avec de grands yeux sombres.

- C'est qui, cette petite fille ?

Je secoue la tête, troublée.

- C'est moi. C'est moi qui regarde et qui ne peux rien faire.

Et en disant cela, je sais que j'ai raison, même si je ne peux pas l'expliquer de manière rationnelle. Locki murmure quelque chose que je ne comprends pas.

-Qu'est-ce que tu dis ?

-Je dis : Toi, tu peux faire quelque chose ; alors que moi je ne peux vraiment rien faire.

-Comment ça ?

-Tu peux apprendre à te servir du Souffle, lâche-t-il d'une voix fatiguée.

Voyant ses yeux brillants d'espoir, je retiens mon soupir juste avant qu'il ne franchisse mes lèvres et me force à sourire.

-Tu as raison, dis-je autant pour le rassurer que me persuader moi même. Je vais trouver comment m'en servir. Et je suis sûre que tu découvriras quoi faire de ton côté.

Locki hoche la tête, comme si ce chapitre était clos.

-Alors dis-moi, me demande-t-il en tapotant le tronc contre lequel il s'est

adossé, qu'est-ce que cet arbre peut bien te raconter à longueur de journée ?

— Des chansons, des histoires.

- J'aurais bien besoin d'entendre des histoires... mais seulement si elles sont belles.

Je souris.

- L'arbre n'a pas l'air décidé à me parler aujourd'hui, alors je choisis les feuilles un peu au hasard ! Je ne te les chanterai pas, mais...

- Pourquoi ? m'interrompt Locki. Quand tu étais petite, tu chantaient tout le temps, ça

agaçait tout le monde. Depuis quand est-ce que tu ne chantes plus ?

Surprise par sa question, je ne trouve rien à répondre. C'est vrai, je chantais tout le temps, je dansais aussi. Et puis j'ai arrêté. Quand tu es petite et que tu chantes, les gens sourient. Mais quand tu grandis, il ne suffit plus de chanter comme cela te vient, cela ne peut plus être quelque chose d'intuitif, d'innocent : un jugement de valeur intervient et il te faut "apprendre à chanter », même si tu as chanté chaque jour de ta vie. Je n'ai pas voulu apprendre. Je n'ai pas voulu déformer mes piailllements d'oiseau. Alors je me suis tue.

- J'ai arrêté, je lui réponds d'une voix sourde.

- Pourquoi ?

- J'ai grandi, j'ai arrêté.

Locki se tait. Il se contente de me regarder un instant, impassible, et je lis dans ses yeux comme un léger reproche.

- Même si je le voulais. Locki, aucun humain n'est capable de reproduire ces sons. Du moins, pas à ma connaissance.

- Pourtant tu comprends ce qu'ils disent, dit-il, un peu radouci.

- Oui.

- Montre-moi.

Je ferme mes paupières pour me concentrer, et capte une vibration juste devant moi. J'avance un peu la tête. Les premiers sons me parviennent.

- Celle-ci parle d'un être qui vit dans l'océan, un homme-poisson.

J'ouvre les yeux pour chercher l'origine du chant. C'est une toute petite feuille de houx accrochée en contrebass.

- Un homme-poisson ? demande Locki.

- Oui. Il ressemble à un homme, excepté ses mains et ses pieds qui sont palmés et

une nageoire translucide qui saille le long de sa colonne vertébrale. Mais sa plus grande différence avec nous est la morphologie de son cœur Ce... ce n'est pas un cœur ordinaire. Lorsque l'homme-poisson veut se déplacer sur de longues distances, une ouverture se creuse dans sa poitrine, une sorte de valve qui laisse passer son cœur, et ce dernier s'accroche comme un grappin au centre d'une vague. Ainsi, l'homme-poisson se laisse tracter et voyage à travers les mers, son cœur battant au creux des vagues.

J'écoute une nouvelle fois le chant. Il ne m'apprend rien

de plus.

- C'est tout, dis-je.

- Est-ce que cet homme existe vraiment quelque part? demande Locki, songeur.

Je lève les yeux au ciel en soupirant.

- Comment savoir? Les Sylphes ne semblent faire aucune différence entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Même pour moi, cette barrière devient de plus en plus floue. Je veux dire, tu m'aurais parlé des Sylphes il y a à peine un an, je les aurais classés dans la catégorie « non réel », alors qu'aujourd'hui...

Je m'interromps. Je sens un appel.
Quelque part, une feuille chante pour moi.
Je grimpe sur la branche supérieure et
l'appel se fait plus pressant. Où es-tu,
petite ? Elle est toute proche. Je m'écarte
du tronc, et une vibration lumineuse
m'emplit tandis que, soulevant une mince
branche souple, je la découvre : large
feuille d'érable rouge qui chante tellement
fort que ses nervures semblent briller.

Locki me regarde, l'air curieux, je
réponds à sa question muette :

- Celle-ci. Celle-ci me parle.

- Et qu'est-ce qu'elle te dit ?

- Attends.

Je tourne autour de la feuille, cherchant le
fil invisible de son chant. Je l'ai.

Je vivais dans un arbre.

*J'étais la plus haute de toutes ses
feuilles.*

Au dessus de mon arbre,

*Il n'y avait que le ciel, pas de mur ni de
seuil.*

Avec les autres feuilles.

*Nous chuchotions aux dieux des fleurs et
des fées,*

Et puis parfois aux hommes,

*Qui venaient écouter les oiseaux
chanter.*

*Accrochée tout là-haut, j'écoutais la
clameur,*

*Tous les arbres étaient frères, toutes les
feuilles étaient sœurs.*

*Je suis tombée de mon arbre, toute
jaunie du temps passé, Tombée au pied
de mon arbre, ce jour-là devait arriver.*

J'ai eu peur d'abord face à l'immensité

De ce sol froid étalé sous mes veines,

*En courant près de moi, des enfants sont
passés.*

*Le souffle m'a soulevé, et depuis il
m'entraîne.*

*Je suis une feuille et je danse dans le
vent*

Virevolte, virevolte, virevolte, virevolte...

*Je suis déjà morte, juste une feuille
morte,*

*Pourtant c'est aujourd'hui que
j'apprends l'existence :*

*Je me vide de ma sève, mais je me sens si
forte.*

*Je pourrirai sous vos pieds, en attendant,
je danse !*

- Une feuille qui parle d'une feuille ?
sourit Locki après que je lui ai rapporté le
chant.

Je ris.

- Apparemment !

Encore une fois, je ne comprends pas

pourquoi l'arbre me dit cela. Malgré tout, j'attrape mon carnet, et le chant de la feuille d'érable s'en va rejoindre les dizaines d'autres déjà collectés. S'y trouvent des pierres qui rêvent, des créatures étranges, des tempêtes qui murmurent et, à présent,

une feuille morte qui danse... Les chants de l'arbre me rappellent souvent les histoires de Jonsi, farfelues et touchantes. Comme si sa voix me parvenait par l'entremise des feuilles. Je souris à cette pensée.

Plus aucune feuille ne semble vouloir s'adresser à moi aujourd'hui. J'en écoute

encore deux, choisies au hasard, puis la grotte s'obscurcit et nous décidons de remonter.

- Merci de m'avoir fait partager tout ça, dit Locki en me rejoignant près du tronc principal.

- Merci à toi d'avoir bravé l'escalier pour venir me voir ! C'était bien que tu sois là.

Nous échangeons un bref sourire avant d'entamer l'ascension de l'arbre-bibliothèque. Arrivée à la branche plate, je m'immobilise. Une petite boule de poils vert sombre se tient juste devant nous, au milieu de la passerelle que forme la branche. Soudain, elle se déroule, dévoilant une petite tête pointue, et se

redresse, debout sur ses pattes arrière, les pattes avant repliées comme celles d'un suricate, sa longue queue d'écureuil enroulée dans son dos.

- Locki ?

- Oui.

- Tu le vois ?

- Oui.

- Enlève ton pendentif.

Locki fait passer la lanière de cuir du pendentif vert pardessus sa tête et le pose devant lui.

- Est-ce que tu le vois toujours ? je

demande.

- Toujours.

— Donc cette chose n'appartient pas à l'invisible. Hum.

Je m'approche doucement, tâchant de ne pas l'effrayer.

— Fait gaffe, June, on ne sait pas ce que c'est.

C'est vrai... mais la bestiole a l'air aussi surprise que nous ! La boule de poils me regarde avancer de ses petits yeux ronds étonnés et confiants, comme si elle n'avait jamais vu un être humain de sa vie mais

qu'elle ne trouvait pas cela vraiment effrayant.

J'avance ma main vers elle. Pas farouche, elle s'approche et la renifle un instant de son petit museau de hérisson, puis elle se love contre ma paume et n'en bouge plus. Je l'attrape délicatement et la monte à hauteur de visage. La créature me fixe.

- Qui es-tu, petite chose ?

- Bii. fait-elle tendrement en laissant entrevoir une petite langue rouge vif sous son museau de hérisson.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Ce truc est adorable.

- Enchantée. Bii, je suis June.

- Biiiii ! renchérit la boule de poils, visiblement enthousiaste.

Puis elle se roule en boule dans ma main, enfouissant sa tête dans sa douce fourrure. Locki s'approche pour regarder Bii de plus près.

- Elle est mignonne, lâche-t-il en se redressant. Qu'est-ce qu'on en fait ?

- Peut-être que quelqu'un là-haut sait ce que c'est...

Locki hausse les sourcils, dubitatif. Je dépose la boule de poils par terre. Elle ouvre un œil, s'étire, puis déroule à nouveau son petit corps et nous fixe.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? Rester là, ou bien venir avec nous ?

- Bii, me répond-elle tout doucement.

je regarde Locki, amusée.

- Traduction ?

-Partons, dit-il, nous verrons bien ce qu'elle fait...

Nous marchons jusqu'au pied de la spirale. La bestiole nous regarde. Elle penche sa tête à droite, à gauche, puis elle nous rejoint en quelques bonds.

- Je crois qu'elle veut nous suivre, dis-je.

— Oui, apparemment.

Nous jetons un œil aux nombreuses marches enroulées au-dessus de nos têtes - lorsque j'ai tenté de déterminer combien il y en avait, j'ai toujours perdu le compte en cours de route. Avec un soupir résigné, Locki s'engage sur l'escalier.

Plusieurs fois, je me suis prise à imaginer d'autres manières moins fatigantes pour rejoindre l'arbre ou pour remonter. Mais je n'ai rien tenté. Il me semble qu'il y a quelque chose de vrai dans cette spirale, qu'il faut que je l'explore encore et encore, jusqu'à pouvoir la parcourir les paupières closes. Chaque matin je descends les larges spires cotonneuses de

cet escalier et, lorsque j'atteins l'arbre, la spirale m'a mise dans l'exacte disposition d'écoute pour entendre les feuilles.

Chaque fin d'après-midi, je les remonte, et je regarde le soir qui s'enroule entre les arbres et s'étale sur le monde comme une couverture. Dix fois le soleil se couche, dix fois je remonte quelques marches et je le trouve à nouveau là, boule de feu rouge à l'horizon, lançant ses rayons sur la forêt comme s'il n'allait plus jamais revenir.

Nous poursuivons cette danse, le soleil et moi, jusqu'à ce qu'il s'échappe tout à fait de l'autre côté du monde et que la nuit s'avance à pas de loup, souriante d'étoiles.

La question que Locki m'a posée tout à l'heure m'agace comme un pull qui gratte. *Depuis quand est-ce que tu ne chantes plus ?* Depuis quand... Je ne saurais dire exactement. C'était... la question accroche un voile, quelque part dans mon cerveau. Elle y perce un trou, le déchire, laissant entrevoir ce que j'ai oublié. Une voix. Je frissonne. Une voix chantait en moi, ou peut-être au-dehors. Une voix, un rythme auquel je répondais et qui a cessé de battre, qui s'est tu, qui m'a laissée seule. Une vague de tristesse me submerge. Cette voix amie depuis longtemps perdue, je la retrouve aujourd'hui dans le chant de l'arbre-bibliothèque, mais plus lointaine, comme un écho, une image vieillie par le temps, à demi effacée. Qui est-elle ? Qui es-tu ?

Nous atteignons le Port de la Lune. Je m'efforce de repousser mes idées noires. La petite boule de poils nous a suivis pas à pas, bondissant joyeusement d'une marche à l'autre, nous précédant par moments. Je m'accroupis, et Bii grimpe le long de mon bras jusqu'à mon épaule, où elle s'installe confortablement, parfaitement à son aise, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Locki sourit.

- Je crois que tu ferais bien d'aller montrer cette sacrée bestiole à Johannes...

- Oui, j'y vais. Tu ne viens pas avec moi ?

Locki secoue la tête négativement.

- Je vais aller voir si Gaspard a besoin d'un coup de main sur le bateau, dit-il.

Nous nous séparons. Je monte jusqu'aux combles - des marches, toujours des marches ! - , le souffle chaud de Bii dans mon cou, et frappe à la porte du bureau de Johannes.

Les faibles lueurs du crépuscule n'éclairent qu'à peine la grande pièce mansardée. Johannes travaille. Je m'avance vers le cercle de lumière chaude que dégage la lampe posée sur son bureau.

Johannes se retourne et m'accueille avec un large sourire de bienvenue.

-Qu'as-tu là ? me demande-t-il en apercevant Bii lovée sur mon épaule.

- Bonne question !

Intrigué, Johannes se lève et contourne son bureau pour regarder Bii de près. Je la pose par terre devant nous, et elle se déplie une fois encore, plus étonnée que mécontente d'être dérangée dans son sommeil.

À ce moment, la chatte Pénélope sort du coin d'ombre où elle s'était endormie, royale, les yeux fixés sur l'intrus. Méfiante, elle s'approche à petits pas prudents, le ventre collé au sol et la queue battant l'air. Bii ne se démonte pas et reste debout à mes pieds, alerte, penchant sa petite tête d'un côté et de l'autre. Je m'apprête à intervenir pour protéger Bii, mais Johannes me retient et pose un doigt sur ses lèvres pour me suggérer le silence. Pénélope, à qui l'odeur et l'aspect de l'intrus ne semblent pas convenir, se met à souffler dans sa direction, tous poils hérissés. On dirait que sa queue a doublé de volume ! Mais Bii s'avance vers elle et lance un amical :

- Biiiiiii...

La chatte, interloquée, cesse tout mouvement. Même sa queue interrompt ses coups de fouet.

- Biiiii, répète la boule de poils.

Alors Pénélope, rassurée, s'allonge de tout son long sur le plancher, les yeux mi-clos. Bii la rejoint d'un bond et se colle à son flanc, petite tache verte sur la robe noire de la chatte. Cette dernière non seulement la laisse faire sans broncher, mais elle commence même à mordiller gentiment la nouvelle venue.

- Ça alors, fait Johannes en haussant les sourcils. Je ne l'ai jamais vue agir ainsi... D'habitude, Pénélope n'aime personne. Même moi, elle ne fait que tolérer ma

présence ! On ne le dirait pas, ajoute-t-il avec un clin d'œil, mais ici ce n'est pas chez moi, c'est chez elle, et je suis son invité.

Je souris. La cloche annonçant le repas résonne deux étages plus bas. Bii ouvre un œil, se demandant ce qu'il se passe, et voyant que rien ne bouge, le referme aussitôt.

-Est-ce que tu as une idée de ce que c'est ?

Johannes s'accroupit, regarde un instant la bestiole aux poils vert forêt, puis se redresse en secouant la tête.

- Pas la moindre idée, dit-il. Je me renseignerai.

Lorsque nous quittons le bureau, les deux animaux s'étirent, se lèvent et se glissent derrière nous dans l'embrasure de la porte. Ils nous quittent rapidement pour aller explorer la maison.

Dans la cuisine, Maxence est occupé à nettoyer la terre de ses mains, créant des rivières sombres sur l'émail blanc de l'évier. Il me salue d'un sourire.

Camomille entre, son tablier à la main.

- Où sont passés les garçons ? grogne-t-elle. On appelle, on appelle, mais toujours il y a des petits malins pour croire que les autres peuvent bien les attendre, toujours,

la cloche a sonné, et pourtant...

Je l'interromps.

- Gaspard et Locki étaient au port. Ils n'ont peut-être pas entendu la cloche.

- Pas entendu la cloche, pas entendu la cloche, marmonne encore Camomille, la meilleure celle-là...

- Va les chercher, s'il te plaît, me souffle Johannes, sinon ça va être l'incident diplomatique !

Je réprime un sourire et me faufile hors de la cuisine, attrapant une veste, je sors de la maison et je marche d'un pas léger en

direction du port. Frisson. Je ferme d'un geste vif la fermeture Éclair de ma veste et croise mes deux bras sur la poitrine pour faire barrière à la brise. L'air de la nuit devient plus frais de jour en jour et porte une odeur d'humus qui annonce la fin de l'automne.

Je pousse un léger soupir. Après le repas, il me faudra assister à une énième séance de méditation. A la perspective de me retrouver assise une fois encore dans le bureau de Johannes, sur ce petit coussin bleu que je commence à haïr, obligée de rester immobile alors que chaque fibre de mon corps appelle le mouvement de toutes ses forces, j'ai presque envie de me

cacher dans le jardin pour n'en ressortir qu'à l'aube.

Les murs de nuages et de brume transparente qui bordent le chemin lui donnent un aspect mystérieux et apaisant. J'en détache un petit morceau et commence distraitement à malaxer le nuage pour façonner une boule. Je ne comprends pas pourquoi Johannes tient tellement à ces séances de méditation. Il disait que les choses se calmeraient, que je m'habituerais, mais non, les choses ne se calment pas du tout : elles vont de mal en pis. C'est parfois tellement insupportable que je suis prise de tremblements et de nausée. En voyant

l'immobilité parfaite de Locki et de Johannes, je tente de me maîtriser. Je n'y parviens jamais complètement. Si c'était seulement désagréable, je supporterais les séances sans broncher. Mais c'est franchement douloureux. De dépit, je lance la boule de nuage en l'air. Elle ne retombe pas et s'éloigne, portée par la brise nocturne.

Je passe le dernier tournant. Le port apparaît, fantomatique. Les bateaux tanguent doucement dans le vide, accrochés par de larges amarres aux pontons de nuage. Je distingue les silhouettes de Locki et de Gaspard tout au bout du ponton principal, à une vingtaine

de mètres de moi. Ils sont assis les pieds dans le vide.

Des éclats de voix me parviennent. Sans réfléchir, j'amplifie leurs voix, me concentrant sur le petit espace qui sépare les deux silhouettes, comme j'ai appris à le faire depuis cette fameuse nuit où nous avons dû quitter La Ville. Je m'immobilise en entendant mon nom.

- June est spéciale, dit Locki. Mais moi ? Je ne suis que le frère de la fille spéciale. Parfois je me demande ce que je fais là.

Je sens une grosse boule se former dans

ma gorge. Notre conversation dans l'arbre me revient. *Toi, tu peux faire quelque chose ; alors que moi, je ne peux vraiment rien faire.* Après un temps de silence, la voix de Gaspard lui répond :

- Ta sœur est particulière, c'est vrai. Mais chacun l'est. Ce que tu es n'a jamais existé auparavant, et cela n'existera plus jamais après toi. Pas comme ça.

- D'accord. mais pourquoi est-ce que je suis là ? insiste Locki.

- Parce que tu l'as choisi.

- Tu veux dire que les Veilleurs n'ont aucun plan pour moi ?

Le rire ample de Gaspard fend la nuit.

- Haha ! Je n'ai pas dit ça, et je n'en sais rien. Ils font rarement des confidences, tu sais ! Mais même s'ils avaient un plan pour toi, ils ne te le dévoileraient pas avant que tu n'aies un plan pour toi-même. J'ai dû attendre ma trente- cinquième année avant qu'un Veilleur ne me contacte.

Me sentant fautive d'écouter une conversation où je ne suis pas invitée, j'interromps l'amplification et prends le temps de respirer avant d'appeler les garçons d'une voix que je voudrais plus assurée. Ils se retournent, surpris, mais, voyant la distance qui nous sépare, ils doivent probablement se dire que je n'ai

rien pu entendre. Lorsqu'ils me rejoignent, je détourne les yeux, évitant de croiser leurs regards, et je les précède sur le chemin d'un pas rapide, la boule dans ma gorge grossissant encore. Il n'y a rien à m'envier, petit frère. Si tu savais comme je me sens perdue.

CHAPITRE 12

- Moi aussi je veux me battre.

Johannes, en chemin pour l'entraînement matinal, interrompt sa marche et se retourne vers moi, le visage légèrement crispé.

- Pardon ? demande-t-il.

- Apprends-moi.

Il me regarde en silence, ses yeux perçants

fouillant les miens comme s'il pesait le pour et le contre.

- Pourquoi ?

- Tu enseignes les arts martiaux à Locki parce que tu penses que nous aurons à nous battre. Et moi, qu'est-ce que je suis censée faire si cela arrive ? Partir me cacher en attendant que ce soit terminé ?

Johannes secoue la tête et se remet à marcher de ses grandes enjambées. Je dois presque courir pour le suivre.

- June, lâche-t-il, ce n'est pas ce qui est prévu.

Mes mains se mettent à trembler. Prévu ? D'un coup, je me mets à crier :

-Je me fous de ce qui est prévu ! Mais alors complètement ! Je veux apprendre à me battre, je veux apprendre à me défendre sans avoir à compter sur quelqu'un d'autre !

-June, me répond Johannes d'une voix sans appel, tu auras d'autres moyens de te défendre lorsque tu maîtriseras le Souffle.

Nous atteignons le haut des gradins. Je glisse mes mains dans mes poches pour me calmer. Mon frère s'échauffe au centre de l'arène. Il nous observe du coin de l'œil. Contrariée de m'être emportée, je me contrains à parler calmement.

- Johannes, cela fait des semaines. Des semaines que j'essaye de me servir du Souffle. Et si cela n'arrive jamais? Si je n'y parviens pas ?

- Tu vas trouver.

- Comment peux-tu être sûr que je pourrai me défendre avec le Souffle ? Tu ne sais pas mieux que moi ce que c'est. Et pour le moment, je n'avance pas d'un pouce. Apprends-moi à me battre, s'il te plaît.

- Je vais y réfléchir, lâche Johannes avant de descendre les hauts gradins de pierre sombre, sans un regard pour moi.

Lorsqu'il saute sur le sol sablonneux de

l'arène, un petit nuage de poussière s'élève dans l'air froid du matin, il rejoint rapidement Locki.

J'observe mon frère, décelant la fatigue dans sa posture et ses gestes imprécis. Combien de temps cela fait-il que les cauchemars nous poursuivent ? Plusieurs semaines, probablement des mois. Le manque de repos me fait perdre le fil du temps. Chaque nuit, des cris, des morts, de la violence qui nous semble gratuite. Il arrive que les rêves nous accordent quelques jours de répit, parfois une semaine, mais toujours ils reviennent. Nous passons des nuits entières assis sur mon lit à nous tenir l'un l'autre éveillés.

Mais, à l'aube, le sommeil finit toujours par nous prendre, et chaque fois nous nous réveillons dans le même sursaut, en sueur et tremblants, plus épuisés que si nous n'avions pas dormi du tout.

Ces derniers jours, le visage de Locki est tellement marqué par la fatigue qu'il me semble qu'il pourrait tout entier devenir transparent. Le voir dans cet état me bouleverse. Je ne sais pas d'où viennent ces rêves, ils sont si réels... Je ne peux m'empêcher de me dire que ce que j'y vois arrive vraiment, quelque part dans le monde.

Je soupire. La Ville me manque. Et Nanou, et Mel, et les filles. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à eux. Ce que je fais ici, je le fais pour moi, pour Locki, mais aussi pour eux. Pour que ce monde soit moins dur, moins violent. Pour que ce que je vois en rêve ne leur arrive jamais. C'est leur souvenir qui me donne la force de m'accrocher au peu de chose que je comprends. Ne pas parvenir à trouver le Souffle est d'autant plus amer. Comme si je les trahissais.

- Biii, fait une petite voix à mes pieds.

- Tiens, tu es là, toi.

Dressée sur ses parties arrière, la boule de poils me fixe avec un air de reproche.

- Oui, je sais, c'est l'heure de descendre voir l'arbre.

Je me penche pour permettre à Bii de grimper sur mon épaule et, après un dernier coup d'œil à Locki et Johannes, je tourne les talons.

« Ce n'est pas ce qui est prévu »... Prévu par les Veilleurs, évidemment, bien à l'abri sous les parois de leur montagne ! Je sens les muscles de ma mâchoire se tendre sous l'effet de la colère, cette colère qui devient depuis quelque temps le socle habituel de mon état d'esprit et que même la fatigue ne parvient pas à éteindre. Les Veilleurs font semblant de

savoir ce que je dois faire, mais ils sont incapables de me donner la moindre information utile concernant le Souffle.

Bii se glisse sous mon écharpe, petite boule de chaleur réconfortante enroulée contre mon cou.

Depuis le jour où nous l'avons trouvée, elle ne m'a pratiquement pas quittée, bien que même les Veilleurs n'aient pas su dire de quelle espèce elle pouvait bien provenir. Je souris - un sourire dur que je ne me connaissais pas. L'ego des Veilleurs a dû être méchamment entamé

ces derniers temps : incapables
d'empêcher la disparition des Sylphes,
incapables de m'aider concernant mes
recherches sur l'invisible, et voilà
maintenant qu'ils découvrent une espèce
animale dont ils ne connaissent pas
l'existence, eux, les soi-disant détenteurs
de tous les savoirs oubliés... Cette
revanche sur ceux qui tirent dans l'ombre
les ficelles de ma vie me fait étrangement
plaisir, je crois que je les rends
responsables de tout ce qui m'est arrivé
ces derniers mois. J'ai probablement tort.
Mais qu'est-ce que cela fait du bien
d'avoir quelqu'un à détester quand rien ne
va !

Au cœur de la montagne, sous la grande coupole de la salle des Mystères, les neuf Veilleurs et leurs trois apprentis étaient réunis pour le conseil du Cercle des Veilleurs. Chacun y faisait part de l'avancée de ses recherches et discutait des principales décisions à prendre pour le bon déroulement de la Mission. Seule une grande torche au centre du Cercle éclairait leurs visages. Cette flamme dansait depuis des millénaires et ne s'était jamais éteinte.

Le Veilleur d'Alchimie était en train d'intervenir à propos de la transmutation — opération qui consiste à changer des métaux ordinaires en l'or

*le plus pur. Ses fines mains dansaient
devant*

*son buste, balayant l'air avec énergie, et
les courtes boucles blondes de ses
cheveux suivaient la mesure, projetant
sur les murs des ombres démesurées. Il
était devenu Veilleur quelques mois
auparavant, à la mort de son maître, et
tentait manifestement de prouver à
l'assemblée qu'il méritait sa place
nouvellement acquise. Malheureusement,
son intervention était d'une banalité
navrante - chaque Veilleur d'Alchimie
nouvellement nommé étudiait la
transmutation, il n'y avait rien de bien
nouveau là-dedans... - et son exposé était
d'un tel ennui que toutes ses
gesticulations ne parvenaient pas à*

capter l'attention de ses pairs.

Le Veilleur de Lumière le regarda avec indulgence, il n'était pas facile pour les jeunes de faire leur place au sein du Cercle. Lui-même avait mis plusieurs années à se sentir à l'aise. Et à l'époque, les temps étaient bien moins troublés que ceux qu'ils étaient en train de vivre.

Des chuchotements à sa gauche attirèrent son attention.

Les inséparables Mydral et Sébastian,

respectivement Veilleur de Communication et Veilleur de Pensée, complotaient à voix basse, laissant de temps à autre échapper un rire bref et réjoui.

Personne ne leur jetait de regards désapprobateurs, les Veilleurs considérant que chaque membre du Cercle savait ce qu'il avait à faire, puisque selon le serment qu'ils avaient tous prononcé lors de leur première entrée en cette salle, leurs vies et leurs actions tendaient vers un seul et unique objectif : faire progresser la Mission. Mais si Mydral et Sébastien ne pouvaient pas agir contre la Mission, le

Veilleur de Lumière trouvait qu'ils passaient beaucoup de temps à parler, et peu à agir.

Le Veilleur d'Alchimie avait terminé son intervention, il demanda l'autorisation de poursuivre ses recherches — ce que l'assemblée s'empressa de lui accorder —, puis il retourna s'asseoir à sa place tellement vite qu'il manqua de trébucher. Un court silence flotta dans la salle des Mystères.

Sebastian en profita pour se tourner vers le Veilleur de Lumière. Sa chemise de

satin noir luisait à la lueur de la grande flamme..

Il demanda d'une voix suffisamment forte pour que tous puissent l'entendre:

- Dites-nous, Alexis, qu'en est-il de votre petite protégée ? A-t-elle fait quelques progrès ?

La question réveilla le Veilleur du Cosmos — actuel doyen du Cercle dont l'âge respectable dépassait les deux cent quatre-vingt-dix ans. Il avait jusque-là passé la séance à somnoler dans son fauteuil, les deux mains reposant sur son

ventre à la rondeur au moins aussi vénérable que l'âge de son propriétaire. A présent alerte, le doyen attendait la réponse d'un air attentif..

- Rien de significatif, lâcha le Veilleur de Lumière. Dans le cas contraire, je vous en aurais avertis.

Sébastien hocha la tête doucement, comme s'il réfléchissait, mais l'éclat calculateur de son regard montrait bien qu'il savait exactement quel tour il souhaitait donner à la conversation.

- Combien de temps cela fait-il ? reprit-il d'un ton mielleux et lourd de sous-

entendus.

- Combien de temps cela fait-il que quoi ? demanda le Veilleur de Lumière, tendu.

- Que June se trouve au Port de la Lune ? Un peu plus de cinq mois, à présent ; c'est bien cela ? Et vous nous dites qu'elle n'a encore fait aucun progrès significatif ?

Le Veilleur de Lumière acquiesça, le visage impénétrable, mais ne dit pas un mot.

- Ne faudrait-il pas revoir votre méthode ? demanda encore Sébastian d'une voix suffisamment innocente pour que la question ne soit pas perçue comme une

attaque par l'assemblée des Veilleurs.

Le Veilleur de Lumière faillit s'étouffer d'indignation. Comment Sébastian osait-il ? Lui qui n'avait pas levé le petit doigt lorsque la première Source s'était éteinte, et qui depuis ce jour n'avait participé à aucune expérience pour tenter de rétablir l'équilibre, comment osait-il le critiquer ? Il parcourut le Cercle des yeux. Les visages tournés vers lui portaient le masque d'une attention polie, mais il décelait sur certains d'entre eux une discrète touche de scepticisme, proche du mépris.

Les mains du Veilleur de Lumière se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil. Son regard croisa les yeux de glace de Dame Élise, Veilleur du Minuscule, qui le connaissait suffisamment pour deviner ce qu'il allait faire. Assise bien droite sur son petit fauteuil de velours bleu, ses longs cheveux gris relevés en un chignon compliqué, elle ajusta sa robe prune d'un geste délicat et, tandis que ses fines lèvres s'étiraient d'un sourire, elle pencha la tête sur la droite en guise d'encouragement. Alors, d'un mouvement lent et parfaitement maîtrisé, le Veilleur de Lumière se dressa de toute sa hauteur et, d'un rugissement puissant qui s'enroula sous le dôme millénaire de la salle des Mystères, il laissa éclater sa

colère:

- Tous autant que vous êtes, malgré l'étendue de vos connaissances, pas un n'est capable d'aider June, de lui donner la moindre piste, pas un ! Alors ne lui reprochez pas d'avancer lentement, parce que aucun d'entre vous ne voudrait échanger sa place contre la sienne ! Avez-vous oublié la gravité de la situation ? Avez-vous oublié que le monde existe au-delà de ces murs ? Êtes-vous devenus aveugles ? Le monde des hommes agonise, gagné par le chaos. Et quoi que vous en pensiez, malgré vos vies prolongées, vous êtes, nous sommes tous des hommes, et nous agoniserons

bientôt comme eux, engloutis par nos erreurs comme le furent nos ancêtres, emportant dans un oubli cette fois définitif leurs savoirs devenus inutiles !

Un silence lourd succéda à cette déclaration. Même le visage de Sebastian avait perdu de sa superbe et il baissait les yeux, l'air profondément intéressé par les dessins du plancher.

-June fait ce qu'elle peut, conclut le Veilleur de Lumière d'une voix sourde, et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider. Vous feriez bien d'en faire autant.

Puis il se rassit tranquillement, sans un regard pour ses confrères.

Au bout de quelques minutes de silence, le doyen finit par demander si quelqu'un avait quelque chose à ajouter et, en l'absence de réponse positive, il clôtura rapidement la séance.

Le Veilleur parcourut d'un pas énergique les étroits couloirs de marbre menant à son cabinet, Nathanaël sur ses talons.

- Il était temps que quelqu'un les secoue un peu ! S'exclama celui-ci avec un sourire ravi lorsque le Veilleur eut refermé derrière eux la porte du cabinet, ils avaient tendance à devenir sacrément mous ces derniers temps...

- Lorsque tu seras Veilleur, tu seras libre de dire ce que tu voudras, répondit le vieillard d'une voix bourrue. En attendant, jeune homme, modère ton langage.

Cela dit, son apprenti avait trouvé le mot juste : mous. Les Veilleurs devenaient de plus en plus mous. Malgré la fatigue qu'il sentait couler en lui un peu plus

chaque jour, le Veilleur de Lumière se dit qu'il était grand temps que cela change.

Alors qu'il s'asseyait derrière son bureau, il sentit un bourdonnement autour de son poignet. Le Veilleur releva la manche de sa robe et jeta un coup d'œil à la combinaison de couleurs qui s'affichait sur son bracelet doré.

Johannes. Il secoua son poignet pour activer la communication. La voix du Gardien s'éleva dans la pièce.

- Maître.

- Bonjour, Johannes. Quelles sont les

nouvelles ?

—- June veut pratiquer les arts martiaux.

Le Veilleur sourit.

——Je me doutais qu'elle finirait par le demander.

—- Cela ne va-t-il pas lui faire perdre du temps? June peut- elle vraiment se permettre ce genre de récréation ?

Le Veilleur soupira. Les dernières années, il avait imaginé beaucoup de choses pour aider June à trouver le Souffle mais, au moment de passer à la

pratique, rien ne s'était déroulé comme il l'aurait souhaité. Après plusieurs mois d'essais infructueux, le Veilleur de Lumière commençait à se résoudre à ce qu'aucune de ces techniques ne fonctionne. Le Souffle restait enfoui quelque part dans un coin du corps de June sans qu'elle y ait accès.

- Elle seule peut trouver le chemin du Souffle. Si elle souhaite apprendre à se battre, eh bien, apprends-le-lui. Cela ne peut que lui faire du bien de mettre un moment ses études entre parenthèses.

-Je suis d'accord avec vous, répondit immédiatement la voix

du Gardien. Je souhaitais juste...

-... qu'on ne puisse rien te reprocher ! Tu es le plus sage de nous deux, Johannes !

Un court silence résonna dans le cabinet, bientôt interrompu par la voix au Gardien :

- Souhaitez-vous vraiment que je poursuive les séances de méditation ?

Le Veilleur comprit immédiatement pourquoi Johannes posait cette question.

- Cela m'est aussi douloureux qu'à toi de la voir souffrir ainsi, dit le Veilleur. Mais parfois, le meilleur moyen de trouver quelque chose est de faire comme si cela n'existait pas. En se

forçant à l'immobilité, June rejette le Souffle et tout ce qu'il y a de Sylphe en elle. Mais le Souffle se débat, il ne supporte pas d'être ainsi contraint et veut sortir. C'est le but. Que June trouve le Souffle en elle parce qu'elle ne pourra plus le contenir.

-Cela s'apparente à de la torture.

-A moins qu'elle ne refuse les séances de manière catégorique, éluda le Veilleur, continue.

- Bien. Encore une chose : June m'a encore demandé quand elle pourrait

contacter sa tante... peut-être est-il temps ? La pauvre femme doit s'inquiéter.

Le Veilleur se demanda s'il était judicieux de dire la vérité à Johannes et décida que oui.

- Sa tante sait exactement où se trouve June et comment elle se porte, dit-il.

Un silence prudent lui répondit. Johannes se racla la gorge, puis demanda ;

— Que dois-je dire à June ?

- Dis lui que sa tante sait qu'elle va bien.

-Et vous croyez vraiment que cela va lui suffire ? répondit la voix de Johannes. Maître, vous la connaissez aussi bien que moi...

Le Veilleur passa une main sur sa nuque.

- Tu as raison, lâcha-t-il finalement. Temporise, ne lui dis rien pour l'instant.

Et, secouant une nouvelle fois son poignet, il coupa la communication. Lorsqu'il leva les yeux, ce fut pour voir Nathanaël hocher la tête, l'air mécontent.

- Je t'écoute, dit le Veilleur en réprimant un soupir.

Nathanaël regarda son maître.

- Cela ne m'étonne pas que June se sente perdue, dit-il.

- Comment cela ?

- Vous préjugez de ce qu'elle a besoin de savoir ou non, mais à force de ne jamais rien lui dire...

L'apprenti secoua la tête une fois de plus avant de reprendre ;

- June ne sait pas que sa tante fait partie des Gardiens, elle n' imagine pas non plus que vous l'observez chaque jour, elle ne sait même pas qui vous êtes ni à quoi vous ressemblez, sans compter qu'elle ne sait pas que ma mère et moi avons vécu au même endroit qu'elle

pendant son enfance et, surtout, elle ne sait pas comment la première Source s'est éteinte...

Le Veilleur se leva de sa chaise, étonné.

- Tu sais comment la première Source s'est éteinte ? demanda-t-il.

Le jeune homme baissa la tête.

- J'ai lu les registres, dit-il à mi-voix.

- Tu as bien fait. Il était important que tu saches cela. Mais pourquoi ne m'en as tu jamais parlé ?

- Je n 'ai pas osé, maître.

Le Veilleur de Lumière, se rassit, songeur. Il posa les deux coudes sur son bureau et croisa les doigts.

- Nathanaël, si je cache des choses à June, c'est que j'essaye de la protéger.

Disant ces mots, le vieil homme eut la désagréable impression qu'il cherchait plus à se persuader lui-même qu'à convaincre son apprenti. Dans un cruel sursaut de lucidité, il lui apparut que, par ce qu'il cachait à June, c'est lui-même qu'il cherchait à protéger. Il se protégeait de la colère de June.

- June, je veux te voir demain matin dans l'arène au lever du soleil.

Je lève aussitôt la tête de mon assiette et regarde Johannes, surprise.

- Ça veut dire que tu vas m'apprendre ? je demande.

—En effet.

Un sourire ravi fend mon visage.

—Quoi ? s'exclame Camomille. Mais elle est épaisse comme un coquelicot, vous allez me la casser en deux ! Johannes

s'essuie la bouche avec un coin de sa serviette.

- Ne t'inquiète pas, dit-il en m'adressant un clin d'œil, June est bien plus solide qu'elle n'y paraît.

Excitée, je m'adresse à Locki :

-Nous allons nous entraîner ensemble alors !

Locki me lance un regard glacial par-dessus la table.

— Oui, super, répond-il à voix basse en serrant les mâchoires.

Je me fige, un grand poids tombant brutalement dans ma poitrine, jamais il ne

s'est adressé à moi avec autant de rage.

- Ça te pose un problème, Locki ?
demande Johannes.

— Comme si ça changeait quelque chose,
marmonne Locki sans desserrer les dents.

Devant le mutisme de mon frère, Johannes
insiste :

- Si tu ne dis rien, personne ne le fera à ta
place.

Mais Locki n'ajoute pas un mot. Refermé
sur lui-même, dos voûté et tête baissée, il
termine son assiette en mâchant lentement.
Quant à moi, impossible d'avaler quoi

que ce soit, je cherche le regard de mon frère sans le trouver. Qu'est-ce que j'ai fait pour le mettre dans un état pareil ? Locki, regarde moi...

À peine Camomille esquisse-t-elle le geste de se lever pour débarrasser que Locki s'empare des plats et les ramène dans la cuisine. J'entends ses pas dans l'escalier. Marches qui craquent. Claquement de porte. Silence. Dans la salle à manger, personne n'a bougé.

- Sais-tu ce qui... ? me demande doucement Johannes.

Je me lève à mon tour sans répondre et

m'engouffre dans

les escaliers. Arrivée à la porte de la chambre de Locki, je frappe une fois. Deux fois. Pas de réponse.

- Locki, je peux entrer ?

Silence. J'entrouvre la porte. Locki est assis sur son lit, dans le noir, les genoux repliés contre son torse. J'entre.

N'osant pas approcher, je reste debout devant lui, les bras ballants. Son regard passe au travers de mon ventre comme si je n'existais pas.

-Locki. qu'est-ce qui se passe ? Parle-moi.

Silence. Je m'accroupis, le force à me regarder.

- Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il daigne enfin m'adresser un regard haineux, rendu plus noir encore par les cernes qui dévorent ses joues.

- Tu me prends le seul truc que j'avais, lâche-t-il rageusement. La seule chose que je savais faire et pas toi.

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il y a des tas de trucs que tu fais mieux que moi, et...

- Ah oui, quoi donc ?

- Grimper, escalader, courir, dis-je en lançant tout ce qui me passe par la tête, tu as une mémoire qui défie l'entendement, tu es capable de forcer n'importe quelle serrure...

Locki secoue la tête comme si tout cela n'avait aucune importance. Je soupire.

- Pour ce qui est de mes prétendus pouvoirs... crois- moi, je préférerais ne jamais... Je n'arrive à rien, Locki. Je n'ai pas demandé à Johannes de participer aux

entraînements pour t'enlever quelque chose. C'est juste que... je deviens folle, toute seule en bas. Heureusement qu'il y a Bii parce que sinon je... J'ai besoin d'avancer, de faire des progrès dans un domaine, quel qu'il soit. Les arts martiaux ou autre chose, ça m'est égal.

Locki me fixe, entrouvre la bouche pour parler, la referme, l'ouvre encore.

- De toute manière, lâche-t-il amèrement, Johannes n'en a que pour toi.

- Oh, Locki...

Je comprends enfin. Depuis notre arrivée ici, j'ai bien remarqué que Locki

recherche la présence et l'affection de Johannes et de Gaspard. Lui qui n'a grandi qu'entouré de femmes s'est d'un coup retrouvé en présence de deux hommes charismatiques qui auraient l'âge d'être son père : Gaspard, géant bricoleur aimant plaisanter et capable de raconter des histoires incroyables à propos de ses voyages lointains, et Johannes, la maîtrise incarnée, à l'intelligence aussi finement affûtée que ses coups. J'ai quelques souvenirs de mon père, des images, et la vision de ma mère en a réveillé certains. Mais Locki était plus petit. Est-ce qu'il se souvient seulement de lui ? Ce vide que l'absence de nos parents a laissé dans nos ventres, cet abîme-là ne disparaîtra probablement jamais. Ce qui n'empêche pas d'essayer de le combler. C'est ce que

fait Locki avec Johannes et Gaspard et, si je suis honnête, je fais exactement la même chose : Nanou, les filles de l'établissement, Johannes, Maxence...

- L'entraînement du matin, murmure Locki, c'était le seul moment où je l'avais à moi. A moi tout seul.

Sa colère semble s'être envolée avec son aveu dans le silence douillet de la chambre. Reste la tristesse.

- Je suis désolée, je ne voulais pas...

- Laisse tomber.

Je reste un moment accroupie devant son

lit, immobile, puis je décide de le laisser tranquille. Au moment où je passe la porte, j'entends dans mon dos la voix frondeuse de mon frère :

- Prépare-toi à bouffer du sable.

Un ruban de joie se met à tournoyer dans mes poumons. J'inspire un grand coup. Locki est de retour.

En refermant la porte derrière moi, je murmure avec un grand sourire aux lèvres :

- C'est ce qu'on va voir, petit frère.

CHAPITRE 13

— Bouge, June, Bouge !

La voix de Johannes traverse l'arène pour claquer à mes oreilles. Concentrée sur Locki, je ne tourne pas la tête, je ne fais pas même un signe pour montrer que j'ai entendu son ordre. Je me contente de l'exécuter et me mets en mouvement.

Ce matin, l'air est froid et sec. C'est la

première fois que nous nous battons vraiment. Le but n'est évidemment pas de nous blesser mais, auparavant, dans les exercices que nous faisions, nous savions toujours comment l'autre allait agir. Aujourd'hui, je n'en ai aucune idée.

Je réprime l'excitation qui s'empare de moi et respire lentement pour calmer les battements de mon cœur. J'ai besoin de toute mon attention, il n'est pas question d'en gaspiller dans une agitation vaine.

A priori, dans ce combat, je suis désavantagée : Locki est plus grand, plus

fort et a commencé l'entraînement des semaines avant moi. *A priori*. Car la force ne fait pas tout, loin de là.

Je plie un peu plus mes genoux pour me rapprocher du sol et gagner en stabilité. J'essaye de deviner ce que va faire mon frère. Lui me jauge de la même manière, ses yeux rougis par le froid sont rivés à mes coudes. Je souris. Regarder les coudes permet de détecter le petit mouvement que fait le bras vers l'arrière avant de porter le coup, et d'être ainsi en mesure de parer de manière efficace et rapide. Mais, bien sûr, l'adversaire peut feinter.

Nous nous déplaçons en cercle, l'un en face de l'autre, à l'affût. Locki semble confiant, peut-être un peu trop. Les premières lueurs du jour colorent le sable clair d'une teinte orangée mêlée d'ombres minuscules. Mes pieds se posent au sol, légèrement en dedans, d'abord la pointe, puis le talon.

Maintenir la pression sur les orteils, toujours, pour être prête à réagir immédiatement à n'importe quel mouvement de l'adversaire. On se bat avec ses pieds — ce que nous répète Johannes à longueur d'entraînement. Si tu

sais te déplacer, personne ne pourra te toucher.

Quelques coups fusent sans atteindre leur cible, juste pour tester l'adversaire. Ne pas le laisser me tester trop longtemps. Même si Locki me connaît mieux que personne, nous n'avons jamais été dans cette situation. Il ne sait pas comment je peux réagir, et c'est un avantage que je dois utiliser.

Ses bras descendent de quelques centimètres. Une ouverture dans sa garde : mon poing jaillit et touche son visage. Je

profite de sa surprise pour enchaîner avec une série rapide de directs, mais il pare le troisième et, d'un coup de pied, m'oblige à baisser les bras pour me protéger.

Soudain, il opère une traction particulièrement vive sur l'un de mes bras. Avant d'avoir le temps de comprendre ce qu'il m'arrive, je me retrouve allongée au sol, le visage contre le table. Un genou de Locki rentre dans mon dos, il retient mes deux bras en arrière. J'essaye de me dégager. Une vive douleur transperce mon épaule, je comprends qu'avec cette prise il suffirait à Locki de mettre un peu plus de pression pour faire éclater mes articulations. Et

comme je tiens à mes épaules, je cesse de bouger, acceptant la défaite.

- Recommencez, lance Johannes.

Locki relâche la pression. Il me lance un clin d'œil ravi, je ne me ferai pas avoir deux fois.

Nous nous remettons en position et commençons à tourner. Ce coup-ci, je ne lui laisse pas le temps de réfléchir ou de me tester : je plonge sous son bras gauche, me redresse juste derrière en enroulant mes bras autour de son ventre et pivote sur mon pied droit. Collée contre le dos de Locki, je le serre de toutes mes forces entre mes bras. Ne pas lâcher prise. Tels que nous sommes positionnés, il ne peut

pas m'atteindre. D'un coup précis à l'arrière de ses jambes, je l'oblige à tomber à genoux et développe aussitôt une prise d'étranglement autour de son cou. Locki roule sur lui-même pour tenter de se dégager, mais je m'accroche, roulant avec lui. Rapidement, sa respiration s'accélère et son visage devient rouge.

- Alors, petit frère, je lui murmure à l'oreille, un problème ?

Il me répond par un grognement étouffé et tape vivement sur ma cuisse pour que je relâche mon étreinte, ce que je fais sans attendre. Les deux mains appuyées sur ses jambes, il reprend son souffle un instant, puis me lance un regard noir avant de se remettre debout. Nous secouons

brièvement nos vêtements pour faire tomber le sable. Un cri de Johannes nous ramène face à face.

Locki commence par une série de coups de poing si rapide que je ne peux rien faire d'autre qu'essayer de parer du mieux que je le peux. Mais se défendre n'est pas suffisant pour remporter un combat, j'en suis terriblement consciente alors que les poings de Locki frôlent mon visage.

Comment parvient-il à accélérer ainsi ?! J'ai déjà reculé d'une dizaine de pas, et la première marche des gradins se rapproche

dans mon dos. J'essaye de pivoter pour repartir dans une autre direction. Locki voit la manœuvre et m'en empêche. Je sens la sueur couler dans mon dos et se refroidir au contact de l'air, plaquant ma tunique contre ma peau. Acculée contre le bord de l'arène, je respire un grand coup et, sans réfléchir, je tends mon bras devant moi, la paume de ma main ouverte dirigée vers la poitrine de mon adversaire.

Après un vol plané de cinq mètres en arrière, Locki atterrit violemment sur le sol. L'impulsion me fait moi-même reculer de quelques pas, et mes fesses rencontrent la première marche des gradins. Je regarde ma main toujours tendue devant

moi, puis mon frère qui se redresse à demi, l'air désorienté.

Mes yeux passent de l'un à l'autre.

Ma main, Locki, ma main, Locki.

Oups.

Je cours vers mon frère et arrive en même temps que Johannes.

- T'as bouffé du lion, moineau ? me lance celui-ci en prenant le bras de Locki.

Sans attendre de réponse, Johannes palpe mon frère, puis l'aide à se relever. Il n'a pas l'air de s'être fait mal. Juste d'avoir eu peur.

- Qu'est-ce que tu as fait ? me demande-t-il d'une voix blanche.

Je regarde à nouveau ma main, essayant de reconstituer l'enchaînement de mes actions. J'inspire un grand coup, bloque ma respiration et, en expirant, je lance ma main en direction du sol. Je la lance vraiment, comme si elle pouvait se détacher de mon bras, et je sens un afflux de chaleur en direction de celui-ci. Les

grains de sable à mes pieds sursautent et s'éparpillent.

- Ça, je réponds.

Une joie intense monte en moi. Je me suis servie du Souffle ! Deux fois ! Puis je me laisse tomber sur le sol plus que je ne m'assieds.

- Ça ne va pas ? demande Johannes, inquiet.

Pas vraiment, non. Une putain de faiblesse, je suis au bord de l'évanouissement. J'ai froid. Je secoue la tête et me force à bouger pour faire circuler le sang. Au bout de quelques minutes, la sensation d'engourdissement

passé, même si le décor de l'arène tourne encore un peu. Je finis par me lever.

- «Ça » ? répète Locki avec un petit sourire en regardant le sable que j'ai fait bouger. Eh bien « ça » me semble plutôt prometteur.

Johannes regarde lui aussi en direction du sol, tête penchée, les yeux dans le vague. Prometteur, oui.

- *Entrez.*

La porte du cabinet s'ouvrit, laissant passer le Veilleur de Mort, son long

manteau noir balayant le sol. Le Veilleur de Lumière jeta un coup d'œil inquiet à Nathanaël mais, assis derrière son cheval, le garçon salua le nouveau venu d'un hochement de tête respectueux, sans montrer le moindre signe d'agitation. Nolian, le Veilleur de Mort - étrangement nommé pour quelqu'un dont l'étude principale était la médecine et le prolongement de la vie-, était le père de Nathanaël. Lorsqu'il avait commencé son apprentissage, celui avait eu beaucoup de mal à côtoyer ce père intimidant qu'il avait à peine connu. Il semblait à présent s'y être habitué.

Le Veilleur de Lumière se tourna vers

son confrère et l'invita à s'asseoir. L'homme prit place devant le bureau dans un fauteuil recouvert de velours vert — l'exacte réplique de celui dans lequel le Veilleur de Lumière était actuellement assis —, et les doigts de sa main droite commencèrent aussitôt à lisser sa courte barbe aux reflets roux.

- Qu'est-ce qui t'amène ici, Nolian ?

L'interpellé dévisagea le Veilleur, qui se dit qu'avec sa barbe naissante Nathanaël ressemblait décidément de plus en plus à son père. Sans un mot, Nolian glissa une main à l'intérieur de son manteau, il en sortit un rouleau de papier et l'étala sur le bureau qui séparait les deux hommes, se servant de deux presse-papiers en

verre bleu pour maintenir la feuille à plat. Le Veilleur de Lumière se pencha sur la carte et un coup d'œil lui suffit à la reconnaître, bien qu'elle comportât des différences notables avec celle qu'il avait lui-même établie un an auparavant. Pardessus l'habituel tracé des mers et des continents, la carte mettait en évidence de petites zones isolées, colorées en vert. Tout le reste, excepté quelques endroits laissés en blanc, était d'un orange foncé uniforme.

- Cela progresse plus vite que je ne l'imaginais, dit le Veilleur de Lumière, soucieux.

Il examina le document étalé devant lui. Les zones vertes étaient celles où de

l'harmonie subsistait. Les plages orange, au contraire, désignaient les régions sous l'influence du chaos. Les quelques taches blanches recouvraient des endroits où il n'avait pas été possible de recueillir suffisamment d'éléments pour se faire une idée de la situation. Il s'agissait en général de lieux inhabités.

Cette carte comme la précédente, avait été établie en fonction de multiples données, allant du nombre de crimes commis au moral de la population, mais tenant aussi compte d'éléments plus inhabituels, comme l'apparition de créatures difformes ou l'extinction de certaines espèces végétales. Les grands

arbres étaient particulièrement touchés.

*Le Veilleur de Lumière était inquiet,
D'année en année, la surface colorée en
orange augmentait, Et le phénomène
s'accélérait.*

*Il appela son apprenti. Nathanaël
approcha avec curiosité et appuya ses
coudes sur le bureau pour étudier à son
tour le document. Après un court instant,
il jeta un bref regard à son maître pour
demander l'autorisation de poser une
question. Le Veilleur l'y invita.*

— Si les Sylphes ont disparu, dit le jeune homme, comment se fait-il que l'harmonie ne se soit pas dissoute avec eux ? Des poches d'harmonie subsistent. La plupart sont minuscules, et nous pouvons raisonnablement penser qu'elles ne sont que des résidus amenés à disparaître prochainement, mais... (il posa successivement ses doigts en cinq points de la carte) celles-ci sont bien plus conséquentes.

Les deux Veilleurs échangèrent un regard, ils ne savaient pas. Ils ne savaient absolument pas comment cela était possible.

Nolian pointa à son tour l'une des taches vertes, à l'ouest d'un grand continent, et dit simplement :

—June.

-Oui, acquiesça le Veilleur de Lumière, June a grandi à cet endroit, sa présence a dû contribuer à y préserver un semblant d'équilibre.

Ses yeux scrutaient la carte, il regarda l'emplacement des autres Sources. Une minuscule tache verte recouvrait l'île du Nord, mais, à l'est, la ville et ses alentours étaient uniformément recouverts d'orange. Le Veilleur se

demanda ce qui arriverait le jour où la carte serait entièrement peinte de cette couleur.

Nolian se leva pour prendre congé.

-Oh, j'allais oublier, dit-il en glissant sa main dans l'ouverture d'une des nombreuses poches de son long manteau noir, d'où il ressortit une petite fiole remplie d'un liquide transparent de couleur jaune presque dorée- qu'il posa sur le bureau à côté de la carte.

Le Veilleur de Lumière rangea la potion de longévité dans un tiroir.

- Ne tarde pas à la prendre, Alexis, lui

dit Nolian en tournant les talons.

Le Veilleur de Lumière surprit le regard de Nathanaël sur le dos de son père. Le jeune homme le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se referme.

- Cela te fait toujours bizarre de le voir, n'est-ce pas ? demanda son maître.

Nathanaël haussa les épaules et se laissa tomber dans le fauteuil que venait de quitter son père, il resta silencieux un moment, puis il se mit à parler très vite, sans regarder le Veilleur de Lumière :

- Encore un peu, oui, même si j'ai maintenant l'habitude d'être lié à la crise que notre monde traverse. Je veux

dire, lié intimement, dans ma vie privée. Je connais June depuis l'enfance, puisque vous aviez envoyé ma mère habiter dans son village pour la surveiller. Je jouais avec elle et Locki le jour où leur maison a brûlé. Je les raccompagnais chez eux, et nous avons vu la fumée, de lourdes volutes noires qui s'élevaient dans le ciel, alors nous nous sommes mis à courir j'ai ralenti pour attendre Locki qui n'arrivait pas à nous suivre avec ses petites jambes, et je lui ai pris la main.

Lorsque nous sommes arrivés devant leur maison, tout le village était en train de tenter d'éteindre les flammes, mais

c'était déjà trop tard, bien trop tard. La chaleur du brasier me piquait les yeux. Les tuiles sur le toit commençaient déjà à rougeoyer. J'ai regardé June. Elle était debout, impuissante, pétrifiée par l'horreur, devant sa courte vie qui partait en fumée. Ses yeux si bleus étaient devenus sombres, mangés tout entiers par ses pupilles dilatées, comme deux trous noirs pour engloutir la douleur. Son visage... je me souviendrai toujours de son visage, de cette révolte qui s'est inscrite sur ses traits, comme un maquillage indélébile. Je l'ai entendue murmurer « Ce n'est pas juste. », plusieurs fois, comme si elle récitait une prière, d'une voix sourde et remplie de colère. Elle n'a pas pleuré. Elle n'a pas crié. Elle n'a pas couru vers les flammes.

Simplement cette petite phrase d'enfant, " Ce n'est pas juste », et, au bout de ses bras menus, deux petits poings serrés qui tremblaient. Le visage de Locki était sec, lui aussi. Incrédule. Comme si ce qu'il voyait ne pouvait être réel, il secouait la tête de droite à gauche dans un mouvement mécanique alors que les vitres de sa maison volaient en éclats, soulevant un nuage d'étincelles, et que les flammes venaient lécher le pourtour des fenêtres. June a posé une main sur son épaule, et ce n'est qu'à ce moment là que des larmes ont jailli de leurs yeux à tous les deux, exactement au même instant.

« J'aurais voulu les prendre dans mes bras, mais je ne l'ai pas fait. Il me semblait que si je les avais touchés, ils auraient explosé en milliers de petits morceaux transparents, comme les fenêtres de la maison. Alors je me suis retiré, sans bruit. Ensuite, ils sont allés vivre chez leur tante. Je crois que j'étais un peu amoureux d'elle, de June, je veux dire, et peut-être qu'elle m'aimait bien, mais nous n'étions que des gamins. Je me souviens exactement de tout cela. Eux étaient si petits ... ils m'ont probablement oublié, et même si je me retrouvais en face d'eux – ce qui n'arrivera pas -, ils ne sauraient pas qui je suis. Je ne les ai revus que par la vision. Et chaque fois, sur le visage de June, qu'elle soit triste ou joyeuse, c'est

cette révolte que j'ai lue, celle qui s'était inscrite sur ses traits ce jour-là. Et chaque fois, il me semble entendre sa voix murmurer « Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste » tandis que le goût âcre de la fumée me revient sur la langue.

Nathanaël marqua une pause et regarda le Veilleur avant de poursuivre :

- Alors vous voyez, il ne s'agit pas uniquement de côtoyer mon père à chaque rassemblement du Cercle des Veilleurs, alors même que je ne l'ai presque jamais vu avant d'être appelé ici, ou de ma mère avec qui je ne peux plus avoir de contacts. Mon lien avec les

événements que nous vivons va bien au-delà. Je ne peux pas être un simple observateur qui analyse froidement ce qui se passe pour prendre des décisions : j'ai pris part à ces événements, je les ai vécus, ressentis, ils font partie de moi. Mais j'ai été choisi pour devenir Veilleur. Je sais faire la part des choses, je sais que ma tâche importe plus que tout ce que je peux ressentir.

Nathanaël se tut. Dans le silence qui suivit, le Veilleur de Lumière sourit. Puis il demanda d'une voix douce :

— Nathanaël, quel est l'objectif premier ?

Même s'il sembla surpris, Nathanaël répondit sans hésiter à la question rituelle.

—— Accomplir la Mission.

- Qu'est-ce que la Mission ?

- Préserver et restituer à tous les hommes les savoirs oubliés.

—— Comment accomplir la Mission ?

- Consacrer ma vie à l'étude. Agir en accord avec le Cercle de toutes les manières que je jugerai justes.

Le Veilleur acquiesça, puis ajouta une question :

- Comment prend-on une décision juste ?

Nathanaël fronça les sourcils, puis il comprit où son maître voulait en venir, et les commissures de ses lèvres remontèrent en un petit sourire soulagé.

-En essayant de comprendre ce que tu ressens, dit le Veilleur sans attendre la réponse de son apprenti, tu prendras des décisions justes. Tu n'as pas à rejeter l'émotion au profit de la rationalité. Lune et l'autre peuvent cohabiter.

Nathanaël acquiesça doucement puis, après un long moment de silence, alla s'asseoir derrière son chevalet pour se replonger dans le texte qu'il était en train d'étudier avant l'arrivée de son père. Le Veilleur de Lumière sortit alors du tiroir la petite fiole de Nolian et avala d'un trait le liquide jaune d'or qu'elle contenait. Le goût amer de la potion lui arracha une grimace qui déforma un instant ses traits, mais l'habituelle sensation de bien-être tiède se répandit en lui et son visage se détendit.

Maxence n'est pas dans le jardin. C'est bien la première fois que je ne l'y trouve pas en remontant de l'arbre-bibliothèque, je me dirige à travers la brume vers la lumière du porche que Camomille n'oublie jamais d'allumer pour nous guider vers la chaleur lorsque le jour commence à décliner.

Alors que le chemin débouche sur l'esplanade devant la maison, j'aperçois debout à côté de la petite fontaine d'émail le profil d'une silhouette familière qui se découpe sur le fond gris clair d'un mur de nuage. Un sourire monte irrésistiblement à

mes lèvres, et quelques larmes avec lui,
que je repousse en battant des cils.

Nanou.

Très droite et digne, le menton haut
malgré le froid, ses abondants cheveux
gris rassemblés dans un chignon
impeccable, elle croise ses bras sur le
long manteau sombre joliment ajusté
autour de sa taille.

Nanou.

Là, à vingt pas de moi.

Elle tourne la tête dans ma direction, et c'est en croisant cet éclat de dureté qui ne quitte jamais son regard que je me rends compte à quel point elle m'a manqué, comme j'avais enfoui cela au fond de moi, dans une faille oubliée ; ce manque-là, épais et lourd, qui remonte à la surface comme une évidence, je n'en sentais qu'une petite part, son rayonnement, tant je l'avais refoulé pour ne pas avoir mal, ne pas le laisser me faire mal.

Nanou s'approche de moi à grands pas et c'est à peine si elle ralentit avant de me prendre dans ses bras. Je m'abandonne à la tendresse maladroite de ce contact.

Lorsque nous nous écartons l'une de l'autre, je m'aperçois que son visage n'est plus aussi loin qu'avant. J'ai grandi.

Je ne suis pas aussi grande qu'elle, et je ne le serai probablement jamais, mais l'écart s'est réduit.

Elle doit s'en rendre compte aussi, car elle sourit doucement en me regardant de haut en bas. Je ne peux m'empêcher de

deviner ce qu'elle remarque et qui la fait ainsi sourire. Mon uniforme noir a évolué. Je n'y suis pas pour grand-chose : la coupe des vêtements que j'ai trouvés ici était plus féminine que ceux que je portais auparavant. Des tuniques cintrées à capuche, taillées dans un tissu léger et étonnamment isolant, ont remplacé mes tee-shirts et mes sweats. Mon jean noir, sans être moulant, laisse voir la forme de mes cuisses fuselées par la pratique des arts martiaux et les nombreuses marches que je grimpe chaque jour, et de petites bottines de cuir souple se sont substituées à mes baskets. La grosse veste d'hiver est la seule chose que j'ai apportée avec moi.

Son regard approbateur me fait rougir et je serre ma veste autour moi.

Nanou est fidèle à mon souvenir. La peau pâle de son visage est traversée par les mêmes ridules, fragile toile d'araignée qui s'échappe du coin de ses paupières pour rejoindre son front et ses joues. Ses yeux de jade m'observent avec une douceur qu'elle n'a jamais destinée qu'à moi et à Locki. Il n'y a qu'avec nous qu'elle laisse tomber le masque de l'intraitable femme d'affaires. La présence imprévue de Nanou est comme du chocolat chaud, douce et réconfortante.

Je balbutie, sans réussir à articuler quelque chose de cohérent :

- Mais que... tu...

Nanou pose un doigt sur mes lèvres.

- Rentrons nous mettre au chaud, dit-elle.

Nous parcourons en silence les quelques pas qui nous séparent de la maison. Une théière pleine nous attend sur la petite table du salon. Des effluves de jasmin s'en échappent en volutes de fumée et, posé à côté, je découvre un plateau de biscuits.

Nanou enlève son manteau, dévoilant une longue robe aux flamboyantes couleurs d'automne, et le pose sur le dossier d'une chaise avant de s'asseoir à côté de moi sur

le canapé. Elle me regarde, devinant mes questions. Ne sachant par laquelle commencer, je me contente de servir le thé, et c'est finalement elle qui prend la parole, d'une voix rendue rauque à force de fumer :

- Tu croyais vraiment que je vous aurais laissés partir dans la nature comme cela, si je ne connaissais pas l'existence des Veilleurs ?

Cette simple phrase apporte une réponse à la question de sa présence ici. Et à bien d'autres.

-Je savais que si tu ne les trouvais pas, dit-elle, ils viendraient à toi.

D'un coup, ma tante m'apparaît sous un jour nouveau.

- Gardienne..., dis-je doucement.

- J'imagine que ce que je sais fait de moi une Gardienne, oui, acquiesce Nanou.

- Depuis combien de temps ?

- Depuis le jour où vous êtes venus habiter chez moi. L'un d'eux m'a pris à part et m'a raconté ce qu'il fallait que je sache.

- Et tu les as crus ?

- Tu les as crus aussi, il me semble. Ils ont des arguments plutôt convaincants.

Je souris et, balayant la pièce du regard, je demande :

- Pourquoi ne sont-ils pas là ? Camomille ? Johannes ? J'aimerais te les présenter...

- Ils ne se montreront pas. Je ne suis pas censée connaître l'identité des autres Gardiens, excepté celui qui me sert de contact avec les Veilleurs et qui m'a amenée jusqu'ici.

D'accord. Encore des règles du jeu que je ne connaissais pas. Combien y en a-t-il d'autres que j'ignore ?

J'entends le cliquetis de la porte d'entrée et, un instant plus tard, Locki apparaît à

celle du salon. Un sourire s'allume dans ses yeux lorsqu'il aperçoit Nanou. il se précipite pour l'embrasser. Enfin, il se précipite à la manière de Locki, c'est-à-dire qu'il traverse la pièce d'un pas rapide et complètement silencieux, en maîtrisant son envie de se mettre à courir pour atteindre plus vite les bras de notre tante.

Il s'assied à côté d'elle. Qu'il est étrange d'être ici tous les trois, réunis, alors que tant de choses ont changé. Il me semble que les années passées dans l'établissement font partie d'une autre vie. Je demande des nouvelles des filles.

- Elles vont bien. Si elles avaient su où je me rendais, elles m'auraient sûrement demandé de vous transmettre des baisers de leur part. Pour elles, ce sont actuellement des sortes de... vacances.

- Comment cela ? demande Locki.

La réponse de Nanou ne fait que confirmer mes craintes. L'établissement a fermé. Ma tante nous explique très calmement que le conseiller Moklart est revenu plusieurs fois après notre départ. Chaque fois, il faisait fouiller l'établissement de fond en comble et, chaque fois, il repartait bredouille. Je n'étais plus là. De dépit, il a obligé ma tante à fermer.

- Oh, Nanou..., dis-je, peinée, sachant

l'importance que cet endroit revêt pour elle.

- Ne t'inquiète pas. Il a pris cette décision sous le coup de la colère. L'établissement va rouvrir, ce n'est qu'une question de temps. J'ai un certain nombre de clients influents que cette fermeture n'arrange pas du tout. Et, à vrai dire, ça n'arrange pas le conseiller lui-même. C'était un client régulier. Tout ira bien.

- Je l'espère.

Nous continuons à parler jusqu'à ce qu'au-dehors la nuit se blottisse contre les vitres des fenêtres, et plusieurs heures passent

encore avant que Nanou ne se lève pour prendre congé. Avant de nous quitter, elle nous serre contre elle, geste qu'elle ne s'est permis que très peu de fois lorsque nous étions enfants. Je surprends l'étincelle de fierté qui pétille dans ses yeux alors qu'elle nous regarde, sur le pas de la porte. Et de tout ce que nous avons échangé ces dernières heures, cette étincelle est peut-être la chose la plus précieuse.

Alors qu'elle disparaît dans l'obscurité au bout de l'esplanade, je me rends compte que je n'ai pas pensé à demander des nouvelles de Mel. Mel faisait partie de cette autre vie. Révolue, à présent. Et bien

qu'une légère mélancolie s'enroule en moi
à cette pensée, cela ne me rend pas triste.

CHAPITRE 14

Hier soir, pendant la séance de méditation, j'ai perdu connaissance. Sur le moment, je n'ai pas compris ce qui se passait, je me suis simplement sentie très faible. J'ai dû tomber, parce que, quand j'ai à nouveau ouvert les yeux, je me trouvais dans les bras de Johannes et il me

déposait sur mon lit. Il m'a regardée d'un air soucieux, puis, voyant que j'étais de nouveau consciente, il a dit d'une voix ferme :

- Demain, pour toi, c'est repos. Pas d'entraînement, pas d'arbre. C'est clair ?

Lorsque j'ai fait semblant de protester, c'est Camomille qui s'y est mise, depuis l'encadrement de ma porte où elle se tenait :

- Hors de question que je te voie en bas avant onze heures, moineau ! Non mais...

Bon. Face à Camomille, il n'y a pas à discuter. Je me sentais cotonneuse, mon corps ne réagissait que mollement à mes

sollicitations. J'ai enfoui ma tête dans le coussin et me suis aussitôt endormie sans demander mon reste. Pour une fois aucun rêve n'est venu me déranger.

Je jette un coup d'œil au petit réveil de forme elliptique posé sur le bois clair de la table de chevet. Onze heures et demi. Au moins, Camomille ne pourra rien dire.

Sans crier gare, Bii saute sur mon lit en poussant de petits cris joyeux.

- Oui, oui, je suis réveillée ! Moi aussi, je

suis contente de te voir.

La boule de poils se glisse sous la couette et cherche ma main pour recevoir des caresses. Je m'exécute de bonne grâce, souriant de ses pépiements ravis.

Au bout de mon lit, un rideau mal fermé couleur framboise voile à peine la lumière qui se déverse dans ma chambre par la petite fenêtre arrondie et qui se réverbère sur les murs jaunes. Je me sens encore à moitié dans les vapes. Je referme les yeux un moment, essayant de comprendre ce qui s'est passé hier.

J'étais assise sur l'habituel petit coussin de soie bleue, posé sur le parquet du bureau de Johannes. Il faisait sombre, seules les lueurs tremblotantes de trois bougies repoussaient l'obscurité. À côté de moi, Locki méditait, aussi immobile que Johannes, assis un peu plus loin.

Comme à chaque séance, au bout d'une dizaine de minutes, j'ai senti une faille apparaître dans ma concentration. Quelque chose s'est répandu de muscle en muscle, une sorte de picotement, de plus en plus intense, jusqu'à ce que je ne puisse plus l'ignorer.

Bouger. Besoin de bouger.

J'ai commencé à contracter et relâcher mes muscles les uns après les autres pour les détendre. L'envie de me lever pour courir et sauter dans tous les sens a lentement reflué. Je savais que ça ne durerait pas - ça ne dure jamais.

Au bout de quelques instants, les picotements se sont remis à déferler dans le réseau de mes nerfs, telles des pointes s'enfonçant sous ma peau, redoublant de violence, j'ai commencé à trembler sans

pouvoir m'arrêter, les mains d'abord, puis les bras tout entiers.

Envie de vomir.

Mon ventre s'est furieusement contracté et j'ai senti le sang quitter peu à peu les extrémités de mon corps.

Je sais que, lorsque j'atteins ce stade, il n'y a plus qu'une chose à faire pour soulager la douleur : bouger.

Je ne l'ai pas fait.

Je n'ai pas bougé.

Pourquoi ?

J'ouvre les yeux et la clarté jaune de ma chambre s'y précipite. Je m'assieds sur mon lit. Le souvenir de l'intolérable douleur qui courait sous ma peau me donne des frissons glacés.

Pourtant, je n'ai pas fait un geste. Non, pas cette fois. Je n'ai pas bougé parce que j'ai senti quelque chose de nouveau, là, entre mon ventre et ma poitrine, juste derrière cet endroit où les côtes se séparent pour former un V retourné. J'ai perçu de la chaleur, une petite bille brûlante. Et la chaleur s'est mise à irradier dans mon ventre, et cette petite bille a grossi, grossi,

jusqu'à la frontière de ma peau, épousant parfaitement la forme de mon corps.

Soudain, j'ai senti une vague de chaleur intense se précipiter vers mes mains. Je me souviens de leur avoir jeté un coup d'œil inquiet, et, étonnée de les trouver indemnes alors que je m'attendais à contempler ma chair calcinée, j'ai fait jouer mes doigts doucement, mes paumes tournées vers le plafond. Puis, plus rien. Noir. Rideau.

Je sors ma main de sous la couette et la regarde un instant avant de la poser en

haut de mon ventre, là où est apparue la bille de chaleur. Je ne sens rien. Si. Une étincelle fugitive. Ou bien est-ce que je l'ai rêvée ? Non, en voilà encore une.

Clignotement, minuscules impulsions qui surviennent sans que je le demande.

Le Souffle est en état de veille.

Je ne sais pas comment l'activer, mais le sentir pour la première fois en moi de manière aussi concrète me bouleverse. Il est bien là. Il fait partie de moi. Une bouffée de bonheur et de soulagement m'envahit. Ce que j'ai cherché chaque

jour depuis sept mois, je l'ai trouvé ! Cette chose impalpable dont je ne peux plus me séparer à présent qu'elle est là, éveillée, palpitante d'énergie, je l'ai trouvée !

J'attrape Bii à la volée et, la tenant face à mon visage, je m'exclame:

- J'ai trouvé le Souffle ! Tu le crois, ça ?!

Elle me lance un drôle de regard, comme si elle se moquait de moi, et bondit sur mon épaule pour se frotter contre mon cou. J'éclate de rire.

- June ? Tu es réveillée ?

La voix de Johannes de l'autre côté de la porte.

- Oui!

- Je peux entrer ?

- Vas-y.

Johannes apparaît.

- Ça va ? me demande-t-il dès qu'il m'aperçoit.

Je hoche la tête, un sourire indélébile sur les lèvres. Johannes m'observe d'un regard intense, comme s'il tentait de lire mes pensées. Je ne dis rien. Il revient de l'entraînement et n'a pas pris le temps de se changer. Le tissu soyeux de son ample pantalon noir luit dans la lumière.

Il s'approche de mon lit, attrape la petite chaise sur laquelle je pose mes vêtements et s'assied dessus. Remarquant une coupure toute fraîche sous son oreille, je fronce les sourcils. « Est-ce que...

- J'ai fait des dégâts ?

Johannes bascule imperceptiblement la tête sur le côté, creusant les rides de son front dans une mimique d'incompréhension. avant de suivre mon regard toujours fixé sur la coupure- Saisissant alors ma question, ses lèvres s'allongent d'un petit sourire en coin et il frotte du pouce l'angle de sa mâchoire.

-Oh, les vitres de mon bureau ont juste un peu explosé,

dit-il joyeusement, rien de grave !

-Un peu explosé ?

- Hum. oui, complètement, à vrai dire, fait-il, les yeux dans le vague, probablement en train de se remémorer la scène.

- Locki ?

- Locki n'a rien, ne t'inquiète pas.

Il m'observe encore un moment, en silence.

- Tu es sûre que ça va ? demande-t-il finalement.

- Oui

- Tu as envie de parler de ce qui s'est passé ?

- Non.

C'est la stricte vérité. Cette sensation est tellement nouvelle que je ressens le besoin de la garder pour moi un moment, pour moi seule. Je me remets à peine à y penser que les étincelles d'énergie crépitent doucement en haut de mon ventre.

Avec un petit mouvement d'épaule déçu, Johannes se lève et remet la chaise à sa place, contre le mur.

- Repose-toi, dit-il d'une voix neutre. Camomille va t'apporter à manger.

Je me sens subitement honteuse d'être aussi égoïste. Cela fait des mois que Johannes essaye de m'aider et qu'il est là pour moi. Alors qu'il s'apprête à partir, je l'arrête.

-Johannes, quelque chose a changé.

Il interrompt son mouvement vers la porte. Je me rends compte que ma voix a sonné bizarrement lorsque j'ai prononcé ces mots, une douceur que je ne me connaissais pas. Je murmure :

- Le Souffle.

Johannes tressaille, puis se maîtrise immédiatement. Deux yeux parfaitement calmes se posent dans les miens.

- Oui ? demande-t-il.

- Je le sens.

Les mots tracent lentement leur chemin en Johannes, puis, comme s'il enregistrerait l'information, il hoche la tête, se détourne et quitte ma chambre.

Après avoir englouti mon déjeuner au lit — bonheur ! Manger dans un lit est vraiment l'une des meilleures choses au monde —, je me lève, troquant mon pyjama contre des vêtements chauds, et je quitte la maison pour aller jeter un œil à l'avancement des réparations du bateau sur lequel travaille Gaspard. La froidure

de mars me mord les joues. J'enfonce un peu plus mon bonnet sur ma tête. Le ciel très bas est tendu d'un drap uniformément gris derrière lequel je devine la présence éclatante d'un soleil d'or blanc.

Quelque chose s'est modifié dans l'air, de manière subtile, presque imperceptible. Il me paraît plus dense qu'hier, plus doux aussi. Une énergie nouvelle. Comme si des dizaines de plumes avaient voleté dans le ciel jusqu'à se poser au ralenti sur le sol en un vaste tapis duveteux, mais que l'air avait conservé l'essence du mouvement soyeux et fou du tourbillon de plumes. Je respire un grand coup, essayant de chasser cette sensation d'étrangeté qui

s'agglutine autour de moi depuis que je me suis réveillée.

Le port apparaît. Personne sur le ponton. De chaque côté, Les bateaux ressemblent à de gros oiseaux engourdis par le froid, cherchant à se réchauffer en pressant leurs flancs les uns contre les autres, il a dû pleuvoir tout à l'heure, car des flaques parsèment le nuage. Des flaques pleines de ciel. Je reconnais la grande silhouette de Gaspard, debout sur le pont du bateau à la coque ornée d'un gros œil jaune. Je lui adresse un signe de la main, ou plutôt du gant, auquel il répond avec un entrain qui me fait sourire. Locki émerge à ses côtés, une planche de bois sombre entre les bras.

Je marche vers le bateau.

- Ça va mieux ? me demande Locki.

Je suis probablement la seule personne à pouvoir capter l'inquiétude latente derrière ce qu'il a voulu faire passer pour une question de pure formalité, je lui adresse un sourire rassurant.

- Oui. bien mieux.

- Tu as l'intention de recommencer cela souvent? demande Gaspard d'une voix forte, ses petits yeux sombres pétillant de malice. Non, juste histoire de savoir si je peux remplacer les vitres du bureau, ou s'il vaut mieux attendre un peu...

J'éclate de rire en rejoignant le petit

ponton secondaire à côté duquel flotte le bateau.

- Je n'en sais rien du tout, dis-je.

Soudain, je sens quelque chose qui effleure la peau de mon visage.

Impression de traverser une fine pellicule d'eau, aussi fine qu'une feuille de papier. Étonnée, je recule d'un pas, puis avance de nouveau. La même sensation.

Gaspard est penché vers moi par-dessus la rambarde du bateau. Voyant mon air perplexe, il laisse retomber la main qu'il me tendait pour m'aider à monter.

—Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

-Il y a quelque chose ici, une sorte de...
membrane...

J'ôte l'un de mes gants et je fais passer ma main nue d'un côté et de l'autre. Chaque fois, un froid humide l'enveloppe, accompagné d'une légère résistance. Celle-ci cesse dès que ma main dépasse la membrane.

Accoudés au bastingage du bateau, Gaspard et Locki m'observent. J'essaye de faire abstraction de leurs regards pour me concentrer sur ce phénomène nouveau.

Ce qui me surprend le plus, c'est de ne rien voir. A force de me poser des questions sur l'invisible, je devrais y être habituée, mais non, cela me surprend encore. Je suis censée voir les Sylphes et les Oldariss. L'invisible n'est donc pas à proprement parler invisible pour tout le monde, et il me semble que si quelque chose se trouvait là, je devrais être bien placée pour le voir ! Rien n'indique qu'il y ait quoi que ce soit d'inhabituel. Ou bien...

Je me dirige à reculons vers le ponton principal, le bras levé à côté de moi à l'horizontale. La membrane doit faire tout le tour du bateau, car la sensation reste

présente sur mon poignet.

Arrivée au grand ponton du nuage, je me retourne vers le bateau et je détends mes yeux comme si je regardais au loin. Puis je commence à sonder l'espace, contractant doucement mes muscles oculaires jusqu'à regarder juste devant mon nez. Durant tout ce trajet, mon attention se concentre sur la zone où j'ai perçu la membrane. Je fais plusieurs allers-retours ainsi. Mes yeux me brûlent rapidement, peu habitués à une telle gymnastique.

Soudain, un reflet attire mon attention, très léger, un éclair irisé comme un rayon de

soleil sur une bulle de savon. C'est exactement cela. Une bulle à l'intérieur de laquelle flotte le bateau.

Bouche bée, je reste immobile, m'attendant à ce que le mirage disparaisse. Mais la bulle reste à sa place, comme si elle y avait toujours été.

Je retourne près du bateau pour étudier la membrane de près, et je me rends rapidement à l'évidence : ce n'est pas fait d'eau, mais d'air. Une étroite surface où la texture de l'air est différente. Modifiée.

Je grimpe à l'échelle de corde qui court le long de la coque et enjambe le bastingage.

Armé d'une large scie qui dans sa main, me semble à peine plus grosse qu'un couteau de cuisine, Gaspard s'emploie à découper l'un des angles de la planche que lui a apportée Locki. Ce dernier lève la tête vers moi.

- Qu'as-tu trouvé ? demande-t-il.

Je lui décris brièvement la bulle. À vrai dire, l'analogie avec une bulle n'est pas tout à fait exacte : la paroi d'une bulle isole de l'extérieur ce qui se trouve à l'intérieur. Ce n'est pas le cas de cette membrane d'air, puisqu'elle laisse manifestement passer la pluie, le vent ou les objets. Mais alors à quoi sert-elle ? Que ne laisse-t-elle pas passer ?

- Le regard, me répond Locki à qui je fais part de mes interrogations.

Je lui jette un coup d'œil étonné.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- La première fois que je suis venu ici, le port était vide, je n'ai pas vu les bateaux, ni Gaspard, qui travaillait sur celui-ci. À un moment, je me suis retourné, et j'ai aperçu Gaspard qui se tenait au bout du ponton. J'ai été surpris, parce qu'il ne pouvait pas être passé à côté de moi, je l'aurais vu. Je n'avais aucune idée d'où il pouvait bien être sorti. Puis Johannes est arrivé, et il m'a donné cette pierre, dit-il en désignant l'endroit où pend la pierre verte autour de son cou, et, lorsque je l'ai

mise, les bateaux sont apparus. Avant cela, je ne pouvais pas les voir.

Je hausse les sourcils devant les implications de ce qu'il vient de me révéler.

-Tu veux dire que, là, si tu enlèves ton collier, tu te retrouves debout sur du vide ?

Le visage de Locki se ferme immédiatement derrière un

masque impénétrable.

- Si ça ne te dérange pas, je vais éviter de tenter le coup.

— A vrai dire, intervient Gaspard en se frottant le front du dos de la main, lorsque tu es sur le bateau, tu le vois toujours. Probablement parce que tu te trouves à l'intérieur de cette bulle dont tu parles. Si j'entends bien ce que tu nous racontes, c'est lorsque tu es à l'extérieur et que tu ne portes pas la pierre que le bateau reste invisible, non ?

Logique. Je hoche la tête.

- Par contre, reprend-il avec un air enthousiaste, si tu laisses tomber l'échelle de corde sur le côté de la coque et que tu descends suffisamment bas dessus, tu

devrais te retrouver... suspendu au vide !
Il faudrait que j'essaye ! Ça doit être rigolo !

- Sans blague... marmonne Locki d'un air sombre. Gaspard le taquine :

- Ne me dis pas que l'intrépide guerrier a le vertige ?

- Sûrement pas. Je n'aimerais pas être suspendu à rien, c'est tout.

Le sourire de Gaspard grandit.

- Même si tu ne le vois pas, le bateau est toujours là, tu sais...

- Oui bah, je préfère le voir, OK ?

Locki nous envoie un regard si noir que Gaspard et moi éclatons de rire de concert. Je lève les yeux vers le début du ponton principal et, au-delà, vers tout ce que nous appelons le Port de la Lune. Des murs de nuages me cachent la maison, dont je ne devine que le toit à une centaine de mètres de là, et au-dessus...

Non ! Si. Je cesse immédiatement de rire et accommode mes yeux pour vérifier que ce que je viens d'entrevoir existe réellement. La lumière du jour se reflète sur un grand dôme transparent, je le devine courir jusqu'au-dessus de l'arène,

du jardin, de la maison, et se poursuivre en dessous de l'étendue nuageuse. Une bulle. Immense, comparée à celle qui entoure le bateau.

Une fois passée la surprise, alors que je contemple l'ouvrage - c'est l'œuvre des Sylphes, j'en suis sûre à présent -, un sourire un peu bête se pose sur mes lèvres. Évidemment. Cela explique pourquoi, lorsque l'on marche en bas, dans la forêt, on ne voit pas le Port de la Lune, ni même la spirale, qui doit elle aussi être prise dans une sorte de bulle, ou de tube, l'isolant des regards extérieurs. Évidemment. Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue plus tôt ?

- June, me lance Locki, lorsque tu souris comme ça, tu me fais un peu peur, tu sais... On dirait une vache à qui serait soudain révélé le secret de l'univers...

Je me tourne vers lui.

- Merci pour la vache.

- De rien, chère sœur, répond-il en esquissant une petite révérence.

Je souris. Me tournant à nouveau vers le Port de la Lune, je parcours des yeux le dôme invisible.

-N'empêche, je murmure, tu ne crois pas si bien dire.

-Ah! Tu vois! s'exclame Locki dans mon dos. J'ai toujours pensé que tu avais quelque chose d'un ruminant !

- Cela ne m'avait pas particulièrement frappé jusqu'ici, renchérit Gaspard, mais maintenant que tu le dis...

Je les entends rire en sourdine dans mon dos et je devine un échange de regards complices, je m'apprête à aller faire part de ma découverte à Johannes, lorsque je me souviens de la raison qui m'a amenée ici. Je demande à Gaspard :

- Les réparations avancent ?

- Oui, encore quelques parties à remplacer là où le bois est pourri, des aménagements à faire à l'intérieur, parce que pour l'instant c'est franchement rustique, et après il ne restera plus qu'un peu de travail dans la voilure.

- Tout cela va te prendre combien de temps ?

Gaspard hausse les épaules, indécis.

- Ça peut être rapide, le bateau n'a pas besoin d'être parfait pour naviguer. Mais je préférerais le figoler un peu, pour ne pas avoir de surprises en route.

Je sens bien qu'il reste délibérément dans le flou et que cela le gênerait que j'insiste,

comme s'il n'était pas sûr de ce qu'il avait le droit de me dire.

- Quand il sera prêt, ajoute-t-il les yeux baissés sur sa planche de bois, tu seras au courant.

Mais qu'est-ce qui lui arrive ? Je ne l'ai jamais vu aussi peu assuré. Je croise le regard de mon frère, aussi perplexe que le mien. Un court silence s'installe.

- Gaspard ? demande Locki.

- Oui.

- Qu'est-ce que tu as ?

Gaspard lève la tête et nous regarde l'un après l'autre, l'air ennuyé.

—Rien, rien, lâche-t-il d'une voix bourrue, c'est juste que...

Ses yeux se plantent dans les miens. Il laisse échapper un bref soupir.

- June, dit-il avec gravité, quel que soit l'état du bateau, la décision de partir vers l'une des Sources n'appartient qu'à toi. Je ne veux pas t'influencer, ni que tu te sentes obligée de partir parce que le bateau est prêt, alors que toi, tu n'es pas prête.

C'était donc cela. Je souris.

-Gaspard, je réponds sur le même ton

avec une pointe d'ironie, il est de toute manière hors de question que nous partions sur un bateau boiteux, et quoi que te dise ta conscience, préviens-moi quand il sera en état. OK ?

—OK.

Gaspard m'adresse un sourire timide, visiblement soulagé. Je les salue, et je saute sur le ponton pour aller voir Johannes.

Partir, oui. Mais pour aller où ? Vers laquelle des trois Sources ? Est-ce que je ne devrais pas commencer par chercher celle qui se trouve ici ? Une ombre

fugitive passe juste devant mes pieds. Je lève la tête. Le ciel hivernal est bleu et vide. Il m'a pourtant semblé... Soudain, une silhouette apparaît, loin au-dessus de la grande bulle qui englobe le Port de la Lune. Je plisse les yeux pour mieux voir. La silhouette est brumeuse, presque floue. Impossible de distinguer ses contours.

Bientôt, un deuxième point sombre surgit aux côtés du premier. Ils restent quelques secondes immobiles, comme suspendus dans le ciel immaculé, puis, subitement, dans un ensemble parfait les deux silhouettes plongent vers le sol à toute allure et disparaissent aussi vite qu'elles sont venues. Je reste là un moment,

sourcils froncés, mes yeux rivés à
l'endroit où je les ai vu disparaître. Le
ciel est vide à nouveau. Un vide tellement
absolu qu'il en devient presque inquiétant.

CHAPITRE 15

Une maison. La nuit. Un sol de terre recouvert de planches humides. La lumière diffuse d'une lampe à huile repousse les ténèbres d'une unique salle, sommairement meublée. Je suis assise par terre, le dos appuyé contre un mur froid. Sur un grand lit au fond de la pièce, deux enfants somnolent dans les bras de leur mère. Les paupières pâles de la femme se

font lourdes. Elle s'endort à son tour.

Soudain, un grattement. Il me semble que ça vient de la porte. Silence. Le grattement se répète, un peu plus fort. Aussitôt, la femme s'éveille et les yeux des enfants s'ouvrent, petites billes brillantes dans l'obscurité. Apeurés, ils se serrent contre leur mère. Celle-ci les recouvre de ses bras et se met à fredonner à voix basse pour les rassurer. Je l'entends à peine. Les grattements à la porte se font insistants, comme si quelque chose de l'autre côté voulait percer un trou au travers. Puis ils s'arrêtent. Une ombre passe devant la fenêtre.

Je frissonne.

De l'autre côté de la vitre poussiéreuse, un œil unique me regarde.

Les grattements reprennent. Brusquement, comme si la chose de l'autre côté perdait patience, des coups violents font vibrer la mince porte de bois. La femme se met à chanter plus fort. Sa voix tremble.

- Une lumière vraie dans un ciel de chaos,

le souffle d'une voix qui chuchote moins faux...

Les coups deviennent acharnés, plus menaçants encore. Je sens vibrer le mur dans mon dos. Soudain, alors qu'il me semble que la maison va s'effondrer, les verrous cèdent et la porte s'ouvre dans un grincement lugubre. Plus rien ne bouge. Seule la voix de la femme perce le silence.

- Juste le chant du monde qui puise dans le soir, et un poing qui se dresse, alors renaît l'espoir...

Pétrifiés, les enfants fixent le trou noir de

la porte. La femme se lève, son corps maigre en guise de barrière devant ses enfants. Son chant se fait plus fort encore, comme une flamme pour repousser la nuit.

Un énorme pied visqueux apparaît, suivi d'une longue jambe maigre, et le monstre pénètre dans la maison. Il déplie son corps difforme, la tête légèrement penchée en avant pour ne pas toucher le plafond. Sa peau pâle semble luisante et fuyante comme celle d'un poisson. L'air étonné, il écoute la voix de la femme debout devant lui. Celle-ci le défie, remplie de l'espoir que lui donne son chant.

- La tempête se lève pour balayer la terre

et, pour mieux nous crier qu'il reste des rêves à faire, s'assemblent tous les vents...

La bête tend ses longs bras vers elle. Sur le lit, les enfants gémissent. Mes poings sont si serrés que mes ongles s'incrudent profondément dans mes paumes. Le monstre prend la femme contre lui, presque avec douceur. Mais ses bras puissants l'enserrent, de plus en plus fort. Prise dans cet étau gluant, la femme suffoque, interrompant son chant. Elle se débat. Son visage devient rouge, ses yeux, exorbités.

J'ai envie de hurler. Mais ma mâchoire est tellement serrée que mes dents me semblent soudées à jamais. Bientôt, la femme s'immobilise dans les bras du géant. Celui-ci la relâche. Un petit gémissement ondule dans ma gorge tandis que le corps sans vie glisse au sol, et l'œil globuleux se fixe sur le lit.

Des larmes inondent mes joues alors que la même scène se répète avec chaque enfant. Cette étreinte violente et trop douce à la fois. Je me balance d'avant en arrière. Injuste. C'est injuste. Le monstre contemple les trois corps avec ce qui me semble être de la tristesse, ou de la déception. Puis il quitte la maison, je me

lève et m'approche de la fenêtre. A travers la vitre, une petite fille aux yeux sombres me renvoie mon regard. Je me réveille en sursaut. La première chose que je vois est le visage de Locki, blanc et ruisselant de larmes. Dehors, l'aube arrive enfin.

- June ne devrait-elle pas se mettre en route ? demanda Dame Élise en posant délicatement sa main sur le bas du Veilleur de Lumière.

Celui-ci soupira et le rythme de ses pas ralentit, leur son rebondissant sur les parois du long couloir de marbre qui

menait à son cabinet. Il avait goûté une profonde jubilation le tour où June avait senti le Souffle grâce aux séances de méditation qu'il avait imposées. C'était sa dernière carte pour réveiller le Souffle, et elle avait fonctionné. Le Veilleur de Lumière avait enfin eu l'impression de servir à quelque chose. Depuis, June avait retrouvé sa curiosité, et ses rires fusaient de nouveau au Port de la Lune, Elle faisait des progrès. Mais ce n'était encore que des expériences. Des éclats de Souffle qui lui échappaient parfois, sans qu'elle les maîtrise, et cela la laissait blanche et tremblante. C'était trop tôt, beaucoup trop tôt.

- Elle n'est pas prête.

- Alexis, elle ne le sera probablement jamais.

- Elle a encore le temps, répondit le Veilleur sur un ton définitif qui indiquait la fin de la conversation.

Malgré tout, Dame Élise insista, ses yeux de givre fouillant ceux du Veilleur de Lumière :

-Si cela est peut-être vrai aujourd'hui, ce ne le sera bientôt plus. Mais tu le sais déjà, je ne t'apprends rien.

Je pose mes mains sur l'écorce de l'arbre-bibliothèque en fermant les yeux. Très doucement, comme un murmure, je pense

« Dis-moi ».

La subtile harmonie du chant de l'arbre m'est devenue aussi familière que mes propres pensées. Tous ces chants noués ensemble, superposés les uns aux autres, forment un même tissu aux motifs complexes : c'est le grand chant du monde qui se déverse en moi. Bientôt, la voix d'une feuille prend le pas sur les autres, elle devient limpide, un chant de cristal à l'intérieur de ma tête. Je ne peux m'empêcher de sourire.

Je m'enfonce dans le dédale des

branchages et trouve rapidement la source du chant cristallin. Je le reconnais à l'instant même où je le capte. *Je vivais dans un arbre, j'étais la plus haute de toutes ses feuilles...* C'est la chanson de la feuille, l'une des premières que j'ai compilées dans mon carnet, le jour où Locki est descendu me voir. Mes doigts tapotent sur la branche à laquelle ma main est accrochée pour maintenir mon équilibre.

- Eh, mon vieux, tu radotes !

Malgré tout, je fronce les sourcils. S'il y a bien une chose que j'ai comprise, c'est que l'arbre ne me dit rien au hasard, il y a

toujours une raison, même lorsque je ne la vois pas. *J'étais la plus haute de toutes ses feuilles.*

Je lève la tête vers la cime de l'arbre.
Non, quand même pas... Ce serait presque trop simple, cette fois...

Hum. De toute manière, concernant l'interprétation de ces chansons, je n'en suis plus à une hypothèse foireuse près.

Je remonte au centre de l'arbre. Ma tête émerge bientôt au-dessus du labyrinthe

vert et or.

- Voyons voir... toi ! dis-je en pointant une petite feuille d'amandier piquetée de jaune, qui vibre particulièrement fort.

Deux faisceaux de signification distincts émanent de la feuille, deux couches, l'une au-dessus de l'autre. Cela est suffisamment inhabituel pour me faire hausser les sourcils, je me concentre.

La couche supérieure est simple : une mélodie, comme une comptine, et des sons articulés dans ce langage étrange qui m'est devenu familier... Cela dit :

De la terre-miroir, ils se dresseront,

Par les âmes mêlées, ils se dresseront,

*Pour Celui Qui s'élève, ils se
dresseront,*

Les uns après les autres.

Ainsi glissent les âges,

Ainsi passent les hommes,

Mais en eux, rien ne change.

Je sens sourdre en moi la certitude de ce que je viens d'entendre est essentiel, peut-être plus essentiel que tout ce que j'ai pu entendre jusqu'à aujourd'hui. Je note rapidement le chant.

Le deuxième faisceau de sens est plus diffus. Il me fait comprendre que la comptine parle des trois Sources, et qu'elle décrit un schéma, ou un mode d'emploi, quelque chose de ce genre.

Pas très explicite comme mode d'emploi, mais l'arbre ne l'est jamais. Je rassemble dans ma tête ce que je sais des Sources. Je ne sais pas à qui fait référence le " ils " de la chanson, mais les trois premiers vers

doivent probablement désigner les trois Sources. *Celui Qui s'élève*. J'ai déjà entendu cela. Les Sylphes nomment les arbres « Ceux Qui s'élèvent », de la terre au ciel, du royaume des hommes à celui des Sylphes. Celui Qui s'élève doit donc désigner un arbre particulier. Et je ne vois pas quel arbre mérite mieux ce nom que celui au milieu duquel je me tiens en ce moment- L'arbre- bibliothèque marquerait l'emplacement d'une Source. Puisque l'une d'elles se trouve dans les parages, c'est plausible.

La terre-miroir. Je laisse les images affluer librement, sans chercher à les diriger. Et c'est l'eau qui s'impose. Une

terre d'eau, une terre où l'eau s'infiltré partout, une terre où le ciel se regarde comme dans un miroir. L'île du Nord.

Je tente la même expérience avec « les âmes mêlées », mais rien de clair ne se dégage. Peu importe. Si le premier vers concerne l'île, et que le troisième parle de l'arbre-bibliothèque, alors logiquement, « les âmes mêlées » doit être une référence à la ville où se trouve la dernière Source.

Les mots tournent en boucle dans ma tête.
Ils se dresseront, les uns après les autres. Ainsi glissent les âges... Les uns

après les autres. Si c'est un mode d'emploi, alors la comptine me donne l'ordre dans lequel réactiver les Sources afin d'entamer un nouvel « âge ». Un âge où l'équilibre des forces serait restauré. Ainsi ma première destination serait l'île au Nord ? L'île de Jonsi. Mon cœur accélère à cette pensée.

Ou alors je me plante complètement et cette chanson ne veut rien dire.

Non, non, non, elle veut dire quelque chose, elle veut forcément dire quelque chose, il le faut.

Je redescends et appose à nouveau mes

mains sur l'écorce du tronc.

L'île ?

Pas de réaction.

L'île ? C est là que je dois me rendre ?

Soudain, comme si une tempête venait de s'engouffrer dans la grotte, l'arbre fait entendre son approbation dans un grondement impétueux composé de craquements de branches et de bruissements de feuilles. Cette vague d'enthousiasme se communique à moi par la peau de mes mains et se met à danser joyeusement dans ma tête.

En posant mon front contre l'écorce, je murmure :

— Merci.

L'après-midi est à peine entamée lorsque je pousse le portillon du jardin de Maxence. Il est en train de retourner un vaste rectangle de terre, juste au bord du nuage. Les glycines tout juste écloses exhalent leur lourd parfum. Tandis que je m'approche, Maxence lève ses yeux pâles vers moi. Je lui souris. Il y a des yeux qui donnent de la lumière plus qu'ils n'en reçoivent. Ceux de Maxence en font partie.

-Déjà remontée ? m'accueille-t-il en me tendant une petite bêche.

Je prends l'outil sans répondre et m'active à ses côtés, la terre est humide et collante, elle ne se laisse pas facilement travailler. Au bout d'un long moment, Maxence demande :

- Est-ce que tu parviens à tirer quelque chose de ce que te racontent les feuilles ?

Je secoue la tête, troublée.

- Les Sylphes ne semblent pas distinguer le rêve de la réalité, dis-je, comment savoir ce que je dois croire ?

Maxence me dévisage en silence, sans interrompre son travail.

- Il n'y a pas une seule réalité, valable pour tout le monde au même moment, lâche-t-il finalement de sa voix lente et profonde. La réalité, comme la vérité, est mouvante, multiple. Ta réalité n'est pas la même que la mienne. Peut-être que les Sylphes ne distinguent pas le rêve de la réalité parce que le rêve fait partie de leur réalité. L'important, c'est ce que tu crois que l'arbre cherche à te dire.

J'acquiesce. Maxence s'appuie un instant au manche de sa bêche et un sourire illumine son visage bruni par le soleil printanier.

- L'arbre t'a appelée, dit-il, il t'a guidée jusqu'ici. Il sait. Il est le seul à savoir. Fais-lui confiance. Ton instinct fera le tri.

- Mon instinct ?

Maxence secoue la tête d'un air ironique, comme si ce qu'il allait dire était l'évidence même.

- June, tu es la personne la plus instinctive que j'aie rencontrée de toute ma vie. Tu avances en aveugle, personne ne sait comment te guider, et pourtant tu trouves ton chemin comme s'il existait de toute éternité et que tu n'avais pas besoin d'yeux pour le voir. Savoir se poser des questions est une chose précieuse. Mais ne te pose pas plus de questions qu'il n'en faut.

Et il se remet en action, retournant la terre centimètre après centimètre. Je reste un

moment immobile, songeuse.

-Mais si je suis mon instinct, dis-je, je ne
peux pas être

sûre de suivre le bon chemin.

- Non, admet Maxence. Tu ne peux
qu'avoir l'intime conviction que tu fais ce
qui doit être fait.

Ce qui doit être fait. Oui.

Soudain, un frisson remonte le long de
mon dos. Je lève la tête et m'approche du
bord du nuage. J'étouffe un hoquet de
surprise. Puis une colère glaciale
m'envahit.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demande Maxence.

- Tu ne vois rien ?

- Non.

—Tu ne portes pas ta pierre ?

- Non.

- Alors je crois que tu devrais la mettre.

Maxence jure et se précipite vers la petite remise où il range ses outils. Alors qu'il revient vers moi, sa pierre verte autour du cou, je regarde passer de petites silhouettes sombres, loin au-dessus du Port de la Lune. Il en vient de partout. Des dizaines et des dizaines de silhouettes brumeuses dans le ciel, de plus en plus

nombreuses. Des dizaines et des dizaines de silhouettes brumeuses, ombres fantomatiques, qui se regroupent en un flot continu..

Et descendent vers La Ville.

CHAPITRE 16

- Ne descends pas aujourd'hui, dit Johannes en déboulant dans le salon en tenue d'entraînement.

Je cligne des yeux, mal réveillée, et suspends la course de ma cuillère juste avant qu'elle n'entre dans ma bouche. J'articule péniblement les premiers mots

de la journée :

- Sur l'arbre ? Pourquoi ?

- Un nuage s'est pris dans la spirale. Pour descendre, il faudrait que tu le traverses. Mieux vaut attendre qu'il se détache.

Je repose ma cuillère dans mon bol en faisant attention de ne pas laisser les dinosaures en céréales qu'elle contient s'échapper sur la nappe blanche.

- Mais, dis-je sans comprendre, tu sais bien que je peux sculpter les nuages, cela ne me posera aucun problème de me dégager un chemin pour passer au travers...

Johannes appuie ses deux mains sur la

table en face de moi. Il me regarde et dit :

- Non.

Devant son ton impérieux, j'acquiesce,
une moue dubitative déformant malgré moi
mes lèvres.

- On se retrouve dans l'arène, lance-t-il
avant de disparaître.

Un nuage accroché à l'escalier ? Trop
dangereux pour que je le traverse ? Hum.
Depuis une semaine que les Oldariss sont
arrivés et tournent au-dessus de La Ville,
tout le monde est à cran, à commencer par
moi. Jour et nuit, je les sens au — dehors
qui glissent dans le ciel. Je ne peux rien y

faire, je n'arrive à rien. Et la frustration alimente ma colère de savoir ceux que j'aime en danger.

Je me dépêche de terminer mon petit déjeuner et je file à l'arène. Depuis qu'il s'est éveillé, je sens le Souffle grandir en moi. Il ne demande qu'à être employé, et je devine que cette utilisation dépasse de beaucoup les simples impulsions que je parviens à faire naître pendant les entraînements. Oui, le Souffle grandit, mais mon corps ne supporte pas que je m'en serve. Il rejette cette énergie que je sens circuler sous ma peau. Comme si elle n'était pas faite pour lui.

L'entraînement est interminable. Je ne peux m'empêcher de penser à ce nuage - un nuage coincé dans la spirale, cela n'est jamais arrivé, même en plein hiver ! Que ce phénomène se produise maintenant ne peut pas être un hasard.

Johannes et Locki remarquent mon manque d'attention et me le reprochent en ne me faisant aucun cadeau. J'encaisse les volées de coups, parant tant bien que mal. Ma tunique de toile légère ne m'apporte aucune protection. J'en serai quitte pour quelques bleus.

Dès l'entraînement terminé - enfin ! -, je salue Johannes comme il convient de saluer son maître : le poing de la main gauche recouvert par la main droite devant le bas du visage, et je m'échappe sans demander mon reste.

Le nuage est là, une vingtaine de mètres en dessous de moi, grand, étonnamment sombre pour un nuage bas, avec des reflets mauves et gris ardoise. Je comprends qu'il ait effrayé Johannes. Une portion de l'escalier disparaît complètement à l'intérieur pour réapparaître un peu plus bas. Quelque

chose bouillonne au centre du nuage, quelque chose qui semble presque vivant, animé d'une volonté propre.

Bii apparaîût à mes côtés tandis que je descends les premières marches, me rapprochant de la masse cotonneuse dont je ne peux détacher mon regard. La boule de poils me suit en sautillant. Plus je m'approche du nuage, moins il me semble menaçant, mais peut être est-ce parce que les remous m'apparaissent moins clairement.

Puis je l'atteins. Mes pieds y pénètrent, et

bientôt tout mon corps. C est d'abord comme entrer dans une nappe de brume, un désert de blanc vaporeux qui m'enveloppe. C'est à peine si je peux voir mes mains. Impression de fumée froide dans ma gorge.

Je tire sur les courtes manches de ma tunique pour me protéger de l'humidité. Malgré cela, ma peau se hérisse en chair de poule. Je ne les distingue pas, mais mes pieds trouvent facilement ces marches que j'ai parcourues plusieurs centaines de fois. Sans hésiter, je m'aventure encore plus bas.

Je dois avoir atteint le centre du nuage, car je me retrouve au milieu des bouillonnements que j'avais devinés d'en haut, je m'aperçois aussitôt que les remous sont créés lorsque la matière du nuage entre en contact avec le tube, cette membrane de protection qui entoure l'escalier : cela engendre des volutes d'air chargées d'humidité qui se percutent entre elles, créant de nouveaux dessins, délicats et tourmentés comme de la fumée au-dessus d'une tasse de thé.

La partie du nuage prise à l'intérieur du tube est la plus agitée. Et c'est exactement l'endroit où je me trouve.

J'ai l'impression que tout tourne. Est-ce juste une illusion due aux multiples courants d'air que je sens tourbillonner autour de moi ? Le souffle gronde dans mon ventre, il bondit si fort que je finis par m'accroupir pour garder mon équilibre, plongeant mes deux mains dans la blancheur de l'escalier. Je m'y agrippe de toutes mes forces pour ne pas perdre pied, et j'observe.

D'abord, j'utilise mes yeux mais, rapidement, je les ferme pour écouter les sifflements de l'air. Il y en a plusieurs, qui modulent leur chant près de mes oreilles.

Certains ressemblent au bruit du vent dans les feuilles, d'autres, à celui des rafales qui s'engouffrent dans les cordages des bateaux.

Parfois, il me semble entendre des voix humaines qui murmurent d'incompréhensibles paroles. Pour mieux les différencier, je commence à leur donner des noms. J'apprends ainsi à reconnaître Sifflotin, Bourdongras, Grincement et Souffleplaine. L'un après l'autre, ils passent sur mon visage pour me saluer. Ils semblent heureux d'être enfin nommés : à présent, ils peuvent exister.

Je m'aperçois que les flux d'air n'ont pas tous la même température. Naissent alors Chaudebrise, Frissonnante et Gèlenez. J'entrouvre la bouche, et l'air s'engouffre à l'intérieur pour que je le goûte. Ainsi Mielderose et Airamier se différencient de leurs compagnons. Tous mes sens en alerte, je fais encore la connaissance de Riredefée, Lourdecorde, et de quelques autres, avant d'avoir la certitude que, de tous les flux d'air présents, plus aucun ne manque à l'appel.

Alors je me relève. Mes mains lâchent l'escalier de nuage, je sais que les flux ne me feront pas de mal, que je ne tomberai pas - ou que si je tombais, ils

retiendraient ma chute. Je lève Les mains devant moi et les effleure du bout des doigts. Des vagues de chaleur affluent de mon ventre et fusent dans mes bras. Les flux d'air réagissent. Quelques-uns tu tressaillent sans dévier de leur course, d'autres me fuient, laissant derrière eux une traînée d'étincelles, et certains s'enroulent autour de mes bras tels des serpents de vent pour venir se lover au creux de mes paumes.

Mes doigts heurtent la paroi du tube de protection autour de l'escalier. Jusqu'à maintenant, je ne comprenais pas comment ces bulles pouvaient être composées uniquement d'air. À présent, ce prodige

me semble d'une simplicité désarmante : les flux d'air sont comme des fils qu'il est possible de tisser et nouer entre eux. Je caresse le tube. Riredefée, Airamers et Souffleplaine crépitent immédiatement à ce contact. Ce sont eux qui se tiennent là, tressés les uns avec les autres jusqu'à créer cette paroi, comme la trame d'un tissu.

Mes nouveaux compagnons dansent autour de moi. Je me rends compte qu'ils me connaissent déjà. C'est eux que j'ai invoqués chaque fois que je me suis servie du Souffle. Et ils ont répondu à mon appel, brisant les vitres pour me rejoindre.

J'hésite encore à ouvrir les yeux de peur de perdre leur contact. Finalement, j'entrouvre les paupières. D'abord je ne vois rien, puis, peu à peu, des rubans de couleur apparaissent en transparence. Certains semblent granuleux comme du sable, d'autres ont une texture lisse comme du verre ou vaporeuse comme de la mousse. J'identifie à nouveau chaque flux, pour associer leur apparence à la première impression qu'ils m'ont donnée, celle qui a déterminé leurs noms.

Je vous connais à présent. Je vous connais.

Mes doigts les sentent, ils perçoivent les flux et les attrapent, les dirigent. Tel un chef d'orchestre, j'en guide quelques-uns pour qu'ils se nouent ensemble. De nouveaux sons apparaissent, de nouvelles couleurs. Je ne sais pas trop ce que je suis en train de faire. J'expérimente.

Peu à peu, je creuse une trouée dans le nuage, et La Ville apparaît au loin, enveloppée d'une nuée de silhouettes sombres. Toute la frustration, la fatigue et la peur accumulées ces derniers mois se réveillent à cette vision.

Maintenant, je peux. Je peux faire quelque chose. Un à un, j'attrape les flux et les propulse à toute vitesse au-dessus de La Ville.

Saisie par une joie sauvage, je me mets à crier :

- Pour Nanou ! Pour Lucie ! Pour Maya !
Pour Locki !

Au loin, les silhouettes brumeuses s'affolent. Je continue de plus belle.

- Pour Gwen ! Pour Bénédict !

Je commence à me sentir faible. Non ! Pas maintenant ! Je ne vais pas m'évanouir maintenant, merde !

Si.

Je lance un dernier flux en murmurant :

- Pour moi.

Mes jambes se dérobent. Je tombe sur l'escalier.

Je ferme les yeux, mais je reste consciente suffisamment de temps pour sentir que, si une partie de moi est excitée par les nouvelles possibilités que m'offre le Souffle, une autre partie est parfaitement calme, comme un point fixe dans mon esprit. Je me dirige vers ce havre de

tranquillité et y entre. Je comprends que c'est là. C'est là qu'il faut que je me trouve. Et je perds connaissance.

Bourdonnement autour de moi. Des voix qui chuchotent. Je suis allongée sur quelque chose de moelleux.

- Je crois qu'elle se réveille.

— Oui, elle se réveille.

J'ouvre les yeux, les referme aussitôt. Trop de lumière. Je plisse les paupières pour essayer de comprendre où je me trouve. Des formes floues bougent au-

dessus de moi.

Des visages. Du jaune. Ma chambre, je suis dans ma chambre. Mes yeux s'adaptent peu à peu à la luminosité ambiante. Mais pourquoi est-ce que tout est aussi embrouillé dans ma tête ? Le visage de Camomille apparaît au-dessus de moi.

- Dis donc, moineau, tu nous as encore fait peur !

- Tout va bien, June, ne t'inquiète pas.

- Non, mais laissez-la respirer !

Johannes est debout près de moi, appuyé

contre le mur. Il a l'air soucieux, et un peu en colère peut-être. Mais surtout soucieux. Camomille est à côté de lui, accrochée au bras de Locki comme pour se retenir de me sauter dessus, et, tout au bout de mon lit, j'aperçois la large silhouette de Gaspard qui tient Bii dans l'une de ses mains. Même Maxence a quitté son jardin, je le devine derrière Camomille, un peu en retrait.

Le nuage et ses flux d'air me reviennent en mémoire, je m'assois d'un coup.

- J'ai compris ! J'ai compris !
- Reste couchée !
- June, je t'interdis de te lever !

- Mais j'ai compris, j'veus dis !

Des mains me repoussent sur mon matelas.
Je ne leur résiste pas, mon brusque
mouvement ayant réveillé un mal de crâne
carabiné.

- Apparemment, elle a compris, dit la voix
de Camomille alors que ma tête retrouve
sa place sur l'oreiller.

- Compris quoi ?

Sans réfléchir, j'esquisse le mouvement de
m'asseoir à nouveau.

- Le Souffle, j'ai compris le Souffle !

- Couchée, on a dit !

- Elle a compris le Souffle !

- Merci, Camomille, on avait saisi, je crois.

Des mains se posent sur mon front, mes joues, mes bras.

- Tu es sûre que tu te sens bien ?

- Tu as l'air complètement hallucinée !

Soudain, la sensation de flou s'estompe et tout redevient clair. Je crie :

- Mais je vais bien, lâchez-moi, je vais bien, vous m'énervez à la fin !

Un court silence s'installe où plus personne n'ose parler. Je les dévisage l'un

après l'autre. Locki semble amusé par mon brusque sursaut de colère.

- Je t'avais dit de ne pas descendre, dit Johannes.

Je souris.

- Tu sais bien que je suis une tête de mule.

- Ah oui, oui, renchérit Camomille en secouant la tête de haut en bas, ça c'est certain, oui, une vraie tête de mule...

- Et si tu nous expliquais ce que tu as compris ? demande Johannes.

Je me redresse sur mes coudes.

Camomille se penche vers moi pour me forcer à me rallonger, mais Johannes

l'arrête d'un regard. Je rassemble mes pensées pour leur décrire les flux et comment il est possible de créer des trames en les combinant entre eux.

- Ces flux, ils ne se trouvent que dans les nuages ? intervient Maxence.

Je me concentre un instant. Mielderose et Flammefolle apparaissent dans la chambre en rubans argentés et viennent me chatouiller les narines. J'éclate de rire. Je n'ose pas les toucher de peur de perdre encore connaissance.

-Apparemment pas ! J'imagine que si on

ouvrir la fenêtre et que je les appelle, les autres vont rappliquer.

-Les autres ? demande Locki. Tu veux dire qu'il y en a

dans la pièce ?

- Oui. Je pense qu'il y en a partout où il y a de l'air,

dis-je songeuse. Ils sont l'air. Ou plutôt, l'âme de l'air, ce qui lui donne vie, ce qui l'anime. Une partie de l'air est vide, sans vie, et c'est dans ce milieu que les flux évoluent, comme des poissons dans l'eau ou des astres dans l'espace. Ils sont partout. Dans chaque courant d'air. Dans chaque brise. Dans chaque respiration.

Des rides se creusent au milieu de leurs fronts tandis qu'ils froncent les sourcils.

- Si c'est aussi simple que tu le dis, demande Gaspard, peux-tu nous dire pourquoi nous t'avons retrouvée inconsciente, allongée sur l'escalier ? Heureusement que ta bestiole en venue nous chercher...

D'un coup, les circonstances de mon évanouissement me reviennent, je demande :

- Les Oldariss ?

- Partis, dit Johannes, éparpillés dans le ciel. Quelques-uns traînent encore...

Je plisse légèrement les yeux.

- Pas pour longtemps...

Johannes sourit.

-Tu n'as pas répondu, dit-il, pourquoi as-tu perdu connaissance ?

-Oh ça...

L'îlot de calme dans mon esprit irradie comme une boule de lumière. Il vibre à l'unisson du Souffle.

-Je n'étais pas au bon endroit, dis-je.

-Au bon endroit ? Répète Johannes en

haussant un sourcil.

Je penche la tête sur le côté, pensive.

-Il y a un truc que je n'ai pas encore tout à fait saisi.

Mais je crois que le Souffle se trouve à la fois là, et là, dis-je en montrant successivement le haut de mon ventre et l'arrière de ma tête. J'ai besoin des deux, pour l'utiliser je veux dire, il faut que je sois dans les deux, sinon., mon corps ne le supporte pas.

-Comment cela, « être dans les deux » ?

Je soupire. Comment expliquer ce phénomène ? Lorsque je le sens, tout est clair, mais je m'embrouille en essayant de mettre des mots dessus.

-C'est... comme une pièce, dis-je, une chambre à l'intérieur de ma tête, calme et silencieuse, d'où je peux regarder tout ce qui se passe en moi et autour de moi, sans perdre le contrôle. Pour utiliser le Souffle, je pense que je dois concentrer mon esprit à cet endroit-là.

Cinq paire d'yeux sont braqués sur moi. Est-ce qu'ils me croient folle ?

-Cool, lâche Locki.

-Je crois que je vais passer plus de temps du côté de l'arène, à présent, dit Maxence d'un air amusé, ça risque de devenir intéressant.

Il m'adresse un petit sourire avant de sortir de la pièce.

-Bien, dit Camomille. Mais quoi qu'il en soit, moineau, évite de disparaître sans dire où tu vas.

J'acquiesce. Camomille ajuste ma couette au bord du lit et se dirige à son tour vers la porte, poussant devant elle Locki et Johannes, qui ne résistent pas longtemps.

Elle lance un regard éloquent à Gaspard pour qu'il me laisse seule mais, au bout de mon lit, le géant ne bouge pas. Une fois les autres partis, il jette un coup d'œil circulaire sur les vêtements qui jonchent le sol de ma chambre.

-Tu attends que ça pousse ?

-Non, j'attends de voir s'ils vont se ranger tout seuls.

-Et ? Ça fonctionne ?

-Tu vois bien... Mais je ne désespère pas. Seize ans que je tente cette expérience. Un jour peut-être...

Gaspard sourit, puis redevient sérieux.

-Je t'ai dit que le bateau était prêt ?

-Non.

-Le bateau est prêt, lance-t-il solennellement.

Je souris tandis qu'une légère appréhension contracte mes épaules.

-Merci.

Gaspard hoche la tête, puis sort à son tour.

-Oh, et puis tu pourrais arrêter de t'évanouir tout le temps, plaisante-t-il en passant sa grosse tête dans l'embrasure de la porte. Ça devient lassant à la fin !

Je lui adresse une mimique d'excuse, à laquelle il répond par l'un de ses habituels clins d'œil.

-Je sais bien que tu le fais exprès, juste pour que tout le monde s'occupe de toi !

Ben voyons ! Si je n'étais pas aussi fatiguée, j'éclateraais de rire.

-Je compte sur toi pour garder le secret, lui dis-je.

Le grand rire de Gaspard résonne dans la cage d'escalier alors qu'il referme la porte derrière lui. Tandis que le bruit de ses pas

s'estompe, je repousse la couette et relève ma tunique, intriguée par une légère sensation de brûlure.

En haut de mon ventre, juste entre mes côtes, le tracé d'une spirale verte est apparu sur ma peau. Il me semble qu'elle luit faiblement.

Troisième partie

L'île du nord

Chapitre 17

Le Veilleur de lumière ne put réprimer un sourire lorsque la vision s'établit. June semblait s'amuser. Debout au centre de l'arène, ses pieds nus plantés dans le sable, elle était vêtue d'un pantalon noir sur lequel tombait une courte tunique gris sombre ajustée à la taille par une étroite bande de tissu clair. Elle semblait manier un jouet de sa

fabrication, ou une sorte de corde, visible par elle seule. Le Veilleur de Lumière, tout comme Gaspard et Locki , qui se trouvaient en ce moment même dans les gradins de l'arène, aurait pu croire que June ne faisait que des gestes au hasard, une sorte de danse guerrière, mais l'existence de l'arme invisible était avérée par les gerbes de sable qui jaillissaient sans prévenir d'un bout à l'autre de l'arène au gré des impulsions de la jeune fille. C'était tellement rapide qu'il était difficile de deviner le mouvement du fouet : l'objet était comme un prolongement d'elle-même, les flux d'air obéissant au moindre de ses gestes.

Fasciné, le Veilleur sentit monter une bouffée de fierté. Les dix-neuf mois passés au Port de la Lune avaient considérablement changé sa protégée. Une adolescente était arrivée là, et c'était une femme qu'il contemplait à présent. Une jeune femme solide et volontaire. Elle était toujours têtue, impulsive, mais, en apprenant à maîtriser les possibilités du Souffle, June avait aussi appris à canaliser sa colère et elle s'était beaucoup apaisée.

Chaque jour, elle imaginait de nouvelles trames, de nouvelles manières de combiner les flux d'air entre eux, et elle laissait parfois entrevoir l'ampleur de sa

puissance dans les démonstrations qui semblaient pour elle n'être qu'un jeu, mais qui donnaient des frissons à tous ceux qui y assistaient.

Dans les mains de n'importe qui d'autre, un tel pouvoir aurait profondément inquiété le Veilleur de Lumière. Mais il croyait en June. Il avait tellement besoin de croire encore. En quelque chose. En quelqu'un. En l'espoir.

Le lendemain, la jeune fille fêterait son dix-septième anniversaire.

Tandis que la vision continuait derrière

ses paupières closes, le Veilleur admit que si, année après année, son apprenti, Nathanaël, prenait la place d'un fils dans son cœur, June était la fille qu'il n'aurait jamais,. Il lui en coûtait de ne pas pouvoir lui parler — et encore moins l'approcher. Il reconnaissait pourtant le bien-fondé de la règle qui empêchait les Veilleurs d'avoir des contacts directs avec les hommes : elle avait permis au Cercle de perdurer à travers les siècles pour accomplir sa Mission. Mais dans le cas présent, la règle n'en était pas moins cruelle.

Alors qu'un sourire amer se glissait sur ses lèvres, le Veilleur vit soudain June

ouvrir ses doigts pour libérer le fouet puis, d'un geste naturel dont elle ne mesurait probablement pas la grâce, elle tendit ses deux bras vers le ciel et bascula sa tête en arrière, les yeux fermés. Un grand sourire illuminait son visage. Elle fléchit ses poignets et inclina doucement ses paumes vers le sol. Le sable à ses pieds se mit à sautiller. Bientôt, un cylindre de sable s'éleva tout autour d'elle en tourbillonnant, tel un cyclone miniature. Le Veilleur en resta bouche bée. Dans l'œil de calme au centre de la tempête, June semblait sereine, son visage fin tourné en direction des quelques nuages disséminés dans le ciel printanier.

La tornade prit de l'ampleur, s'étendant à un diamètre d'environ cinq mètres. De plus en plus de grains de sable se trouvaient aspirés par le tourbillon et s'élevaient dans les airs.

Lorsque le cylindre de sable atteignit la hauteur de son cou, June ouvrit les yeux et laissa retomber ses bras. Un air décidé glissa sur son visage tandis que le sable se reposait sur le sol dans un nuage poussiéreux.

Elle traversa l'arène avec assurance, échangea quelques mots avec Locki et Gaspard, avant de se diriger vers la maison. June ouvrit la porte d'entrée à

la volée, monta quatre à quatre les escaliers en donnant au Veilleur l'impression que rien ne pouvait entraver sa course puis, après un rapide coup sur la porte du bureau de Johannes, elle entra et, debout devant lui, elle déclara simplement :

- Nous partons.

Johannes était assis derrière son bureau. Des flots de lumière inondaient le plancher de clarté.

- Bien, dit-il .Dans quelle direction ?

- L'île du Nord.

En entendant ces mots, le Veilleur de Lumière ouvrit les yeux, et le mur

arrondi de son cabinet de travail remplit son champ de vision. Il ôta le cercle métallique qui lui ceignait le front et le posa sur son bureau. Un soupir silencieux s'échappa de sa bouche.

L'île. Là où tout avait commencé.

-Qu'il en soit donc ainsi,, murmura-t-il pour lui même.

Chapitre 18

Debout à l'avant du bateau, je scrute le ciel. Aucune silhouette noire en vue. Quelques-unes se sont approchées de nous tout à l'heure, puis elles sont reparties avant même que j'intervienne. Je baisse les yeux. Le paysage défile, une centaine de mètres en dessous de la coque. De vastes plaines stériles et désertes.

Quand j'étais petite, des histoires circulaient, pleines de bêtes monstrueuses et de villes hantées. Je pensais qu'elles n'étaient que des contes destinés à faire peur aux enfants pour qu'ils ne s'aventurent pas seuls en dehors des remparts. Mais après mon arrivée au Port de la Lune, les cauchemars ont commencé, peignant une réalité bien pire que tout ce que j'avais pu imaginer. Les visages vus en rêve se succèdent dans ma tête. Mes poings se serrent. Je murmure :

- Je vous trouverai. Je vous trouverai.

Maintenant que j'ai sous les yeux ces terres désolées où plus rien ne pousse, parcourues seulement par des hordes d'animaux sauvages qui, vues d'ici, ressemblent à de gigantesques loups, ou peut-être de grands chiens, c'est comme si mes cauchemars se matérialisaient devant moi. Des terres de chaos. Les hommes ont déserté ces plaines, mais les traces de leur passage subsistent un peu partout. Des ruines d'habitations ou d'anciennes usines délabrées s'élèvent au milieu d'étranges collines de détritrus, d'objets obsolètes et de machines éventrées dont tout le monde a oublié l'utilité...

Mon regard se perd sur les grandes routes

dont les vestiges s'étaient un peu partout sur le sol en larges rubans sombres. À part quelques commerçants, et des marins, comme Gaspard, plus personne ne voyage. Trop dangereux. Les hommes grandissent à l'endroit où ils naissent, et les marchandises transitent sur les voies ferrées qui relient les villes entre elles, traversant ces régions désertes. Les rôdeurs y règnent en maîtres.

Johannes m'a dit qu'il y a quelques générations, les choses n'étaient pas ainsi. Avant, on ne vivait pas forcément toute sa vie à l'endroit où l'on était né. Avant, les gens parcouraient ces longues routes qui se perdent à l'horizon. Avant quoi ? Avant

l'épidémie de Bleue qui a suivi les grandes guerres. Avant que chacun se retranche chez lui et n'en bouge plus, de peur que la maladie ne l'attrape et ne l'emporte avec toute sa famille. Avant que les habitants des villes, par mesure de précaution, décident de ne plus se rencontrer pour ne pas risquer de tomber sur un nouveau foyer infectieux. Chacun chez soi.

Johannes a laissé entendre que l'épidémie est apparue à la suite de la rupture de l'équilibre invisible, lorsque, après l'extinction de la première Source, les Oldariss ont pris le dessus sur les Sylphes. Le réseau de communications s'est alors éteint et les conflits ont éclaté, aussi fulgurants que dévastateurs. Puis la

Bleue est arrivée, sournoise, meurtrière.
La disparition des Sylphes aurait-elle
suffi à bouleverser de façon aussi radicale
la vie des hommes ?

Je laisse mes interrogations de côté pour
observer la petite ville dont nous nous
approchons. Pas de villages alentour,
aucune maison isolée, rien que quelques
champs entourés de hauts murs de
barbelés pour les protéger des rôdeurs et
des animaux, la ville elle-même est
entourée de barrières de bois surmontées
de pics en métal. Je n'aimerais pas vivre
dans un endroit pareil.

Je ne peux m'empêcher de me dire que je n'ai jamais été aussi loin de chez moi. Autour de La Ville, jusqu'à une ou deux journées de marche, on croise des champs cultivés entourant des petits hameaux. C'est dans l'un de ces villages que je suis née, et ce paysage-là, je le connais bien, même si je ne l'avais jamais vu d'aussi haut avant de quitter le Port de la Lune la semaine dernière. Le voir disparaître sous la coque du bateau m'a fait une drôle d'impression, comme si je laissais définitivement mon enfance derrière moi.

Des noms et des visages... Nanou, Lucie, Melia et puis Lou, la nouvelle fille que je n'ai pas eu le temps de connaître... Mel,

Gwen, Maya, Dan, Bénédict... J'emporte leur souvenir avec moi. Je ne sais pas vraiment où je vais, mais j'espère que je les reverrai un jour. J'espère aussi que les Oldariss ne rappliqueront pas trop vite vers La Ville après notre départ...

- Regarde qui je viens de trouver, lance Locki dans mon dos.

J'ai à peine le temps de me retourner qu'une tornade verte s'agrippe à mes vêtements et monte sur mes épaules avec de petits cris de joie.

-Biiiii ! s'exclame-t-elle en me donnant de légers coups de museau sur la joue.

Elle était introuvable au moment du départ, mais je me doutais bien que Bii ne nous aurait pas laissés partir sans elle. Je lui gratte la tête, soulagée malgré tout de la trouver sur le bateau.

- Où étais-tu cachée, ma jolie ?

- Tout en haut du mât, me répond Locki en secouant la tête d'un air amusé.

Je lève les yeux vers les deux grandes voiles blanches qui s'étalent telles les ailes d'un oiseau gigantesque sur le bleu du ciel moucheté de nuages. Elles sont gonflées d'une multitude de flux qui

s'enroulent et s'entremêlent dans le creux de la toile. Assis à la barre, Gaspard m'adresse un petit signe de tête amical. Je lui souris et me détourne. Mon front se tend malgré moi. Johannes n'est pas là, et son absence m'inquiète un peu. Lorsque je lui ai annoncé que nous partions, il m'a répondu qu'il quittait lui aussi le Port de la Lune, mais pas avec nous.

- Une autre mission m'a été confiée, a-t-il dit. Je vous rejoindrai bientôt.

Il n'avait manifestement pas l'intention de me donner plus de précisions et, malgré

mes craintes de ne pas être à la hauteur sans sa présence à mes côtés, je n'ai pas insisté.

J'inspire profondément, soudain oppressée par la bande de tissu blanc roulée tout autour de ma taille. La spirale apparue sur mon ventre il y a quelques mois est devenue plus nette. Elle rayonne en permanence d'une douce chaleur. Je n'en ai parlé à personne, je ne veux pas inquiéter les autres inutilement. Lorsque j'utilise les flux d'air, la spirale verte devient brillante, et je dois la cacher tous les matins sous un bandage. Je ne sais pas ce que cette marque signifie, mais elle ressemble à celles qui recouvriraient le

corps de la Sylphide qui m'a transmis le Souffle.

Locki pose ses mains sur la rambarde et se penche pour regarder le sol. Je m'appuie à côté de lui. Son poignet est cerclé du même bracelet que le mien. Un bracelet tout simple, étrangement léger, taillé dans un métal doré aux reflets roses. Johannes nous les a confiés avant de partir pour que nous puissions communiquer à distance. Sur le dessus, se trouve une rangée de cinq petits carrés colorés. Ce sont en réalité de minuscules curseurs qui dévoilent des faces émaillées de couleurs différentes lorsqu'on les fait tourner, et qui permettent ainsi, suivant la

combinaison des couleurs, de se mettre en contact avec un autre porteur de bracelet. Un sourire sur les lèvres, je repense au moment où Johannes m'a fait essayer mon bracelet en m'expliquant son fonctionnement. Nous avons échangé quelques mots, puis une bouffée d'affection qui ne venait pas de moi a envahi mon esprit, mêlée à de l'inquiétude. Surprise, j'ai interrogé Johannes du regard. Celui-ci a imprimé une secousse au bracelet, coupant la communication, et l'impression a disparu.

- Tu viens de t'apercevoir que les bracelets ne transmettent pas uniquement la voix, a-t-il dit, n'est-ce pas ?

- Je... suppose, oui, ai-je répondu, interdite, en comprenant qu'il avait volontairement laissé filtrer ses émotions à travers le bracelet.

Il m'a laissée sentir ce que sa pudeur ne lui aurait jamais permis de dire : combien il tient à moi. Cet aveu silencieux m'a profondément émue.

Ses petites griffes accrochées dans l'épais tissu de mon manteau, Bii hume le vent.

- Regarde, dit Locki en pointant du doigt la ligne de l'horizon.

Je relève le nez et découvre au loin une vaste étendue sombre et mouvante. De l'eau. De l'eau à perte de vue.

J'identifie enfin l'origine de cette odeur iodée qui piquait mes narines depuis un moment. Plus nous approchons de la mer, plus l'odeur devient prégnante, s'infiltrant jusque dans les fibres de mes vêtements. Puis les premiers sons me parviennent et se muent rapidement en un grondement incessant. Au large, de petites traînées blanches apparaissent et disparaissent, illuminées par les quelques rayons de soleil qui percent jusqu'à la surface. Bribes de nuages posés sur l'eau comme de la crème mousseuse sur un dessert.

Bientôt, je commence à distinguer les volumes, et ce qui me semblait n'être qu'une étendue plane m'apparaît traversé de rides mouvantes qui viennent s'écraser sur les falaises et s'étendre sur le sable des petites plages encaissées dans la roche.

Sur l'une de ces plages, quatre silhouettes sont assises face à la mer et regardent le soleil qui tombe au ralenti vers l'horizon. Alors que nous passons juste au-dessus d'elles, la plus petite lève la tête. C'est un garçon à la peau sombre, qui ne doit pas avoir plus de cinq ou six ans. Il suit le bateau des yeux avec un grand sourire et nous adresse un petit geste de la main.

Interloquée, je lui rends son salut.

- Il nous... voit ? je demande incrédule en me tournant vers Locki.

—Il semblerait bien, dit-il en adressant à son tour un salut au garçon. Gaspard m'a dit que certains enfants étaient capables de voir les Sylphes. Ils doivent aussi pouvoir voir le bateau.

- Vraiment ? Uniquement des enfants ?

Locki hausse les épaules.

- Quand ils grandissent, ils ne les voient plus.

Le rivage disparaît sous la coque et, devant nous, il n'y a plus que de l'eau qui

s'assombrit à mesure que nous nous éloignons de la côte. Il n'y a donc pas que moi qui puisse voir l'invisible. Si cet enfant existe, il y en a probablement d'autres... J'aimerais l'appeler, lui demander son nom, savoir qui il est.

Mais le vent souffle dans la mauvaise direction et, déjà, le rivage s'aplatit derrière nous en une ligne sombre.

- C'est grand, dit Locki les yeux tournés vers le large.

— Oui.

D' un coup, je suis prise d'un vertige et m'agrippe un peu plus au garde-corps. Je me sens minuscule. Comme si l'immensité de la mer allait m'aspirer pour m'engloutir.

Il y a encore quelques mois, le monde était simple : il y avait La Ville et, à l'intérieur de ses remparts, tout ce dont j'avais besoin et tout ce que j'aimais. Même si je suis née en dehors, ma vie tout entière était contenue dans l'enceinte de ces murailles. Le reste, les souvenirs, étaient rangés dans les recoins de mon cerveau, partiellement oubliés - quel

intérêt y avait-il à se rappeler le dehors ?

A présent, je vole au-dessus de cette mer qui me semble infinie. Et pourtant, elle ne l'est pas, je sais qu'il y a des terres au-delà, des terres que je verrai un jour, bientôt. Mais jamais je ne connaîtrai le monde comme je connais La Ville.

Chaque pavé m'était familier, chaque coin de verdure, chaque fontaine, chaque rue. La Ville avait des limites, je pouvais en faire le tour. Ce monde que je découvre, au contraire, paraît plus grand à chaque instant. Chaque pas que je fais révèle de nouveaux lieux inconnus, et puis d'autres encore, et encore... C'est sans fin. Effrayant, et grisant à la fois. Il n'y a plus

de remparts pour me protéger, mais il n'y a aucune frontière que je ne puisse franchir. Je suis libre d'aller partout. Le monde comme un immense terrain de jeu.

-Tu te souviens de cette créature bizarre dont parle une feuille de l'arbre-bibliothèque ? je demande. L'homme-poisson celui qui voyage en lançant son cœur dans les vagues comme un grappin ?

-Oui

- Peut-être qu'il est là-dessous, quelque part.

- Peut-être.

J'observe les vagues, espérant voir apparaître la créature. En vain. Le soleil semble ne jamais vouloir se coucher. Il est comme suspendu, quelques centimètres au-dessus de l'horizon. Après plus d'une heure d'hésitation, il plonge finalement de l'autre côté du monde.

Comme chaque soir depuis notre départ, Locki et moi prenons la barre pour permettre à Gaspard de dormir un peu.

- S'il y a le moindre problème, réveillez-moi, dit ce dernier en se pliant en deux pour passer l'ouverture qui mène à la

cabine.

Je m'installe dans le cockpit, sur le petit banc de bois qui jouxte la barre. Locki descend dans la minuscule cuisine du bateau, et remonte avec des sandwiches que nous engloutissons comme si nous n'avions rien mangé depuis des jours. Bii mendie un peu de nourriture, puis, rassasiée, elle se roule en boule à côté de moi et s'endort, la tête à demi recouverte par sa queue touffue.

La nuit est à présent profonde. Le vent nocturne balaye les nuages et le croissant

de lune légèrement voilé luit calmement dans sa robe d'étoiles. Une multitude de petits bruits remplit le silence et l'obscurité. Le sifflement doux des flux d'air dans les cordages, les craquements du bois, le couinement des poulies, et en bas, tout en bas, la respiration feutrée des vagues qui enflent et se dégonflent, comme des milliers de chats ronronnant de concert. Tout cela ressemble à une berceuse. Pourtant, je me sens parfaitement éveillée, laissant les odeurs de la nuit m'emplir de leur calme. J'ai toujours aimé la nuit. On y respire mieux, plus profondément que le jour.

Une heure doit s'être écoulée lorsque

Locki murmure :

-Je crois bien que je vais m'endormir...

Je souris. Le ciel est complètement dégagé à présent. Rester seule avec la nuit, flotter en silence entre l'eau et les étoiles qui pétillent là-haut, oui, cette idée là me plaît.

-Va dormir, lui dis-je. Ne t'inquiète pas.

- Tu es sûre ?

- Certaine. Va.

Locki se lève, les yeux déjà ensommeillés, et s'engouffre à son tout dans le puits rectangulaire pour rejoindre la cabine.

Je lève les yeux vers le mât. Les flux d'air sont là, comme toujours, qui chahutent dans les voiles et s'emmêlent joyeusement. Je remarque un petit nouveau au goût iodé et l'appelle.

- Tu seras Seldemer, lui dis-je à voix basse.

Il s'enroule autour de moi, puis bondit malicieusement dans la nuit et disparaît sous la coque du bateau. Intriguée, je lâche un court instant la barre pour jeter un coup d'œil par-dessus bord. En bas,

des dizaines et des dizaines de Seldemer se pressent les uns contre les autres, formant un ballet étrange et fascinant. Je reviens à mon poste et, d'une légère inclinaison de la barre, je fais glisser silencieusement le bateau vers la mer. Il en est presque à frôler les vagues lorsque je redresse le cap. Les flux de Seldemer dansent dans les rayons de lune, se repliant et bondissant vers le ciel comme des ressorts. Hypnotisée, je perds la notion du temps.

La voix de Gaspard me sort de ma torpeur.

- C'est beau, hein.

J'acquiesce en souriant. La nuit est belle en elle-même.

-Déjà debout ? dis-je, étonnée.

- Quand je navigue, je ne dors jamais très longtemps.

Il s'assied sur le banc qui me fait face, de l'autre côté de la barre.

- Je vois que tu es descendue, dit-il.

- Oui, je voulais...

Je m'interromps, ne trouvant pas comment expliquer le moment que je viens de vivre.

- Je sais, dit-il. L'appel de la mer.

Je regarde les flux de Seldemer tourbillonnant autour de nous.

- Oui, c'est exactement cela.

- Mais tu ne l'as pas touchée. La mer, précise-t-il, tu ne l'as pas touchée.

- Non. je n'ai pas osé.

- Vas-y.

- Vraiment ?

- Oui, descends encore, tout doucement.

Il pose sa main devant la mienne sur la barre et nous appuyons pour descendre. La coque fend la mer. Dans un gémissement sonore, le bois se met à

trembler et craquer, comme s'il n'avait attendu que cela. Le chuintement de l'eau s'intensifie, et des gouttelettes jaillissent de l'étrave jusque sur le pont. J'éclate d'un rire jubilatoire. Le visage de Gaspard s'illumine d'un immense sourire.

- La vie devrait toujours ressembler à ça, dit-il.

Derrière nous, une longue traînée blanche se forme dans l'eau. Nous naviguons ainsi un petit moment, puis Gaspard imprime un mouvement ascendant au bateau, et nous nous arrachons à l'emprise des vagues, laissant en dessous de nous les Seldemer ondulants. Le silence revient immédiatement.

- Gaspard, je lui demande à mi-voix, tu as déjà navigué sur ce type de bateau auparavant ?

- Un bateau volant, tu veux dire ? répond-il avec un grand sourire. Oui, j'en ai remis en état un autre avant celui-ci, plus grand.

- Où est-il, cet autre bateau ?

Gaspard hausse les épaules.

- Je n'en sais rien. Bien que je sache qui est son capitaine.

Son sourire s'allonge encore, devenant presque carnassier, et je comprends pourquoi Camomille le surnomme « Pirate ». Je penche ma tête sur le côté.

- Oh, dit-il pour répondre à mon regard interrogatif, son capitaine est une vieille connaissance...

Le regard de Gaspard se perd dans ses souvenirs. Une vieille connaissance, hein ? Bon, apparemment, je n'en saurai pas plus.

Tout autour de nous, le ciel s'éclaircit. L'aube s'ouvre au nord-est comme une fleur de givre.

- Quelle heure est-il ? je demande.

- Trois heures, quatre peut-être.

- Mais... le jour revient déjà ?

- À cette période de l'année, la nuit du Nord ne dure que quelques heures.

Je regarde l'aube se lever, n'arrivant pas à me décider à rejoindre la cabine pour dormir. Après cette nuit étrange et calme, je n'ai pas envie de quitter l'abri du ciel. Finalement, Je m'allonge sur le banc et cale ma tête dans le creux de mon bras. Dérangée dans son sommeil, Bii s'étire, puis s'étend contre moi. Bercée par le vent, je m'endors aussitôt.

Une main sur mon épaule me secoue doucement. Je laisse malgré moi échapper

un grognement avant d'ouvrir les yeux.
Gaspard me sourit.

- On arrive, dit-il.

Ces mots me réveillent instantanément. Je me lève et franchis les quelques pas qui me séparent du bastingage. L'île est là, immense. Nous approchons d'une langue de roche sombre et plissée qui s'avance dans la mer.

- Roche volcanique, lance Gaspard.

Je frissonne. Jonsi, Jonsi le poète, cette île est la sienne. Aujourd'hui que ce champ de lave s'étale sous mes yeux, son souvenir remonte à la surface comme un poisson nage vers les reflets du soleil et, tandis qu'il jaillit en pleine lumière, une joie intense mêlée de doute explose en moi. Peut-être Jonsi est-il là, quelque part en dessous ? Il m'avait décrit ces immenses champs de lave craquelés que j'ai sous les yeux, et les langues de mer qui creusent le rivage. Il m'avait raconté aussi ce ciel transparent, cette lumière irréelle, ces touches de clarté qu'on dirait posées là par le pinceau d'un peintre fou.

J'appuie mes deux mains sur le bastingage

et respire doucement. Mes yeux parcourent les reliefs de l'île. Les paysages sont à la fois pierreux et étonnamment verts. Aux champs de lave, succèdent des collines herbues et de grandes montagnes que dévalent des cascades, parfois surmontées de calottes de glace.

Une ville aux maisons colorées surgit devant nous, posée sur une large péninsule qui s'avance dans la mer. J'aperçois à son extrémité les digues d'un port.

Nous amerrissons bientôt et laissons le

bateau sur la côte sud de la péninsule, dans un coin discret à quelques kilomètres de la ville. Les seuls témoins de notre arrivée sont deux petits chevaux gris qui ne semblent pas le moins du monde troublés par notre apparition et tournent à peine la tête pour nous regarder passer.

Nous nous mettons en route vers les maisons. Cette terre si différente de la mienne me déroute. Ici, l'eau bouillonnante jaillit du sol, les volcans explosent, les glaciers glissent dans une déconcertante lenteur. Cette île est constamment en mouvement. Je sens sa vie sous mes pieds, une vie puissante et ancienne.

Au bout d'une heure de marche, nous atteignons les premières rues. La plupart des maisons ne dépassent pas un étage. Les pierres et les toits de tôle, peints de couleurs vives et joyeuses, tranchent sur le gris du ciel matinal.

Nous quittons le rivage. Gaspard nous entraîne aussitôt vers le centre ville. Il semble heureux de se trouver là et inspire de grandes goulées d'air avec délectation.

- Tu es venu souvent ici ? je lui demande.

- J'y ai traîné un moment, il y a une vingtaine d'années.

En marchant dans la rue, je m'étonne de l'indifférence des gens. Ils n'ont pas l'air étonnés de nous voir, à peine s'ils nous jettent un coup d'œil.

- Ils ont l'habitude de voir des inconnus ?

Gaspard hausse les épaules.

- Pas plus qu'ailleurs, répond-il. Mais il y a beaucoup de villages disséminés sur l'île. Ils pensent probablement que venons de l'un d'eux.

Arrivé devant un bar de la rue principale, Gaspard nous fait signe de le suivre et pousse la porte. En bas d'une volée de marches, nous trouvons une salle déserte

semée de petites tables de bois. Des rais de lumière où stagne la poussière en suspension percent entre de fins rideaux marron. Les verres sont impeccablement alignés derrière le comptoir et une grande ardoise clouée sur l'un des murs lambrissés affiche des prix raisonnables. J'avise un grand vase plein de fleurs séchées posé à même le sol dans un coin de la pièce. Même si l'endroit sent l'homme à plein nez, quelques éléments de décoration apportent une touche indéniablement féminine.

Gaspard semble se faire les mêmes réflexions que moi. Il hausse les sourcils et s'approche du comptoir.

- Eh bien, dit-il d'une voix forte, on dirait qu'il y a eu du changement par ici !

Des bruits de pas se font entendre dans l'arrière-salle, et un homme apparaît de l'autre côté du comptoir. Il est presque aussi grand que Gaspard et sa barbe blonde est séparée en trois tresses distinctes. Malgré son air bourru, il m'est immédiatement sympathique.

- C'est pour quoi ? grommelle-t-il.

Gaspard éclate de rire.

- Ne me dis pas que tu t'es marié, vieux frère ? T'as quand même pas fait ça ?

L'homme examine Gaspard sans le reconnaître. Au-dessus de ses petits yeux

enfoncés, ses sourcils se rapprochent en une mimique vaguement méfiante.

- Je t'accorde que ma barbe a un peu poussé depuis la dernière fois, reprend Gaspard, et que ma silhouette s'est épaissie, mais que veux-tu, il est rare qu'un homme maigrisse à mesure que les années passent !

L'homme écarquille les yeux.

- Gaspard ? s'exclame-t-il.

— Lui-même !

- Par ma barbe, t'es bien la dernière personne que j'aurais cru revoir dans ce trou paumé ! dit-il en contournant le comptoir pour prendre Gaspard dans ses

bras.

La deux hommes échangent quelques jurons en riant, puis se tournent vers nous.

- June, Locki, je vous présente Gudmundur.

— Appelez-moi Gummi. dit ce dernier en me tendant une main accompagnée d'un sourire.

Le dénommé Gummi nous indique une table où nous asseoir, lorsque le cliquetis de la porte d'entrée attire notre attention. Une grande femme au teint pâle paraît en haut des marches avec des sacs de provisions au bout des bras. Elle a un court moment d'hésitation en nous

apercevant et lance un regard étonné à Gudmundur à travers les mèches blondes qui lui tombent presque sur les yeux.

- Ma femme, Ada, dit celui-ci.

- Ah! Je savais bien que tu t'étais marié!
s'exclame Gaspard. Madame, enchanté !

Remise de sa surprise, Ada s'avance vers nous. Je remarque la rondeur de son ventre lorsqu'elle déboutonne son manteau et devine qu'elle doit être enceinte. Ada nous salue rapidement et s'échappe par l'escalier qui monte à l'étage.

- Pas de commentaires, siffle Gummi à Gaspard alors qu'elle disparaît.

Un petit sourire en coin, Gaspard lève les deux mains vers son ami en signe de rémission.

- Très bon choix, lâche-t-il finalement.
- J'avais dit « pas de commentaires » !
- Ce n'était pas un commentaire, c'était un compliment.
- Hm, grogne Gummi, eh bien pas de compliments non plus, s'il te plaît.

J'échange un regard amusé avec Locki.
Gaspard semble avoir été un fameux coureur de jupons...

- Ada va vous préparer les chambres là-haut, dit Gudmundur. Vous restez longtemps ?

Gaspard me regarde.

- On ne sait pas trop encore.

- Vous êtes les bienvenus, aussi longtemps que vous le voudrez.

Gaspard et Locki s'installent à une table pendant que notre hôte va chercher de quoi nous remplir le ventre.

Lorsqu'il ressort de l'arrière-salle, je vais

à sa rencontre.

- Excusez-moi...

- June, c'est ça ? dit-il en posant une carafe d'eau sur le comptoir.

- Oui. Dites... est-ce que vous connaissez quelqu'un du nom de Jonsi ?

Gummi disparaît un instant et revient avec un panier de pain et des assiettes.

- Hum. C'est un nom plutôt courant dans le coin...

- Il ne vient pas d'ici, lui dis-je à mi-voix, un peu gênée de sentir que Locki et

Gaspard ne perdent pas une miette de la conversation.

- Hahaha, tu parles du poète.

J'acquiesce.

- Je le connais, oui, reprend-il. Il n'habite pas en ville, mais il passe ici de temps en temps. Il viendra. Je lui dirai que tu le cherches. Tu le cherches, n'est-ce pas ?

-Oui

Je lui adresse un petit sourire de remerciement et vais rejoindre les autres à la table.

Alors il est ici. Il est bien ici. Une vague de chaleur monte dans mon venue.

- Jonsi, hein ? me taquine Locki avec un petit sourire en coin.

Je détourne le visage pour qu'il ne me voie pas rougir.

CHAPITRE 19

Je ne me lasse pas du spectacle qu'offre cette baie. Hier, un dégradé de gris perle se déployait dans le ciel, presque violet par endroits. L'eau du fjord était lisse comme un lac d'argent et seuls quelques canards venaient troubler la surface de rides ondoyantes qui formaient encre elles d'étranges motifs géométriques.

Aujourd'hui, les canards ont disparu. Un soleil blanc implacable diffuse sa lumière crue à travers la brume de nuages. Les bateaux, obligés de naviguer au près pour rentrer au port, se penchent majestueusement vers l'eau gris-bleu et ses vagues mousseuses. Je ne peux pas les regarder sans plisser les yeux tant la lumière est forte.

Une chaîne de montagnes se dresse tout au fond de la baie. Quelques collines d'abord, où se nichent des maisons isolées et, plus loin, de grands pics dont la silhouette se découpe sur le ciel. Des visages gigantesques se cachent dans les replis de leurs flancs : ici un nez, là des

yeux clos et une bouche entrouverte. Des géants endormis dans la roche et qui veillent à jamais sur la baie. Depuis plusieurs jours déjà, des nuages bas sont accrochés aux sommets de ces montagnes, couronnant ces géants de pierre de crinières brumeuses de vieillards.

Cette île résonne en moi, mais je n'arrive pas à décider d'une direction à suivre. À quoi peut bien ressembler une Source ? Est-ce qu'il faut que je trouve quelque chose de grand ? De petit ? De caché ? Ou au contraire quelque chose que j'ai sous les yeux à longueur de journée ? Il est frustrant de ne pas savoir ce que je cherche.

Devant moi, perché sur un rocher au bord de l'eau, un goéland se prend pour un flamant rose. Une patte repliée contre son ventre, il se lisse consciencieusement les plumes à l'aide de son court bec jaune. Brusquement, il s'envole, tourne au dessus du fjord pour revenir vers la terre et survole un groupe d'enfants jouant autour d'une grosse pierre qui trône au centre d'une esplanade entre les maisons — leurs maisons, j'imagine. L'oiseau disparaît bientôt au-dessus des toits multicolores.

Je m'approche des enfants pour observer leurs jeux. Ils sont une dizaine, vêtus de

chauds pantalons et de pulls en laine. La plupart sont blonds, d'un blond presque blanc, mais quelques têtes brunes se démarquent. Deux vélos rouillés reposent contre le mur le plus proche, et le vent qui passe dans les rayons crée une mélodie douce et joyeuse. La pierre, qui sert apparemment de support à leur jeu du moment, possède une petite cavité sur le côté. Tour à tour, ils y plaquent un œil pour regarder à l'intérieur. S'ensuivent chaque fois des piailllements de joie. Je me demande ce qu'ils peuvent bien y voir qui les réjouit à ce point, mais je n'ose pas approcher de peur de les déranger.

Soudain, une petite fille d'environ six ans

me remarque et se plante juste devant mon nez.

- T'es qui, toi ? dit-elle d'une voix aiguë mais assurée.

Immédiatement, les autres la rejoignent, je me retrouve entourée d' une petite meute qui me bombarde de ses yeux vifs.

- Je m'appelle June.

- Je t'ai jamais vue.

- Moi non plus, je t'ai jamais vue.

- Tu viens d'où ?

- Je souris et me sou mets de bonne grâce à leur interrogatoire, pointant le bras en direction du sud.

- Je viens de l'autre côté de la mer, par là-bas.

Un court silence suit cette déclaration, pendant lequel les enfants se jettent les uns aux autres des regards dubitatifs.

- Et tu es venue comment ? demande un garçon qui doit être le plus âgé du groupe.

- En bateau.

- Il est où ton bateau ?

- J'ai pas vu de nouveau bateau. Mon père, il est pêcheur. S'il y avait un nouveau

bateau au port, je le saurais.

- Ouais, bah moi aussi mon père il est pêcheur...

Je lève les deux mains pour les calmer et attirer leur attention.

- On a laissé notre bateau sur la côte. Il n'est pas au port, c'est normal que vous ne l'ayez pas vu.

- On ? C'est qui "on " ? T'es pas toute seule ?

- Et pourquoi tu es venue, d'abord ?

A ce point précis de la conversation, Bii,

qui jusque-là dormait sous mon manteau, se met à gigoter. Son petit museau émerge de mon col.

- Ooooooooooh ! lâchent quelques voix en chœur.

Des sourires fleurissent autour de moi. Ravie d'être le |centre de l'attention générale, Bii sort entièrement de mon manteau et se poste sur mon épaule.

- Qu'est-ce que c'est ? demande la petite fille blonde qui est venue me voir la première.

Les petits visages passent de Bii à moi avec curiosité. Je n'ai pas envie de les

décevoir en leur disant que j'ignore qui est la bestiole qui m'accompagne. Alors, j'improvise.

- C'est une sorte d'écureuil. Elle vit dans les arbres, c'est pour ça qu'elle a des poils verts, pour pouvoir se cacher.

- Les enfants acquiescent, buvant mes paroles, les yeux écarquillés.

- Elle s'appelle comment ?

- Je peux la toucher ?

- Si elle te laisse faire, oui. Elle s'appelle Bii.

Un garçon avance sa main avec empressement pour être le premier à

caresser Bii, mais l'animal fait un bond en arrière avec un petit cri et retombe derrière moi sur le sol.

- Doucement Solvin, dit une fille au pull bleu trop grand, tu lui fais peur !

Le dénommé Solvin prend un air penaud et franchement déçu. Bii passe devant moi en trois petits bonds, aussi intriguée par les enfants qu'ils le sont par elle, et elle finit par se laisser caresser. Elle leur lance même des regards d'adoration lorsqu'ils se mettent à la gratter derrière les oreilles.

Alors que tous forment un cercle autour de

Bii, je remarque une fillette brune qui se tient à l'écart, les yeux fixés sur l'animal, mais je suis distraite par les dizaines de questions dont me bombardent les autres et auxquelles je dois inventer des réponses. Au bout d'un moment, le torrent de questions commence à se tarir, et j'ose enfin poser la mienne :

— Qu'est-ce que vous faisiez tout à l'heure autour de la pierre ?

— Ben, on regardait le peuple caché, me répond Solvin comme s'il énonçait une évidence, sans cesser de caresser Bii avec un sourire radieux.

- Le peuple caché ? je demande, intriguée.
Qu'est-ce que c'est ?

- Les petites gens qui vivent dans les cailloux, répond une toute petite fille aux grands yeux verts.

Leur sérieux me donne envie de rire, mais je me retiens, autant pour ne pas les vexer que parce que le sujet m'intéresse.

- Donc, il y a des gens dans les cailloux ?

- Bien sûr! Mais ils se cachent, parce qu'ils sont timides.

- Parfois ils se laissent voir, me confie un garçon à mi-voix.

Je lui souris.

- Tu en as déjà vu, toi ?

- Oui, dit-il avec fierté, j'en ai vu un, une fois. Il était petit comme ça, ajoute-t-il en mettant sa main au niveau de ses genoux, et il portait un gros gilet gris qui lui tombait jusqu'aux pieds.

- Pas du tout, le contredit aussitôt la fille au pull bleu, ils sont au moins grands comme ça (elle place sa main au niveau de ses hanches). Et ils portent toujours un bonnet de laine.

Chacun y va de sa description, et toutes sont riches de détails contradictoires autant concernant la taille que l'habillement du peuple caché. Une seule chose est certaine pour eux: ces créatures existent.

- Et ils sont gentils ? je leur demande.

- Oui, très !

- Enfin, ça dépend, dit le garçon âgé.

- C'est vrai, renchérit un autre, ça dépend.

- Une fois, explique Solvin, il y en a un qui a invité ma mamie à boire un chocolat chaud. Mais si tu les déranges, ils peuvent te jouer des tours, te voler des affaires, des trucs comme ça, tu vois. Et si tu déplaces la pierre où ils vivent, ils peuvent devenir carrément méchants. Faire mourir des moutons. Faire rouiller ton bateau.

- Mais bon, ils font ça qu'aux adultes.

- Et que si on les a vraiment, vraiment dérangés.

- Si tu es gentil avec eux, ils sont gentils avec toi, conclut la petite fille aux yeux verts.

- Je vois, dis-je tandis que des voix adultes crient aux fenêtres les prénoms des enfants.

— On doit aller manger, s'excuse la fille au pull bleu en prenant la main de son petit frère.

Les enfants se séparent à regret de Bii et s'éparpillent rapidement, me saluant de petits gestes de la main accompagnés d'au

revoir sonores. Je les regarde disparaître, songeuse. Je repense à l'enfant sur la plage, celui qui a vu le bateau lorsque nous sommes passés au-dessus de lui. Est-ce que ce peuple caché est apparenté aux Sylphes ? Est-ce juste une légende sans rapport, ou bien... De petits êtres qui ne se laissent voir que par certaines personnes et que tous les enfants jurent avoir vus... La parenté avec ce que je sais des peuples invisibles est troublante. Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de Sylphes vivant dans les pierres. D'habitude, ils sont liés aux arbres, à Ceux Qui s'élèvent.

Mais, ici, il n'y a que très peu d'arbres, et la plupart sont petits, probablement à

cause du vent qui balaye l'île de ses soupirs incessants. Ici. Ceux qui s'élèvent, ce sont les montagnes, les volcans, les rochers. Des Sylphes vivant dans des pierres ? Pourquoi pas... ou bien peut-être s'agit-il d'Oldariss ?

Perdue dans mes réflexions, je ne remarque qu'au dernier moment le retour d'une des enfants. C'est celle qui se tenait à l'écart tout à l'heure, la fillette brune qui n'a pas voulu toucher Bii. Elle me dévisage et semble en proie à un important conflit intérieur, oscillant d'un pied sur l'autre sur un rythme rapide.

- Comment tu t'appelles ? je demande.

- Hanna.

Elle jette un coup d'œil à Bii, perchée sur mon épaule, et se mordille les lèvres. J'ai peur de la faire fuir en parlant, alors je garde le silence, attendant qu'elle se décide. Deux corbeaux passent au-dessus de nous. Hanna lève la tête vers eux et nous observons pendant quelques secondes leur vol saccadé. Puis la fillette me regarde droit dans les yeux.

- Bii, c'est un esprit, lâche-t-elle. Ils s'attirent entre eux.

- Un esprit ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle lève à nouveau les yeux vers le ciel et dit très vite :

- Un esprit protecteur. Seuls les sorciers

savent.

Puis elle tourne les talons et court vers les maisons. Perplexe, je la regarde disparaître à l'angle de la place. Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

J'attrape Bii et la pose dans ma main. La boule de poils proteste, offensée d'être traitée de façon aussi peu délicate, mais je la calme d'une caresse. Je l'amène près de mon visage et observe ses petits yeux noirs.

- Qui es-tu, adorable chose ?

- Biiiii, répond-elle doucement en touchant mon nez.

J'éclate de rire tandis qu'elle s'accroche à mon écharpe et se pelotonne dessous. La faim commence à se faire sentir, et les odeurs de nourriture qui s'échappent des maisons font gronder mon ventre.

En quittant la place pour rentrer chez Gudmundur, je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil dans le trou de la pierre, mais je n'y trouve rien d'autre qu'une bille de verre, probablement laissée en offrande par l'un des enfants.

- June ! m'interpelle Gudmundur de derrière son comptoir au moment où j'entre dans la salle principale du bar, toute remplie d'hommes, de voix et d'odeurs de poisson.

-June. répète-t-il en passant à côté de moi avec une pile d'assiettes sales dans les bras, visiblement débordé. Il est passé tout à l'heure, il a demandé que tu le rejoignes au jardin botanique !

Je mets un moment à comprendre de qui il parle avant de percuter.

- Jonsi ? Jonsi est passé ?

- Ce que je viens de te dire, oui. Il est

passé ce matin, tu étais déjà partie. « Dis-lui que je serai au jardin botanique », ce sont ses propres mots.

D'un coup, ma faim disparaît, aussitôt remplacée par une agitation et une anxiété qui me tordent les entrailles. Immobile dans une allée entre les tables, j'oublie les voix fortes des hommes, l'odeur âcre du poisson et celle plus ronde du café. J'oublie les allers-retours de Gummi et d'Ada, les courants d'air chauds provenant des cuisines, les bruits clairs des couverts sur la vaisselle. J'oublie la porte d'entrée qui claque, la lumière tranquille des lampes, les rires spontanés qui s'échappent d'un groupe de femmes

assises près d'un mur. J'oublie jusqu'aux murs eux-mêmes.

Suspendue au milieu du tourbillon, je plonge en moi-même, incapable d'exercer le moindre contrôle sur mes pensées. Je vais le revoir. Je vais le revoir. Est-ce que Jonsi va me reconnaître ? Et moi ? Son visage est flou dans mes souvenirs. Il n'y a que de ses mains dont je me rappelle parfaitement, des mains fines et blanches qui voletaient devant lui comme des papillons indécis tandis qu'il parlait.

Je tente de me raisonner. Il ne s'est rien passé entre nous. Rien d'autre que des promenades et quelques discussions. Se mettre dans un tel état est absurde. Je m'agace moi-même.

J'ai l'impression d'être une de ces filles complètement niaises que je déteste.

Jonsi. Depuis notre arrivée sur l'île, j'ai imaginé des dizaines de versions pour notre rencontre. De petits films projetés dans ma tête, puis rembobinés, et déroulés encore, chaque fois enrichis d'infimes détails, jusqu'à ce qu'une version

complètement nouvelle émerge. Et pourtant, je sais que la réalité sera différente, qu'elle ne ressemblera à aucun de ces films, ou alors de loin, vaguement. C'est bien cela qui m'angoisse. Ne pas pouvoir prévoir.

Je soupire, essayant de dissiper l'appréhension qui se noue dans mon ventre.

Tandis que mon esprit réintègre la course du temps et l'agitation qui règne autour de moi, je me concentre sur des détails pratiques.

Concrète.

Être concrète.

Interrompre ces films ridicules.

Ce n'est qu'un mec, merde !

Je me renseigne auprès de Gudmundur sur l'emplacement du jardin botanique.

— Tout au bout de la péninsule, dit-il en virevoltant entre les tables, tu ne peux pas le manquer !

Après l'avoir remercié, je monte dans la

petite pièce qui me sert de chambre. Il y a à peine la place pour marcher à côté du lit. Je le contourne tant bien que mal en ôtant écharpe et manteau - sur lesquels Bii s'empresse de faire son nid ! et je me plante devant le miroir carré fixé au mur au-dessus d'un petit lavabo. J'examine un moment les cernes qui marquent mes yeux, les petites rougeurs sur ma peau et le chaos de mes courts cheveux en désordre. Quand j'ai rencontré Jonsi, mes cheveux tombaient jusqu'au bas de mon dos. Je ne regrette pas de les avoir coupés, mais c'est bien la première fois que je me sentirais plus à l'aise s'ils s'y trouvaient encore. Plus à l'aise, ou en tout cas plus féminine.

Bon, s'il a des choses pour lesquelles je ne peux rien - je ne vais pas refaire pousser mes cheveux en tirant dessus... —, il y en a d'autres pour lesquelles de subtiles améliorations sont envisageables !

L'avantage d'avoir grandi entourée de filles, c'est que je suis plutôt compétente dans l'art du maquillage. L'inconvénient de mon départ précipité, c'est que je n'ai pas emmené d'autre matériel que ce qui traînait déjà au fond de mon sac à dos. A savoir, pas grand-chose. Un crayon noir, une mousse de teint couleur peau, et un minuscule pot de baume teinté pour les lèvres que j'ai soigneusement économisé depuis. Je récupère ces précieux éléments dans mon sac et me mets au travail.

Étrange de refaire ces gestes. Passer le crayon sur mes paupières. Estomper la mousse du bout des doigts. Cela fait longtemps. Je me sens un peu rouillée. Et puis, les réflexes reviennent.

Ce rituel m'apaise. Petite, je ne manquais jamais le moment où, en début de soirée, les filles se maquillaient. Cela me fascinait, sans que je sache véritablement pour quelle raison. Aujourd'hui, je le sais. Il y a quelque chose de tellement intime dans ce face à face entre une femme et son reflet. Essayer de faire coller ce que l'on est et ce que l'on aimerait être. Gommer

les différences entre soi et son idéal. Sans jamais y parvenir complètement.

Lorsqu'une femme se maquille, elle est nue. Elle se contemple telle qu'en elle-même, telle qu'elle ne se montrera peut-être jamais à personne. Telle qu'elle aimerait qu'on la voie, peut-être, mais aussi telle qu'elle n'ose pas être. C'est au moment de se créer un masque que le masque tombe tout entier.

Je n'avais pas remarqué que mon visage s'était à ce point affiné. Je n'y retrouve plus les rondeurs enfantines familières, et mes yeux en ressortent d'autant plus. D'un doigt, j'applique le baume sur mes lèvres, qui s'assouplissent et se colorent très

légèrement d'un rouge framboise transparent.

J'adresse un petit sourire à mon reflet avant de contourner à nouveau le lit. Au passage, j'entrouvre les battants de la fenêtre, Bii se met debout, alerte, je lui gratte doucement la tête.

— Biiii, lâche-t-elle avec contentement en s'appuyant contre ma main pour que j'intensifie ma caresse.

- Reste par là, ma jolie. Si tu veux te balader, la fenêtre est ouverte.

Bii m'adresse un regard implorant, les yeux écarquillés d'une façon tellement caricaturale qu'elle m'arrache un rire.

- Non, petit monstre, cette fois tu ne viens pas.

Ses soyeux poils verts se hérissent dans une attitude boudeuse qui ne me fait pas changer d'avis. Je dévale les escaliers en enroulant mon écharpe autour du cou et, me frayant un chemin dans la salle du bas, je me faufile au — dehors.

Effectivement, le jardin n'est pas difficile à trouver. Il est tout en longueur, segmenté en parcelles de fleurs bourgeonnantes, d'arbres et de pelouse. Quelle idée de donner un rendez-vous pareil, ce jardin est immense ! Mais l'idée me plaît. Ne pas fixer les choses, laisser une chance au

hasard.

Jonsi est quelque part au milieu de ces grandes allées de sable épais qui crisse sous mes pas, caché dans un coin de pelouse, parcourant un minuscule chemin entre les massifs de fleurs blanches et jaunes qui commencent tout juste à éclore, ou bien debout près d'un de ces arbres étranges au feuillage parsemé de petites baies écarlates.

Est-ce qu'il me cherche ?

Non, je ne le pense pas. Jonsi attend que je le trouve. Il laisse faire le destin, c'est-à-dire les autres... moi, en l'occurrence, qui fouille chaque parcelle de ce labyrinthe verdoyant.

Le jardin monte en pente douce. J'escalade une petite colline où la végétation est plus ou moins laissée en friche. Un couple âgé marche doucement devant moi. Emmitouflés dans d'épais anoraks, ils s'appuient l'un sur l'autre pour avancer. Je me cale un moment sur leur pas.

Je trouve un banc un peu à l'écart et je m'y assieds. Mes yeux parcourent la allées en contrebas : je cherche une silhouette que je ne connais pas. Cette idée me fait sourire nerveusement. De temps en temps, mon regard s'arrête, examine quelqu'un. Ma respiration se suspend et les battements de mon cœur accélèrent, jusqu'à ce que, chaque fois, l'évidence s'impose, faisant redescendre doucement l'adrénaline : ce n'est pas lui, ce n'est jamais lui, je le sais. Je murmure :

- Crétine... Non mais, calme-toi.

Puis je me lève, je marche à nouveau, le soleil froid posé sur ma peau comme une

promesse.

Soudain, je m'arrête. Allongé sur un banc en bordure de l'allée, à l'ombre d'un petit arbre, un homme brun en veste de toile noire et jean clair. Je ne distingue pas bien son visage, à peine le tracé de son profil. Je crois qu'il a les yeux fermés.

Hésitante, je m'approche sans faire de bruit et l'observe quelques secondes. Ses traits sont tirés autour de ses paupières closes, et un minuscule froncement de sourcils plisse son front. Ses cheveux en bataille forment cette crête floue au-dessus de sa tête dont je me souvenais. Il a l'air fatigué, comme s'il revenait de très

loin.

Alors je n'ai plus de doutes.

C'est bien lui.

Forçant ma respiration à ralentir son rythme effréné, je m'approche jusqu'à pouvoir le toucher. Le bruit de mes pas qui murmurent sur le sable le sort de ses pensées et il plisse les yeux en me regardant, ébloui par la lumière du soleil qui filtre entre les feuilles de l'arbre.

- June, dit-il doucement.

- C'est moi.

Il se redresse, se met debout. Il a un petit mouvement vers moi, comme pour me toucher, mais il s'interrompt et son bras retombe le long de son corps. Il dit :

- Tu es là, tu es vraiment là.

- Oui.

Un sourire monte à ses lèvres et se faufile dans ses yeux.

- Pourquoi ?

Je passe devant lui et m'assieds sur le banc. Après un court silence, je lui

explique les raisons de ma venue. Parler m'apaise et, si mon trouble ne disparaît pas complètement, je me surprends bientôt à plaisanter avec lui comme si pas un seul jour ne s'était écoulé depuis notre première rencontre. Ce que j'aurais caché à d'autres, par peur de ne pas être crue, je le lui livre entièrement. S'il y a quelqu'un qui peut croire une telle histoire, c'est bien lui.

CHAPITRE 20

Après deux bonnes heures de marche vers l'intérieur des terres, nous arrivons en vue d'une petite maison, posée tout en haut d'une colline tapissée d'herbe vert tendre.

C'est l'une de ces maisons isolées que j'avais aperçues hier.

- Mon château, dit Jonsi avec un large sourire en désignant la modeste bâtisse.

En entendant sa voix, les cinq chevaux qui paissaient tranquillement près des clôtures de bois relèvent la tête joyeusement, les oreilles pointées en direction de leur maître. Jonsi se met à leur parler en avançant vers eux.

- Salut, mes grands ! Il va encore falloir que je vous déplace si vous continuez à tondre l'herbe à cette vitesse...

Il tend la main par-dessus la clôture de

bois pour caresser l'encolure d'un petit cheval à la robe entièrement noire, excepté une longue tache blanche du haut du chanfrein jusqu'aux naseaux.

- Lui, dit Jonsi, c'est Flocon.

Les autres chevaux approchent à leur tour pour récolter leur part de caresses.

- J'ai quelqu'un à vous présenter, mes grands ! Regarde, me lance-t-il, ils viennent tous te dire bonjour !

Je souris et approche ma main, leurs souffles chauds glissent sur ma paume tandis que je les laisse s'habituer à mon odeur. L'un d'eux, un alezan presque barbu

tellement il a de poils blancs sous le menton, me mordille et cherche mes poches pour voir si je n'y cache pas de nourriture. Ne sentant rien d'intéressant, il se détourne et replonge son nez dans l'herbe du champ.

— Il fait son vieux grincheux, dit Jonsi en riant, mais au fond, c'est un tendre. Ces deux-là sont trop âgés pour voyager, ajoute-t-il en désignant une jument à la robe fauve qui a emboîté le pas au vieil alezan. Nous partirons avec les trois autres.

J'acquiesce. Jonsi m'a convaincue de rencontrer cette femme qui habite à une journée à cheval, en bordure d'un autre fjord, plus au nord. Elle connaît parfaitement l'île, paraît-il., et bon nombre de ses secrets. Nous avons rendez- vous demain matin avec Locki, à la sortie de la ville. Seulement avec Locki, puisque Gaspard préfère rester chez Gudmundur pour garder un œil sur le bateau. J'ai bien l'impression qu'il veut plutôt garder un œil sur cette dame aux cheveux roux flamboyants qui ne le quitte plus...

Jonsi chuchote des secrets à l'oreille du cheval noir nommé Flocon. Je remarque

qu'une petite jument grise à la crinière d'écume s'est approchée silencieusement et me regarde avec méfiance. Deux yeux immenses et calmes plantés dans les miens. Je suis incapable de m'en détourner tant Le mélange de douceur et de sauvagerie de ce regard me fascine. J'approche ma main, tout doucement. La jument souffle, sa peau tressaille, mais elle ne bouge pas tandis que mes doigts touchent sa tête et se glissent sous l'abondant toupet de crins clairs qui tombe entre ses yeux. Appréciant visiblement la caresse, elle ferme les paupières à demi, et c'est bientôt elle qui frotte vigoureusement sa tête contre ma main.

- Je crois qu'elle t'aime bien, dit Jonsi.

- Tu parles, elle me prend juste pour un tronc d'arbre !

Jonsi éclate d'un rire clair.

- Techniquement, tu es un tronc d'arbre, dit-il.

Je ris avec lui, me remémorant la Sylphide assise sur sa branche, sa peau se confondant avec celle de l'arbre, et ses cheveux aux reflets verts comme une cascade de mousse tombant sur l'écorce.

- Tu crois que le Souffle m'a rapprochée des Sylphes au point qu'un cheval me confonde avec un arbre ? je demande en plaisantant.

L'idée semble lui plaire.

- Qui sait..., dit-il avec un doux sourire.

Il m'entraîne vers la maison. Un ruisseau dévale la pente, jusqu'à croiser une sorte de barrage à côté duquel se dresse une petite cabane. Je m'interroge un instant sur sa fonction, avant d'être happée par la vue : sous un ciel à la limpidité parfaite, j'aperçois en contrebas la ville tout entière et son patchwork de toits colorés. Deux fjords encadrent la péninsule et, au-delà, la mer, toute pailletée de reflets argentés, étendue immense et calme qui se confond au loin avec le ciel. Il y a quelque chose de majestueux dans ce paysage, le genre d'éternité qui fait paraître dérisoire le temps d'une vie humaine.

Jonsi m'invite à entrer. La maison est formée d'une seule grande pièce, et le mobilier y est réduit au strict nécessaire. Chaque mur est troué d'une large fenêtre, donnant l'impression que le bâtiment ne fait pas obstacle au monde, mais qu'il en fait complètement partie.

Jonsi pose sa veste noire sur l'une des deux chaises qui entourent la petite table de verre. En l'imitant, je remarque un coin cuisine et une porte qui mène probablement à la salle de bains. Un lit au ras du sol repose dans un angle, entouré de piles de livres et de carnets.

Jonsi s'active, ouvre les fenêtres, rassemble quelques feuilles éparpillées.

- Thé ? demande-t-il en s'approchant du coin cuisine.

J'acquiesce. Avec les fenêtres grandes ouvertes, l'impression que ce lieu n'est pas fermé, mais que l'extérieur le traverse de part en part, devient encore plus évidente. Je crois que je pourrais me sentir bien ici. C'est trop nouveau pour que je puisse l'affirmer, mais l'endroit est reposant.

Jonsi revient avec deux tasses fumantes. Nous nous asseyons à table et je souffle

doucement sur le thé pour le faire refroidir, perturbant la danse des volutes d'arôme.

Un tas de feuilles blanches est posé sur un coin de la table. Au-dessus de la pile, un dessin. Des traits légers, aériens, formant d'étranges personnages tracés à l'encre noire dans un paysage tout en courbes. Quelques mots sont écrits, très peu, lancés çà et là sur la feuille comme on lâche des ballons dans le ciel. Je regarde Jonsi.

- Tu m'as dit être poète, mais tu ne m'as jamais parlé de ce que tu écris.

Jonsi baisse les yeux sur sa tasse. Je

remarque un léger froncement de sourcils sur son visage. Après un court silence gêné, le regard fixé sur le tas de feuilles, il dit :

- J'écris, parfois. Mais il n'y a pas besoin de mots pour être poète. La poésie, c'est un état. Une façon d'être. La poésie, c'est rendre le monde à lui-même. Et cela n'a rien à voir avec des mots alignés sur du papier. Les mots ne sont qu'un vecteur, un moyen pour laisser sortir de soi la grâce et la fulgurance. Il y en a d'autres.

- Comme dessiner ?

Jonsi me regarde comme si lui demander

de parler de son travail était une sorte de trahison. Le doute que je lis dans ses yeux me trouble profondément. Il dit :

- Dessiner, regarder, danser, aimer...

Il appuie légèrement sur ce dernier mot, et cela ne fait qu'augmenter la confusion que crée en moi le fait d'être seule avec lui. Je porte la tasse à mes lèvres pour retrouver un semblant de contenance. Mon regard s'arrête sur ses mains, posées sur la table. Malgré moi, je les imagine sur ma peau. Je tente de chasser ces images de ma tête, en vain. La table entre nous devient insupportable. Je me lève et m'approche de la fenêtre, tournant le dos à Jonsi. Je sens le poids de son regard posé sur moi.

Tirillée entre mon désir et mes peurs, je reste là un moment, à me demander ce que je veux vraiment. J'ai beau avoir grandi dans un bordel en entendant régulièrement les filles parler de leurs clients, je n'ai jamais eu l'occasion de... je veux dire, je ne l'ai jamais fait, et... et la théorie est une chose bien différente de la pratique. Mes cauchemars me reviennent par flashes. Je sais que je cours vers eux. Aurai-je seulement encore l'occasion de partager ce genre de moment avec un homme ?

- June ? murmure-t-il, indécis face à mon silence.

Je me tourne vers lui, et la douceur de son regard balaye une bonne part de mes doutes. Ce que je veux, c'est lui. Lui tout entier. Il m'est urgent de l'aimer. Vital. Me sentant plus vulnérable que je ne l'ai jamais été, je dis :

- Aimer ? Montre-moi.

Les commissures de ses lèvres se creusent en un sourire joyeux. Il se lève et s'approche. Je me laisse aller contre lui tandis qu'il m'entoure de ses bras. Trop doucement. Envie qu'il me serre fort, trop fort même, jusqu'à ce que je ne sache plus où finit mon corps et où commence le sien. Son souffle raccourci par le désir se perd dans mes cheveux. Je sens qu'il se contrôle.

- Tu es sûre ? Murmure-t-il.

Je souris et, dans un élan d'audace dont je ne me serais pas crue capable, je l'entraîne vers le matelas posé à même le sol. Ses mains glissent sur mon ventre et remontent doucement. Avec délicatesse, il déroule la bande de tissu qui cache ma spirale. Il ne semble pas surpris de la voir apparaître, et sa bouche la parcourt spire après spire, faisant naître en moi une agréable onde colorée qui rayonne jusque dans mes dents. Alors que ses doigts effleurent la pointe de mes seins, un gémissement de plaisir s'échappe de ma bouche et toute idée de contrôle m'abandonne.

Passionnément, mon corps vole
l'empreinte du sien.

Bien après que l'onde du désir est
retombée, bien après que je me suis lovée
dans ses bras en silence, Jonsi se lève. Je
ne bouge pas. Aucune envie de quitter ce
matelas qui garde encore en creux la trace
de son corps. Je souris en voyant le
pantalon informe et le vieux tee-shirt
délavé qu'il passe sur son dos. Même
lorsqu'il est vêtu ainsi, chacun de ses
gestes me donne envie de l'attirer de
nouveau vers le lit. Le sang monte à mes
joues en repensant à notre étreinte. Je ne

me savais pas capable d'un tel abandon.

Jonsi pose sur la table un rectangle aux reflets métalliques. Il l'ouvre en deux, révélant à l'intérieur une surface pleine de petits boutons carrés, et une autre lisse comme un miroir, entièrement noire. Je m'assieds, intriguée. J'ai entendu parler de ce genre de machine, mais je n'en avais jamais vu qui soit encore en état de marche. Soudain, la surface lisse devient lumineuse et; après quelques manipulations de Jonsi sur le clavier, l'écran laisse apparaître l'image d'un poisson multicolore.

- Il fonctionne ? je demande incrédule.
- Parfaitement, dit-il fièrement.
- Mais comment... ?
- Le barrage sur le ruisseau donne juste assez d'énergie pour la lumière et pour recharger quelques machines. Dont celle-ci. C'est l'avantage de vivre dans un endroit où il y a tant de rivières et de cascades.

J'acquiesce, comprenant les implications de ce qu'il vient de révéler. Par chez moi, lorsque les grandes centrales à énergie se sont arrêtées, plus rien ne fonctionnait. Mais ici, l'énergie vient de l'eau. Et l'eau,

elle, ne s'est pas arrêtée de couler. Si, chez moi, l'énergie a toujours été quelque chose de rare, réservé à l'éclairage public et à l'usage personnel de quelques privilégiés, il en est autrement sur cette île.

Il doit être tard, mais la lumière du soleil entre encore à flots par les fenêtres ouvertes. Les doigts de Jonsi volent d'un petit carré à l'autre et les pressent avec chaque fois un claquement léger qui ressemble à celui d'une bulle de savon qui éclate. Parfois, il se met à taper plus fort, comme s'il sculptait les mots à même le clavier. Un rythme se dégage, puis se rompt, et un autre se crée.

Je comprends qu'elle se trouve là, cette poésie dont il parle, tout entière contenue dans les interstices sombres qui séparent les touches, ces gouffres minuscules qu'il faut franchir, encore et encore, pour que des mots s'assemblent sur l'écran. La poésie de Jonsi est dans les lignes qui séparent les choses. Son esprit s'abrite dans ces frontières - le trait sur sa feuille, la surface d'une goutte d'eau, la courbe d'un pétale, la peau de mon ventre, la ligne de l'horizon - et il y danse jusqu'à saisir un semblant de grâce, une parcelle d'absolu.

Jonsi interrompt le cliquètement de ses doigts sur le clavier. Il semble chercher quelque chose sur l'écran. Soudain, une musique s'échappe de la machine, d'abord de longues notes tenues. puis un rythme sourd se greffe en dessous, et une voix de femme retentit, douce et provocante. Je n'ai jamais entendu quelque chose comme cela.

- Qu'est-ce que c'est ? je demande.

- C'est Kate. Ce qui se trouve au plus près de mon cœur depuis toujours.

Encore nue, reposant entre les couvertures et les draps moites imprégnés de l'odeur de sa peau, je reçois ces mots comme une douche froide. Ce qui se trouve au plus

près de son cœur depuis toujours.
J'encaisse en serrant les dents, et parviens même à esquisser un petit sourire. Mais c'est trop tard, la graine de jalousie a reçu les gouttes d'eau dont elle avait besoin pour germer. Alors que mon demi-sourire se fige sur mes lèvres, je sens cette petite plante croître doucement et s'épanouir dans ma poitrine en une fleur vénéneuse. Je commence à haïr cette Kate comme jamais je n'ai haï auparavant. J'ai un peu honte de ressentir cela — c'est de la musique, juste de la musique... -, mais j'ai beau me raisonner, me dire que c'est absurde, je ne parviens pas à réfréner ce sentiment. Je l'estompe, tout au plus. Et la fleur reste là, éclatante, piquant sans répit mon âme de ses pointes brûlantes, et son ombre plane entre nous un long moment

sans que Jonsi se rende compte de rien.

Plus tard, la musique change, quelque chose de planant et libre comme un ciel bleu d'hiver. Une voix d'homme entame une mélodie lancinante. Je me laisse bercer et, peu à peu, la jalousie reflue, passe en arrière-plan, me laissant sur la langue un goût amer et métallique. Je m'endors plusieurs fois. Me réveille.

A un moment, Jonsi tourne la tête vers moi avec une expression joyeuse sur le visage. Comme s'il ne m'avait pas vue depuis une éternité. Aussitôt, mon ressentiment et ma

tristesse s'évaporent. Il pointe son doigt vers la fenêtre.

- Tu sais, dit-il comme s'il reprenait le fil d'une vieille conversation, c'est à cause d'elle que je suis là.

Je regarde vers la fenêtre sans comprendre.

- Elle ?

- L'étoile du Nord.

J'aperçois enfin le petit pétilllement qui vient d'apparaître dans le ciel encore clair.

- Quand j'ai quitté la ville où je suis né, dit-il, c'était le matin. Il était très tôt et les

étoiles commençaient à pâlir dans le ciel. Toutes, sauf elle, qui scintillait vaillamment, comme si briller le plus longtemps possible était la chose la plus importante au monde. J'ai eu l'impression qu'elle m'appelait. Alors j'ai marché vers elle, m'arrêtant pendant la journée, me remettant en marche dès qu'elle apparaissait dans le soir. Et lorsque je me suis retrouvé bloqué par la mer, l'étoile était encore là, à m'appeler. Dans un port, j'ai trouvé un bateau qui partait vers le nord. Ils ont accepté de m'emmener, et je me suis retrouvé ici.

- Pourquoi est-ce que tu n'es pas ailé plus loin ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres terres, encore plus au nord ?

- Probablement, il doit y avoir des terres gelées. Ou bien peut-être que ce n'est que de la glace, sans terre en dessous. Je ne suis pas allé plus loin, parce que j'étais arrivé. Je l'ai compris à l'instant même où j'ai posé le pied sur cette île. C'est chez moi ici, c'est ici que l'étoile m'emmenait.

Je jette un coup d'œil au jour au-dehors.

-Pourtant tu as choisi un endroit où tu ne peux la voir qu'une ou deux heures par jour...

Jonsi rit.

-C'est parce que tu es ici au printemps! L'hiver, les nuits durent parfois jusqu'à vingt heures d'affilée, et tout ce temps,

l'étoile du Nord brille comme une dent de porcelaine, une petite dent de fée.

Je souris, tentant de me figurer ce que peut être la vie lorsqu'on n'a qu'un court moment de jour et des nuits interminables.

- Tu vas voir, dit Jonsi en changeant de sujet, là où nous allons, dans la vallée où vit Solveig, il y a une immense cascade. En fait, ce sont plusieurs cascades qui dévalent la montagne les unes à la suite des autres jusqu'à se jeter dans le fjord, mais la première chute, celle qui tombe de tout en haut, celle-là est gigantesque, et il y a un endroit dans la roche, juste en bordure de cette immense chute d'eau, on dirait qu'un dragon a été sculpté, un grand dragon aux ailes déployées...

Jonsi parle, longtemps, je regarde ses lèvres rouges qui s'ouvrent et se ferment, laissant passer ces ribambelles de mots qui vibrent dans l'air et s'échappent par la fenêtre ouverte. Je ne peux détacher mon regard de sa bouche. Le cercle de ses dents comme un amphithéâtre primordial où se joue l'humanité, avec pour seul ciel la voûte de son crâne toute piquée d'étoiles, constellations imaginaires que j'aperçois par la serrure de ses yeux chaque fois qu'il me regarde.

Jonsi, tu es le monde.

Mon monde.

Le seul que je veux.

...

Et que je ne pourrai pas avoir.

Cette révélation me délivre une douleur sourde. Je sais que je ne resterai pas ici. Je sais qu'un de ces jours, bientôt, je vais devoir partir. Je l'ai toujours su mais, jusqu'à présent, je ne voulais pas le voir.

Aussi abruptement qu'il a commencé à parler, Jonsi se tait. Il se lève de sa chaise

et me rejoint sur le lit en souriant. Sa tête se pose sur mon ventre et je glisse tendrement ma main sur son front. Tandis que ses caresses et les miennes se font plus appuyées, une sourde appréhension s'insinue dans mes pensées.

Jonsi exerce sur moi un pouvoir étrange, quelque chose que je ne suis pas sûre de pouvoir contrôler. Ni de le vouloir.

Puis-je vraiment laisser quelqu'un avoir une telle emprise sur moi ?

Je devrais accorder toute mon attention à La Source, tenter de la localiser.

Je devrais chercher à connaître ces nouveaux flux d'air que j'ai remarqués sur l'île ces derniers jours. Je ne dois pas me laisser distraire.

Mais à l'instant où je me pose cette question, je comprends qu'il est trop tard. Et cela me rend étrangement heureuse. Et alors que la bouche de Jonsi trouve son chemin vers la mienne, mes craintes se mettent d'elles-mêmes de côté.

La nuit du Nord est bien trop courte.

- Quelqu'un a-t-il un autre sujet à aborder ? demanda le doyen du cercle.

- J'en ai un, en effet, répondit le Veilleur de Lumière en se redressant sur son fauteuil pour attirer l'attention.

Autour du Cercle, toutes les têtes se tournèrent vers lui. Des jours durant, le Veilleur avait ressassé les critiques de son apprenti. Des jours durant, il avait hésité. Mais il avait bien dû admettre que Nathanaël avait raison : les Veilleurs cachaient beaucoup de choses à June.

Le Veilleur de Lumière prit une grande inspiration et lança d'une voix claire :

— J'aimerais informer June de la manière dont la première Source a été éteinte.

Un silence de plomb suivit cette déclaration, puis des murmures de protestation s'élevèrent, enflant rapidement en un brouhaha sonore qui s'en alla se perdre sous la coupole de la salle des Mystères.

- Cette information ne sortira pas d'ici ! s'éleva la voix du Veilleur d'Alchimie au-dessus du tumulte.

Le doyen tentait à grand-peine de faire

revenir un semblant de calme. Il dut finalement se lever et ordonner le silence d'une voix forte. Immédiatement, les protestations moururent.

- Alexis, commença le doyen en retrouvant le confort de son fauteuil, vous vous rendez certainement compte que votre requête est pour le moins... délicate.

Le Veilleur de Lumière releva les hochements de tête approbateurs de ses pairs. Il étouffa un soupir.

- Je m'en rends compte, dit-il d'un ton conciliant. Laisser filtrer un secret d'entre les murs de cette montagne est toujours une décision importante.

D'autant plus lorsque le secret en question n'est pas vraiment flatteur pour nous.

- Nous ne sommes même pas certains que c'est cette expérience qui a entraîné l'extinction de la Source, intervint Mydral à sa gauche.

- Pour quelqu'un qui n'est pas Gardien, renchérit Sébastien, elle en sait bien assez, peut-être même trop.

- Si June acceptait de devenir Gardienne, suggéra le doyen, elle serait tenue au secret, et peut-être alors pourrions-nous envisager de...

A ce moment, le Veilleur de Lumière comprit que l'affaire était réglée, et qu'il n'obtiendrait pas l'autorisation du Cercle. Les autres Veilleurs ne comprenaient pas. Ils ne comprenaient pas que sa requête était simplement une question d'honnêteté, et que l'honnêteté ne se monnaye pas en concessions. Avec tout ce que June donnait d'elle même pour réparer leur erreur, elle avait bien droit à la vérité. Et cela sans devoir attacher l'entièreté de sa vie aux Veilleurs, comme venait de le proposer le doyen.

Le Veilleur de Lumière chercha du regard un soutien auprès de Dame Elise,

qui semblait en proie à une intense réflexion, mais ce fut finalement elle qui porta le coup de grâce, avec cette merveilleuse candeur dont elle était capable :

- Alexis, dit-elle en se tenant très droite sur son fauteuil de velours bleu, en quoi cette information est-elle capitale à June pour la réussite de sa mission ?

Le Veilleur de Lumière sourit, un sourire triste et résigné.

- Je ne sais pas si elle l'est, lâcha-t-il. Peut-être lui fournira-t-elle une clef indispensable qu'aucun de nous n'est en mesure de voir. Peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit, il me semble important

qu'elle sache. Important et juste, ajouta-t-il en appuyant légèrement sur le dernier mot.

Dame Élise sembla comprendre le sens de sa démarche et fit un geste au doyen indiquant que, pour sa part, la requête était justifiée. Nolian, le Veilleur de Mort, l'imita, une main lissant consciencieusement sa barbe. Mais ils furent bien les seuls. Comme toujours lorsqu'un désaccord survenait au sein du Cercle, le doyen trancha.

- Maître Alexis, Veilleur de Lumière, votre requête est requête est rejetée. Telle est la volonté du Cercle.

La phrase rituelle mit définitivement fin

à la discussion. Le veilleur de Lumière remarqua la contrariété peinte sur le visage de Maryon, la jeune apprentie du Veilleur de Cycles, une adolescente à la peau mate dont les cheveux de jais tombaient avec une négligente grâce autour de son visage. Les rares fois où il aurait été confronté à elle, le Veilleur de Lumière aurait pu apprécier son calme et sa vivacité d'esprit. Malheureusement, quelle que soit son opinion, il allait falloir attendre encore de nombreuses années avant qu'elle prenne sa place dans le Cercle et que sa voix puisse compter.

Alors que le conseil abordait un autre sujet, Nathanaël se pencha vers son maître et lui glissa à l'oreille d'une voix-

sourde:

-Il faut le lui dire malgré tout.

Le Veilleur secoua la tête.

- Tu as entendu la décision du Cercle.

- Ils ont tort. June a le droit de savoir. Sinon cela signifie que vous acceptez de la laisser devenir une marionnette dont vous tirez les ficelles à votre guise. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'en était pas question.

Le Veilleur tiqua, plus touché par les propos de son apprenti qu'il ne le laissa paraître.

- Tu as entendu la décision du Cercle,

répéta-t-il.

- Ce ne sont que des paresseux aveugles, siffla Nathanaël, ils n'assument pas la conséquence de leurs actes.

-De mes actes, en l'occurrence, répliqua amèrement le Veilleur.

Les murmures de l'apprenti s'adoucirent:

- Ils étaient d'accord avec vous, et vous n'étiez pas seul à oeuvrer, ce jour-là, j'ai lu les registres. Ils étaient aussi curieux que vous l'étiez d'en apprendre plus sur l'invisible.

- A l'époque, jamais nous n'aurions pensé que ...

-Maître, elle a le droit de savoir.

Le Veilleur le fit taire d'un geste agacé de la main. June, une marionnette.

Ces mots tournèrent dans sa tête, obsédants. L'affection qu'il avait pour la jeune fille lui donnait envie de la voir libre, libre de faire ses choix en connaissance de cause, avec toutes les cartes en main. Mais la décision du Cercle était souveraine. Les paroles rituelles qu'il répétait chaque jour pour ne pas perdre de vue l'objectif de son existence en attestaient. "Agir en accord avec le Cercle de toutes les manières que je jugerai justes.". En accord avec le Cercle. Il avait juré, et ne pouvait se défaire de cet engagement.

*Le Veilleur s'enfonça dans son fauteuil.
Son apprenti avait un talent évident pour
mettre en lumière les recoins pénibles de
sa conscience.*

CHAPITRE 21

L'unique route longe la côte. Il n'existe aucun raccourci à travers les champs de lave et les montagnes qui s'élèvent à notre droite. Retranché dans l'habituelle réserve qu'il revêt dès qu'il se trouve en présence d'étrangers, Locki chevauche en tête sur une jument baie. Il n'a pas prononcé plus de trois mots depuis que nous l'avons retrouvé à la sortie de la ville, à peine un petit sourire entendu lorsqu'il a surpris ma

main posée sur le dos de Jonsi.

Bii, que j'ai retrouvée en même temps que Locki, m'en veut visiblement de ne pas l'avoir emmenée chez Jonsi. Elle s'est perchée sur la tête de ma jument pour boudier. Sacrée bestiole!

Je suis étonnée par le nombre de chevaux que nous croisons, parfois dans des enclos, parfois en liberté au bord de la route.

- Même du temps des voitures, m'explique Jonsi, presque chaque habitant de l'île avait son cheval. Il ne le montait pas

forcément. Mais il l'avait près de lui et en prenait soin, comme ses ancêtres le faisaient. Sur l'île, un homme sans cheval n'est qu'un demi-homme. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui que c'est le seul moyen de se rendre dans l'arrière — pays.

- Plus du tout de voitures ? je demande.

- Moins d'une dizaine sur toute l'île, réservées aux cas d'urgence. Le sel a fait rouiller tout le reste depuis longtemps.

Mon regard se perd sur l'eau brumeuse. Je ne m'habitue pas à ces paysages, baignés d'une lumière floue et merveilleusement réelle qui paraît tomber tout droit d'un

autre monde. Il y a ici quelque chose de violent et paisible à la fois. La terre est déchiquetée en montagnes plissées et falaises vertigineuses dont la part manquante semble s'être écroulée d'un coup dans la mer. Des centaines de petites îles émiettées entre les deux rives du fjord sont comme les vestiges de combats titanesques. Comme si, en ce lieu, la lutte entre l'harmonie et le chaos avait été tellement vive qu'elle avait laissé des stigmates imprimés sur chaque parcelle de terrain.

Et pourtant, l'herbe inonde chaque vallée, et les langues d'eau gris-vert qui s'avancent dans la terre, fjords

majestueux, n'inspirent que la paix. Je lève les yeux. Des centaines d'oiseaux volent devant la falaise et abritent leurs nichées dans les trouées rocheuses. Aussi bouleversée que puisse l'être cette terre, la vie s'en accommode.

Finalement, Bii cesse de faire la tête et élit domicile sur le pommeau de ma selle. Elle ne cesse de regarder autour d'elle de ses petits yeux alertes. Nous chevauchons de longues heures. Au milieu de la journée, nous nous arrêtons au bord de la route pour nous restaurer et reposer nos muscles endoloris.

Je m'approche du rivage et passe un peu d'eau sur mon visage, quand la spirale sur mon ventre se met à me brûler. Une brûlure faible, mais continue. Je fronce les sourcils, inquiète de ne pas savoir comment interpréter ce signe, et mon regard se dirige instinctivement vers le ciel. C'est alors que Locki pousse un rugissement de colère. Je me retourne. Il se débat et hurle :

- Lâche-moi ! Saloperie !

Je me précipite vers lui sans comprendre, puis je distingue une ombre dans son dos, une ombre qui n'est pas la sienne. Du coin de l'œil, je vois Jonsi attraper par la bride les chevaux effrayés et les éloigner de mon frère. Alors que je ne suis plus qu'à

un pas de lui, Locki me regarde et, dans un murmure étranglé, il lâche :

- Non...

Un voile de terreur recouvre ses yeux. Je n'arrive pas à distinguer nettement la forme derrière lui, cela n'arrête pas de bouger, de se transformer, une brume d'encre mouvante. Les paupières de Locki se ferment. Il se redresse, cesse de lutter. Et lorsqu'il ouvre ses yeux à nouveau, ce n'est plus lui que j'y trouve. Il sourit. Je ne lui ai jamais vu ce sourire-là, presque une grimace.

Je dis :

- Locki, qu'est-ce...

je n'ai pas le temps de finir ma phrase que son poing jaillit vers moi. L'entraînement prend le dessus et je pare sans réfléchir. Locki enchaîne les coups, la silhouette sombre collée contre son dos. Je recule sur la route, cherchant dans ma tête le havre de calme pour me servir du Souffle. Des flux d'air glissent le long de mes bras, n'attendant qu'une impulsion de ma part pour bondir en avant. J'hésite. Mon frère est déchaîné. J'ai peur de le blesser. Je crie :

- Locki, reviens ! J'ai besoin que tu reviennes ! Bats-toi !

Ce qu'est devenu mon frère me sourit à nouveau et redouble de vitesse dans ses frappes. Je ne vais pas pouvoir tenir

longtemps.

- Cherche le calme, Locki ! Trouve l'harmonie ! Elle est quelque part en toi.

Son visage se tord en un rictus horrible. Son poing m'atteint à la mâchoire, je l'entends craquer méchamment. De la sueur perle à mes sourcils. Malgré la douleur qui m'étourdit, je continue à crier :

- Tu es Locki ! Tu es mon frère !
Souviens-toi...

Un éclat de lucidité passe dans ses yeux. Ses coups ralentissent. Sa respiration devient bruyante et agitée. Soudain, dans

un grognement sourd, il s'accroupit. La chose reste debout derrière lui. Aussitôt, je libère les flux, qui bondissent vers elle et l'enserrent comme un filet. La créature tente de s'élever, mais je la retiens au sol. Mon frère s'assied, le souffle court, le visage creusé par l'effort. Il tourne son visage vers l'ombre.

- Sors de ma tête, crache-t-il. Sort !

Je resserre un peu plus les flux autour d'elle. Elle gémit, se débat. Puis elle s'immobilise. Je m'approche. Son visage de brume est à quelques centimètres du mien. Ses yeux noirs sont terriblement humains. L'ombre gémit une dernière fois, et, avec un cri aigu, se tord et se dissipe. Un instant, il ne reste que ses deux yeux

insondables qui me fixent, suspendus dans le vide, puis plus rien. Un cri identique lui répond au-dessus de nos têtes - probablement l'écho du premier, renvoyé par l'eau grise du fjord. Je libère les flux d'air.

Jonsi apparaît à côté de moi. D'une voix hésitante, il demande :

- Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que vous regardez ?

- Tu n'as rien vu du tout, n'est-ce pas ?

Il secoue la tête.

-Rien

- C'était une Oldariss.

Locki s'assied sur le sol. Je m'accroupis à côté de lui.

- Ça va ?

Il acquiesce.

- Toi ? demande-t-il.

Je porte ma main à ma mâchoire.

- Ça ira.

- Désolé, lâche-t-il sombrement.

- Tu n'y es pour rien, tu t'es bien débrouillé.

- Aujourd'hui, j'aurais préféré ne pas savoir me battre.

Je souris et passe un bras autour de ses épaules.

Je demande :

- Tu te sens en état de repartir ?

- Oui.

- Alors ne traînons pas ici.

Nous passons un moment à calmer nos montures apeurées avant de nous remettre en route. Un masque indéchiffrable peint sur le visage, Locki ne dit pas un mot. Avec les interminables journées du Nord, la notion du temps qui passe devient floue.

Seule la faim m'indique qu'il ne doit pas être loin de l'heure du dîner lorsque nous dépassons la pointe de la péninsule et découvrons le fjord où vit Solveig. Au bout du fjord, une montagne se dresse, immense. Un nuage sombre recouvre son sommet, et la pluie tombe sur ses flancs en fines raies obliques, se mêlant à l'eau d'une puissante cascade.

- La montagne sacrée, dit Jonsi avec admiration.

J'observe la haute silhouette qui se découpe sur le fond gris des nuages.

- Elle a l'air... menaçante.

- Oui, je l'ai rarement vue aussi sombre.

Nous poursuivons notre chemin en forçant l'allure, pressés d'arriver à destination. Bientôt, j'aperçois la maison de Solveig. Elle est construite sur la rive, près de l'endroit où l'eau de la cascade se jette dans le fjord, créant des remous gris et bleutés à la surface.

- Est-ce qu'elle ne va pas être surprise de nous voir débarquer ? demande Locki, sortant de son mutisme.

— Non, dit Jonsi, elle sait que nous arrivons.

Je me tourne vers lui, surprise.

- Elle le sait ? Comment ?

- Nous avons dépassé la pierre sentinelle, lance Jonsi. La grande pierre levée, sur le bord de la route.

Puis, face à nos regards perplexes, il ajoute :

- Solveig sent quand quelqu'un passe à proximité.

Je hausse les sourcils.

- La « pierre sentinelle » ? C'est une blague ?

- Non, répond Jonsi avec un petit sourire amusé. Je te parie que, lorsqu'on arrivera, un dîner pour cinq personnes fumera sur sa table et qu'elle sera en train de guetter notre approche derrière ses rideaux.

Il a l'air tellement certain de ce qu'il avance que je préfère ne pas relever le pari.

- Cinq personnes ? je demande.

- Solveig vit avec sa fille.

- Ah.

Telle qu'il m'en avait parlé, j'imaginai la femme en vieille fille, vivant seule dans son coin perdu.

- Qu'est-ce que c'est qu'une pierre sentinelle ? demande Locki après quelques secondes de silence.

Jonsi tire doucement sur les rênes de Flocon, son petit cheval noir, pour l'empêcher de partir au trot. Les bêtes doivent sentir que la fin du voyage est proche, car elles allongent encore leur pas et tirent sur leur mors.

- Les anciens, explique Jonsi, disent que chaque enfant né sur cette île est lié à une pierre. Mais au cours de sa vie, il ne la trouvera pas forcément. Je secoue la tête avec un petit bruit de gorge résigné.

- Tout le monde est un peu sorcier, ici, hein ? Il y a ceux

qui voient des petits bonshommes cachés

dans les cailloux, et maintenant cette pierre...

- Tu commences à comprendre où tu as mis les pieds ! Tout le monde est un peu sorcier, oui, ou un peu poète, ce qui revient au même. Tu vois, ajoute-t-il malicieusement, tu ne dénotes pas trop dans le paysage !

Je souris. Nous terminons notre route sans parler, nos yeux surveillant le ciel. Durant encore une bonne heure, le silence n'est rompu que par le bruit des sabots sur la terre caillouteuse et par le vrombissement de la cascade, de plus en plus présent à mesure que nous approchons.

Jonsi avait raison : lorsque nous atteignons la maison, une femme d'une cinquantaine d'années aux longs cheveux gris s'avance vers nous à travers les premières gouttes de pluie et nous indique où mettre nos chevaux. Elle nous aide à les desseller et, alors que nous les relâchons dans le champ, je m'aperçois que l'abreuvoir a été rempli et que des ballots de foin frais sont posés au sec sous le toit d'un petit abri.

Solveig nous entraîne à l'intérieur. Le salon est chaleureux et confortable, tout entier décoré de violet, de vieux rose et

de gris perle. Assise sur un canapé, une adolescente nous regarde entrer avec méfiance. Elle nous salue d'un signe de tête, mais n'esquisse aucun mouvement vers nous.

- Vous devez être affamés, dit Solveig en nous invitant à nous asseoir autour d'une table sur laquelle elle a dressé le couvert.

Nous ne nous faisons pas prier et à peine nous sommes-nous installés qu'un plat de poisson apparaît sur la table. Pendant tout le dîner, Solveig parle de choses et d'autres, demande à Jonsi des nouvelles de la ville et de certains de ses habitants, mais jamais elle ne nous interroge sur le

motif de notre visite.

Cachée derrière une longue frange brune, sa fille nous observe sans dire un mot.

Le repas terminé, Solveig nous montre une pièce dans laquelle elle a installé trois matelas, puis elle se retire dans sa chambre.

Jonsi colle son matelas au mien. Épuisée par la longue chevauchée, je m'allonge contre lui. J'écoute la respiration de Jonsi ralentir et devenir profonde comme celle de la mer. Je ne trouve pas le sommeil. Ces derniers mois, les cauchemars m'ont

rendue insomniaque. Je me tourne vers Locki. Lui non plus ne dort pas. Ses grands yeux bruns brillent dans l'obscurité de la chambre. Je me dégage doucement de Jonsi et m'approche de mon frère. Il me regarde. Il n'y a plus aucune trace d'innocence dans ce regard, plus rien d'enfantin. Il murmure :

- Il n'y avait plus que des doutes, et des peurs. Mes pensées étaient tellement embrouillées... et j'avais peur de toi. Non, pas moi. Cette chose avait peur de toi, terriblement. Et elle me disait : « Frappe, frappe et nous n'aurons plus jamais peur... » Alors j'ai frappé. J'ai frappé. Et c'était bon, parce que plus je te frappais,

plus elle riait, et son rire était clair comme celui de Lucie, et je sentais comme une vague en moi, pleine de passion et de vie, qui balayait nos peurs, les siennes et les miennes en même temps. Je voyais tes lèvres bouger, mais je n'entendais rien. Rien d'autre que sa voix, murmurant dans ma tête. Tout était si brûlant. Je voulais... elle voulait que tu meures. « Tue-la, me disait- elle, tue-la et nous n'aurons plus jamais peur... plus jamais peur... » C'est là que quelque chose s'est réveillé en moi. J'ai lutté pour t'entendre. Elle pleurait presque de me sentir partir, elle était terrifiée. Tu as parlé d'harmonie, j'ai entendu ce mot-là. Mais en moi, je ne trouvais rien qui puisse y ressembler. Et puis tu as dit : « Souviens-toi. » Nos nuits à lutter contre le

sommeil côte à côte me sont revenues en tête. L'ombre murmurait : « Ne me laisse pas, ne me laisse pas. » Je me suis mis à lutter contre elle comme je luttais pour ne pas m'endormir. La nuit finissait toujours par nous prendre, mais pas cette fois. Cette fois, j'ai gagné. « Toujours ensemble », je me suis dit. J'ai eu l'impression qu'elle comprenait, cela, ces mots-là. Et après que tu l'as attrapée, elle était encore là dans ma tête. Elle me hurlait de la libérer, elle avait tellement peur, tellement peur...

Locki se tait. Je déglutis péniblement.

- Tu es là, dis-je, tu es là maintenant. Tout va bien, petit frère.

Il ne dit rien. Je pose ma main sur son front. Il est brûlant. J'invoque le Souffle. Frissonnante, Gèlenez et Mielderose apparaissent autour de moi. Avec application, je les tisse en un cataplasme frais que je pose sur le front de mon frère. Ses yeux se ferment et sa respiration s'allonge. Il n'y aura pas de cauchemars cette nuit. Ici, sous l'aile de la montagne, rien ne peut nous atteindre. Ni les rêves, ni rien d'autre.

Je reste à côté de lui un moment tandis qu'il s'endort, puis je me glisse dans la chaleur de Jonsi. J'écoute son souffle régulier, essayant de le rejoindre dans les limbes. Malgré la fatigue, le sommeil se refuse à moi.

La brûlure lancinante de ma spirale me gêne. Je pose une main dessus, mais ce geste ne l'apaise pas, au contraire. Après m'être tournée et retournée dans tous les sens, je finis par me lever. Il doit être environ trois heures du matin, car le ciel s'assombrit enfin pour laisser place à la nuit. Je parcours un petit couloir obscur et gagne le salon.

Par la fenêtre, j'observe la montagne. Le gros nuage gris qui la recouvre paraît avoir enflé depuis notre arrivée, et les flux d'air déchaînés sifflent sur le toit. Il va falloir attendre que cette tempête s'éloigne avant de tenter d'approcher la montagne. Peut-être qu'en invoquant suffisamment de flux d'air, je pourrai la repousser vers l'intérieur des terres, au-delà des sommets.

Des volutes de brume descendent doucement vers la vallée tels de gros lézards soyeux, recouvrant la maison d'un couvercle de silence tandis que la lumière

décroît. Je crois entrevoir des ombres qui volent dans la brume, mais peut-être est-ce juste la fatigue qui me donne des visions.

Le plancher craque derrière moi. Je me retourne. Solveig se tient immobile dans l'encoignure de la porte, vêtue d'une longue chemise de nuit blanche qui semble luire dans l'obscurité. Ses cheveux gris détachés la nimrent d'une aura bienveillante.

- Il y a des... choses, ici, dis-je tandis qu'elle s'avance à son tour vers la fenêtre.

Solveig jette un coup d'œil au-dehors.

- Oui, dit-elle, elles rôdent. Elles aussi ont senti la tempête. Elles se demandent ce qui se passe.

- Qui sont-elles ?

Solveig sourit de ma question.

- Pourquoi demander ce que tu sais déjà ? Ce n'est pas pour cela que tu es venue.

J'acquiesce en silence. Oldariss. Ce sont elles que je sens là-dehors. Elles surveillent la Source.

- Je pensais trouver des réponses ici, dis-je, mais je ne pensais pas être déjà arrivée.

- Tu penses beaucoup. Ce n'est pas

forcément un défaut, mais cela t'empêche d'aller de l'avant. Fais-toi confiance, tu possèdes en toi-même toutes les réponses dont tu as besoin.

Le feulement du vent au-dehors se fait de plus en plus fort, et de grosses gouttes de pluie commencent à crépiter sur les tuiles du toit. Je murmure :

- La tempête ne se calmera pas, n'est-ce pas ?

- Non.

- Vous avez l'air sûre de vous.

Nous échangeons un long regard

silencieux. Puis, elle dit :

- La montagne sacrée ne te laissera pas l'atteindre si elle ne t'en juge pas digne. Cette tempête a commencé il y a une semaine. Au début, elle se trouvait uniquement sur les sommets. Puis elle s'est déployée. Elle ne s'étendra plus maintenant quelle t'a trouvée. Mais elle ne se calmera pas non plus.

- La montagne me cherche ?

- Que ce soit elle qui te recherche, ou toi qui la poursuis, peu importe. Le résultat est le même. Vous vous êtes trouvés.

- Comment sais-tu cela ?

Solveig hausse les épaules.

- Je ne fais qu'interpréter les signes. Je ne sais rien de ce qui t'amène ici, et je ne veux rien en savoir. Mais je suis née au pied de cette montagne. J'y ai passé toute ma vie, comme ma mère avant moi, et comme sa propre mère avant elle, jusqu'à la plus lointaine de mes ancêtres. Quand j'étais jeune, je me disais que j'allais partir vivre en ville. Mais je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas pu. J'appartiens à ce lieu, à cette montagne. Et comme elles, comme toutes ces femmes qui ont vécu ici, j'ai engendré une fille. Et comme cela leur est arrivé, j'ai perdu mon mari peu de temps après la naissance de cette fille unique. Je ne sais pas ce qui nous relie à cette montagne, génération après génération, femme après femme. Mais depuis le temps, je sais lire le plus infime de ses

changements. La montagne sacrée t'a sentie venir. A présent, elle t'attend. Et demain, tu iras à sa rencontre. Il y a bien trop longtemps que le monde se tait. Va te reposer.

- J'ai prêté serment, Nathanaël ! explosa le Veilleur de Lumière en marchant de long en large dans le cabinet de travail pour la dixième fois de la matinée. Je ne peux pas aller contre la volonté du Cercle !

Dans un effort de diplomatie, Nathanaël

acquiesça et répondit d'une voix douce :

- Vous avez prêté serment, il est vrai, mais ce n'est pas encore mon cas.

La colère du Veilleur retomba immédiatement. Il dévisagea longuement son apprenti.

- Si nous faisons cela, dit-il finalement, je ne sais pas si tu seras un jour en mesure de réussir l'Épreuve.

Nathanaël baissa un instant son regard vers le sol et, lorsqu'il releva les yeux, le Veilleur y lut une détermination farouche.

- Je suppose qu'il serait vain de te l'interdire, soupira le Veilleur en secouant la tête.

Je suis réveillée quelques heures plus tard par un bourdonnement autour de mon poignet. Sur les curseurs de mon bracelet, je reconnais les couleurs de Johannes qui se superposent aux miennes.

Un rapide coup d'œil dans la pièce m'apprend que les garçons ont déjà quitté leurs matelas.

J'active la communication.

Aussitôt, la voix de Johannes résonne à mes oreilles, couvrant le martèlement incessant de la pluie sur les carreaux.

- June ?

- Je t'entends. Comment vas-tu ?

- Bien, tout va bien. Je suis chargé de te transmettre des informations, dit lentement Johannes.

La communication étant aussi émotionnelle, je perçois immédiatement que quelque chose ne tourne pas rond.

- Ce que tu as à me dire te trouble.

Un court silence me répond, puis Johannes annonce d'une voix hésitante :

- Encore plus que ce que j'ai à te dire, c'est la façon dont ces informations me sont parvenues qui me trouble.

- Comment cela ?

- D'ordinaire, je reçois mes ordres directement du Veilleur. Je n'ai de rapports qu'avec lui. Cette fois, il m'a contacté pour me dire que son apprenti allait me dire quelque chose que je devais te répéter. C'est donc le jeune homme qui m'a confié toute l'histoire.

- Cela n'était jamais arrivé?|

- Jamais, répond Johannes, songeur.

Je l'entends prendre une grande inspiration avant de continuer vivement :

- Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à toi de t'en préoccuper, tu as suffisamment à faire. Ce que je vais te raconter s'est passé il y a un peu plus de deux cents ans.

Johannes m'explique que les anciennes civilisations dont sont issus les Veilleurs avaient des croyances particulières liées aux aurores boréales. Ils pensaient qu'une aurore apparaissait dans le ciel lorsque deux mondes entraient en collision et, durant un bref moment, les habitants de chacun de ces mondes pouvaient apercevoir l'autre côté en regardant à travers les lumières de l'aurore.

- Alors qu'il venait à peine d'accéder au

rang de Veilleur, dit Johannes, mon maître a trouvé un texte ancien et plutôt obscur, dans lequel la lumière très particulière des aurores boréales était appelée « poussière de Maelstrom » et un peu plus loin « fragments d'invisible ». Curieux d'en apprendre davantage, il proposa de tenter une expérience, et d'autres Veilleurs se joignirent à lui. Ils se rendirent sur l'île où tu te trouves.

- Ici ? je m'exclame avec surprise.

- Oui, sur la côte nord de cette île. C'était alors l'hiver, et les aurores boréales étaient nombreuses. Les Veilleurs passèrent plusieurs nuits à les observer avant de tenter quoi que ce soit. Puis ils installèrent tout en haut d'une falaise un

dispositif hérité de leurs ancêtres. C'était un assemblage complexe de lentilles géantes, de loupes et de miroirs. Les Veilleurs ne savaient pas exactement à quoi cet instrument servait, mais il avait vraisemblablement quelque chose à voir avec l'invisible, et ils avaient décidé de confronter l'appareil à la lumière d'une aurore. Cette nuit-là, lorsque l'aurore boréale arriva en ondulant dans le ciel, les Veilleurs activèrent le dispositif en allumant une petite lampe. Un minuscule rayon lumineux naquit, qui prit de plus en plus de force au fur et à mesure qu'il passait au travers des lentilles se concentrant bientôt en un puissant rayon vert. Le dernier miroir projeta le rayon droit vers le ciel, droit vers l'aurore. Celle-ci, qui était teintée d'un rare jaune

orangé, s'enroula autour du rayon en une longue spirale. La spirale se mit à tourner doucement sur elle-même, puis de plus en plus vite. A cet instant, les Veilleurs crurent entrevoir des formes humanoïdes à l'intérieur, comme des corps sombres qui se pressaient les uns contre les autres. Mais brusquement, tout s'arrêta. La spirale et le rayon disparurent, et les formes s'évanouirent dans la nuit. Il y eut un grand bruit, une explosion à l'autre bout de l'île, suivie d'un long grondement, comme si quelque part la terre s'ouvrait en deux - ce sont les propres mots de l'apprenti. Puis plus rien. Les Veilleurs n'avaient aucune idée de ce qui venait de se passer. Ce n'est qu'après plusieurs années, en observant des changements dans l'équilibre invisible, qu'ils ont compris

que, cette nuit- là, la première Source s'était éteinte.

Dans le silence qui suit cette révélation, je comprends que toutes les hypothèses que j'ai formulées sont fausses. La Source ne s'est pas éteinte toute seule et les Oldariss n'ont rien à voir là-dedans. Les Veilleurs ont joué aux apprentis sorciers, et ce qu'ils ont fait a d'une manière ou d'une autre entraîné l'extinction de la première Source. Je mets de côté mon agacement de ne pas avoir été mise au courant plus tôt.

- Qu'en est-il des autres Sources ? je

demande. Comment ont-elles été éteintes ?

- Les Veilleurs l'ignorent. Ils soupçonnent les Oldariss d'avoir profité du déséquilibre pour prendre l'avantage, mais ils ne sont sûrs de rien.

Je passe une main dans mes cheveux et les ébouriffe pensivement.

- Je dois te laisser, dit Johannes. Prends soin de toi.

Je marmonne distraitemment une réponse et coupe la communication.

En me rendant dans le salon, je me remémore chaque détail de ce que vient de me raconter Johannes. Et l'un d'eux m'interpelle particulièrement : il a évoqué une explosion, plus précisément le bruit d'une explosion, à l'autre bout de l'île, et un long grondement comme si la terre s'ouvrait en deux.

Dans le salon, Solveig est attablée avec sa fille et les garçons. Je les rejoins, refusant d'un geste la nourriture qu'on me propose.

- Solveig, je demande, la montagne sacrée, c'est un volcan, n'est-ce pas ?

- Oui, acquiesce-t-elle, ici toutes les

montagnes sont des volcans.

- Et celui-ci, quand s'est-il réveillé pour la dernière fois ?

Ses lèvres laissent transparaître l'esquisse d'un sourire approbateur.

- Lorsque la grand-mère de ma grand-mère était encore une petite fille, la terre a tremblé si fort qu'ils ont pensé que le volcan était en train de s'éveiller. Mais ce n'était pas le cas. De mémoire d'homme, jamais la lave n'a coulé sur ces flancs, dit-elle en désignant la sombre silhouette de la montagne sacrée par la fenêtre.

Lorsque la grand-mère de ma grand-

mère était encore une petite fille. Je fais un rapide calcul, puis demande :

- C'était il y a un peu plus de deux cents ans, n'est-ce pas ?

- Oui, répond Solveig. à peu près cela.

Je me lève et fais quelques pas pour délier mes jambes

courbatues. Il y a deux cents ans, la montagne sacrée a

tremblé. Précisément à l'époque où les Veilleurs ont tenté leur expérience. Ce ne peut pas être une simple coïncidence.

J'ouvre la porte d'entrée et me place sous le porche à l'abri de la pluie. Le vent est fort et inconstant, balayant la vallée et l'eau du fjord de rafales violentes entrecoupées d'accalmies.

Je me concentre sur ces rafales. Étrangement, je me rends compte qu'elles ne sont formées que d'un seul type de flux, qui n'a ni couleur, ni goût, ni odeur, ni température particulière. Un flux d'air parfaitement lisse et transparent qui reste sourd à mes appels, comme s'il obéissait déjà à une volonté plus puissante que la mienne.

Je tente d'appeler d'autres flux pour repousser les nuages lourds de pluie qui s'amoncellent au-dessus de la vallée. Quelques-uns me rejoignent et tourbillonnent autour moi. Mais ils sont trop peu nombreux pour repousser une telle tempête. Il en faudrait des centaines, peut-être plus encore.

J'invoque à nouveau les flux d'air. Plus aucun ne répond. Je les sens là-haut qui tournent au-dessus des nuages. Ils tentent de me rejoindre. Quelque chose les bloque, les en empêche.

Je comprends que Solveig avait raison.
Cette tempête ne se calmera pas. Il ne sert
à rien d'attendre.

CHAPITRE 22

Helga, la fille de Solveig, nous accompagne silencieusement jusqu'au pied de la montagne. Bientôt, celle-ci se dresse juste devant nous. Un mur noir, tout luisant de la pluie qui ruisselle entre les pierres. La pente est abrupte, parsemée de rochers et de cailloux. En bas, de petits arbustes se dressent vaillamment. Mais au-dessus,

nous n'apercevons plus que pierres et boue. Vu d'ici, le sommet de la montagne, entièrement mangé par les nuages sombres, ne paraît pas si haut. Je sais que c'est une illusion.

Emmitouflés dans nos gros manteaux, les capuches rabattues sur nos têtes, nous cherchons des yeux un chemin praticable. Nous apercevons un passage qui semble mener jusqu'en haut, mais il est impossible d'en être sûr.

— C'est l'unique voie, dit Helga en pointant le sentier du doigt. Le reste n'est

que falaise.

La pluie a l'air de trouver elle aussi que ce passage est le meilleur, car l'eau y forme de petits ruisseaux bruns qui dégoulinent jusqu'à se jeter dans le fjord derrière nous. Locki peste, secouant la tête pour chasser l'eau de sa capuche.

- Tu ne peux rien faire pour arrêter ça ? me demande-t-il en plissant les yeux pour empêcher les gouttes d'y pénétrer. Créer une barrière de protection, quelque chose...

Je dois presque crier pour lui répondre.

- Je ne peux rien faire ! La montagne m'en empêche.

Nous étudions encore une fois le flanc de la falaise, mais la voie que nous indique Helga, toute détrempée qu'elle soit, est le seul chemin envisageable, l'adolescente se baisse et pose ses mains un court instant sur le sol. Ses lèvres bougent. Le bruit du déluge couvre sa voix. Soudain elle relève. Elle nous regarde brièvement à travers sa frange brune, puis elle hoche la tête et, sans un mot, elle s'en retourne vers chez elle.

Jonsi, le premier, s'élance. Nous le suivons sans attendre. Nous trouvons notre chemin au milieu des arbustes qui nous

protègent un peu du vent, cependant il nous faut bientôt les laisser derrière nous et avancer sans le moindre rempart sur la pente nue.

Je lève la tête. Il n'y a pas que les flux d'air qui se pressent au-dessus des nuages. J'essaye de faire abstraction des silhouettes brumeuses que je devine là-haut, mais la brûlure sur mon ventre me rappelle continuellement leur présence.

Une cascade de pluie glaciale s'abat sur nous. Jonsi ouvre la piste, cherchant le passage le plus sûr. Locki est juste devant

moi. Je marche dans ses pas. Les rafales de vent imprévisibles me déstabilisent et mes pieds glissent sur la roche luisante. Les cailloux que nos chaussures dérangent sur la terre boueuse roulent parfois jusqu'au bas de la pente, et il me semble qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que je les rejoigne. J'ai l'impression que le sommet s'éloigne à mesure que nous grimpons. Je cesse de le regarder, me concentrant pour conserver mon équilibre. Respirer. Un pas, puis un autre.

Le temps est difficile à mesurer dans ce pays où la nuit n'arrive que lorsqu'on a cessé de l'attendre. Ce doit être le milieu de l'après-midi, ou peut-être déjà la fin.

Nous grimpons depuis une éternité.
Chaque pas devient un combat, chaque
caillou, un obstacle infranchissable. Les
muscles de mes jambes tremblent de
fatigue et de froid. Qu'est-ce qui m'a pris
de vouloir escalader cette montagne ? Si
je me laissais glisser le long de la pente...
Oui, si je m'asseyais et que je me laissais
glisser tout en bas, alors le cauchemar
s'arrêterait et je retrouverais la douce
tiédeur d'une maison. Ce serait si simple.

Alors que le vent me projette une fois de
plus à terre et que mes genoux heurtent la
roche, je me laisse complètement aller au
sol pour souffler un instant. Ma capuche
tombe sur mes épaules. La boue glacée

collée à ma joue s'infiltrer dans mes vêtements sans que je réagisse. L'épuisement me chuchote de rester là, de ne plus bouger.

Soudain, deux mains me secouent violemment, m'arrachent du sol. Je laisse Locki me remettre debout, mais mes jambes se dérobent, et à nouveau je retombe à genoux sur le flanc de la montagne. Locki me parle. Il a l'air en colère. Il pointe le sommet du doigt, j'entends à peine sa voix qui se mêle au vent. Puis, sans prévenir, sa main vient s'écraser sur ma joue en une gifle suffisamment violente pour me faire réagir.

Je reprends immédiatement mes esprits.

- Il faut monter, hurle-t-il à mon oreille.

J'acquiesce, un peu sonnée. Du revers de ma manche, j'essuie l'eau boueuse qui macule mes cheveux. Locki replace ma capuche sur ma tête et me pousse en avant. Je jette un coup d'œil vers la vallée et le fjord pour constater le chemin parcouru. C'est à peine si je distingue la maison de Solveig, minuscule point au bord de l'eau.

La montagne sacrée ne te laissera pas l'atteindre si elle ne t'en juge pas digne.

Décollant de son front ses boucles brunes détrempées, Locki reprend sa place devant moi, et je pose à nouveau mes pas dans ses empreintes. Je jette un regard de défi au sommet enrubanné de nuages.

Pas digne de toi, hein ?

Tu es là dans ma tête, montagne, je te sens t'infiltrer en moi comme l'eau dans mes vêtements.

Tu veux me faire renoncer.

Tu glisses le découragement dans mes pensées et accrois la fatigue dans mes muscles.

Mais je suis encore là.

Je suis encore là, vois-tu, et j'avance.

Je suis la plus têtue de nous deux,
montagne !

La voie devient tellement pentue que notre progression ressemble bientôt davantage à de l'escalade qu'à de la marche. Je suis obligée de me servir autant de mes jambes que de mes mains engourdies par les rafales de vent glacé, qui se crispent sur les prises glissantes.

Jonsi est loin devant nous. Sa présence sur

la falaise me donne un objectif plus réalisable que le sommet : je sais qu'il est possible d'aller au moins jusqu'à l'endroit où il se trouve.

Soudain, des images s'imposent à moi. Je les reconnais. Ce sont mes cauchemars. J'essaye de les chasser, mais ils défilent devant mes yeux, les uns après les autres. Je n'ai plus aucun contrôle sur mon esprit, comme si la montagne en avait pris possession et jouait avec moi.

Je me concentre sur les pieds de Locki devant moi. Les visions redoublent

d'intensité, ne me laissant pas un instant de répit. Des corps sans vie sur le sol d'une maison, un homme roué de coups qui tombe dans la boue. Je m'arrête, incapable de soutenir la violence de ces images. J'oblige mon dos courbatu à se redresser. Là-haut, les pics sombres me narguent.

Crois-tu que ces horreurs vont me décourager, montagne ?

Que je vais m'arrêter, redescendre pour ne plus les voir ?

Tu te trompes !

Montre-les, montre-les-moi encore !

Ces morts réveillent ma fureur, ces survivants me rendent plus forte.

Et lorsque j'en aurai fini avec toi, je les trouverai.

Je te le jure, montagne, je les trouverai !

Je me remets en marche, et chaque nouveau cauchemar qui revient me hanter est comme un aiguillon qui me pousse en avant. Mes vêtements gorgés de pluie pèsent une tonne. Je finis par abandonner mon manteau, à présent inutile tant il est saturé d'eau. Locki m'imité. Son visage est blanc de fatigue, mais la force que je lis dans ses yeux m'arrache un sourire de

fierté.

Tout du moins, mon esprit sourit, même si je ne suis pas sûre que mon corps obéisse.

Les gouttes d'eau frappent mes épaules et mon dos avec une puissance redoublée, comme si elles voulaient me plaquer au sol et m'y dissoudre toute. Mais, libérée du poids mort de mon manteau, je me sens plus libre de mes mouvements. Je m'abrite un moment contre un rocher pour reprendre mon souffle.

Pour la centième fois, mes yeux parcourent l'onctuosité sombre des nuages qui couvrent le sommet, quand soudain j'entrevois un éclat de clarté, une trouée entre deux pics rocheux. Au-delà, il me semble deviner un terrain plat qui redescend doucement, mais je ne peux pas en être sûre.

Qu'importe.

L'espoir se ranime en moi et, rassemblant l'énergie qu'il me reste, je m'élance à l'assaut de la pente, les yeux fixés sur la trouée. Je ne sais pas dire si c'est du courage qui me porte, ou seulement de la rage. Je ne suis plus en état de sonder mon

esprit. Seule importe cette lumière que je distingue et vers laquelle je marche.

Mes pas s'allongent, se délient, comme si je m'arrachais à cette torpeur paralysante qui a pris possession de mon corps depuis plusieurs heures. Les cauchemars s'interrompent. Dans ma course effrénée, je double Locki, me rapprochant de Jonsi. Bientôt lui aussi disparaît dans mon sillage. Plus rien n'existe entre moi et le sommet, plus personne, plus d'obstacles.

Je suis seule face à la montagne.

Les deux pics se dressent devant moi, comme les montants gigantesques d'une porte en ruine, une arche brisée, à demi écroulée. De l'autre côté, la lumière dorée du soleil scintille, je grimpe vers elle. Deux corbeaux volent entre les pics, grotesques et magnifiques. Entre deux battements d'ailes, il me semble qu'ils vont tomber et s'écraser au sol en tournoyant, mais chaque fois ils s'arrachent in extrémis à la gravité et s'élèvent un peu plus haut.

Dans un dernier effort, je franchis la passe, laissant les deux pics derrière moi et, alors que la pluie s'interrompt enfin, je me laisse tomber à genoux sur le sol. Un

rire irrésistible s'échappe de mes lèvres
tandis que je découvre le large cratère
tout recouvert de hautes herbes dorées.
L'ombre d'un nuage traverse le paysage,
puis s'en va se perdre au loin.

Derrière moi, la tempête paraît s'être
évanouie comme un mauvais rêve au
réveil.

Bientôt, Jonsi et Locki se laissent tomber
à mes côtés et leurs rires se joignent au
mien. Je me sens furieusement vivante.
Épuisée, mais vivante. Comme si je
ressortais de cette épreuve lavée de mes

angoisses. Quelques larmes s'échappent de mes yeux et se mélangent à la pluie qui macule mon visage.

Nous restons là plusieurs minutes, étalés sur ce sol merveilleusement sec, la caresse du soleil réchauffant nos corps glacés.

- Si tu n'étais pas passée devant, dit finalement Jonsi en m'attirant contre lui, je crois que je ne serais jamais arrivé en haut.

Son étreinte est d'une tendresse désarmante.

- Si je n'étais pas passée devant, dis-je en

me rappelant la frénésie de grimper qui m'a soudainement saisie, je n'y serais pas arrivée non plus.

Locki me regarde, un sourire au fond des yeux. Il est le premier à se relever et se met aussitôt à essorer ses vêtements. En chassant l'eau des miens, j'avance vers un petit promontoire pour pouvoir embrasser du regard l'ensemble du cratère. Mon attention est immédiatement attirée vers le centre, une zone sombre qui, contrairement à tout ce qui l'entoure, ne porte ni herbe, ni plante d'aucune sorte.

En nous approchant, nous découvrons que l'endroit est tapissé de pierres. La plupart sont communes, des roches volcaniques pleines de petits trous et quelques cailloux plus denses que j'ai aperçus un peu partout sur l'île. Mais, mêlés à eux, nous trouvons des galets noirs ovoïdes, complètement lisses. Cela ne ressemble pas à des roches volcaniques. Cela ne ressemble à rien de ce que je connais.

Les galets sont à peu près de la taille de ma paume..

Lorsque j'en prends un dans ma main, je

suis surprise par la chaleur qui s'en dégage, comme si quelque chose se consumait à l'intérieur.

Ces pierres sont la clef, je le sens. Mais que dois-je en faire ?

Je fronce les sourcils, tentant de faire coïncider les éléments dont je dispose. La voix de Johannes s'impose à moi. Les légendes naissent de la réalité. Cette phrase tourne dans ma tête, obsédante. *Les légendes naissent de la réalité*, elles ont toujours une raison d'être. Elles peuvent être porteuses d'un sens différent de ce

qu'elles semblent raconter au premier abord.

Une visée.

Un but.

Le peuple caché. Des petits êtres qui vivent dans les pierres. Ce n'est pas un hasard si cette légende existe ici, justement sur cette île où se trouve la première Source. La légende du peuple caché existe en ce lieu dans un dessein précis.

Que résulte-t-il d'une telle croyance ?

Quel comportement le fait de croire que

des êtres secrets vivent dans les roches
entraîne-t-il ?

Je me remémore ce que m'ont dit les
enfants à ce sujet, et un élément me revient
aussitôt : les petits habitants des roches
sont gentils, sauf si tu les déranges en
déplaçant leur maison. Alors, ils se
vengent.

Mais oui, voilà ce que dit la légende ! «
Ne déplace pas les roches, ou tu feras
puni. »

Ne pas déplacer les roches. Les laisser là
où elles se trouvent. Un début de solution
commence à poindre en moi.

Une intuition que je ne veux pas laisser s'échapper. Il me faut dérouler le fil et voir où il me mène.

Après l'extinction de la première Source, après que la montagne sacrée a violemment tremblé, le chaos a pris le dessus sur l'harmonie. Tout ce qui était ordonné, organisé a commencé à devenir confus. Troublé.

Il me faut reconstituer ce qui a été perturbé.

Faire ressortir l'harmonie du chaos.

Créer des liens, oui, c'est cela : des liens existent entre ces pierres, ou plutôt, ils ont existé. Des liens qui ont perduré pendant des siècles, puisque respectant une vieille légende et par peur que le malheur ne s'abatte sur eux, les habitants de cette île qui sont venus jusqu'ici ne les ont jamais déplacées. Des liens qui se sont brisés lors du tremblement de terre qui a secoué ce volcan il y a deux cents ans. Mais quels liens ? Que formaient ces pierres avant que la terre ne tremble et ne les éparpille au hasard ?

Tout à coup, je comprends.

- Un symbole.

- Un symbole ? demande Jonsi.

- Oui, il y a une forme cachée dans ces pierres. Comme dans ces jeux que l'on trouve dans les carnets d'enfants, avec des points sur une page blanche et, à côté de chaque point un numéro. Si tu relies les points en suivant l'ordre des numéros, un dessin apparaît. C'est la même chose. Il faut réorganiser ces pierres pour trouver ce qu'elles dessinent. Une image qui fait sens, qui crée des liens, un symbole...

— Quel genre de symbole ?

- Je l'ignore, probablement quelque chose

d'évident.

- Quelque chose qui rassure, dit Locki.

Je repense à notre discussion d'hier soir. L'Oldariss avait peur. Et l'empreinte de cette peur s'est inscrite en Locki.

Je demande :

- De quoi avait-elle peur, au fond ?

- Elle avait peur... d'être seule.

Le visage serein de Solveig danse dans mon esprit. Comme la nuit passée, elle chuchote : *tu possèdes en toi-même toutes les réponses dont tu as besoin. Toutes les réponses dont tu as besoin.*

Je secoue la tête. Un symbole. Un dessin.
Des pierres. Une pierre. Oui, il y avait ce
chant, ce chant de l'arbre- bibliothèque !
Que disait-il déjà ? J'aimerais avoir mon
carnet avec moi, mais il est resté chez
Solveig avec le reste de mes affaires - et
je suis bien contente de ne pas lui avoir
fait subir l'escalade de la montagne, il en
serait probablement ressorti dans un sale
état.

En toi-même, toutes les réponses.

Je ne peux compter que sur ma mémoire.
Je dois faire confiance à ce que j'ai jugé

bon de ranger dans les petits
compartiments de mon cerveau. Je ne me
souviens pas du chant tout entier,
seulement d'une partie, une partie qui
ressemblait à un refrain. Cela disait :

Quelque part se trouve ta pierre.

Elle t'appelle, poète,

*Quelque part se trouve ta
pierre,*

Est-ce que tu entends sa voix ?

Poète ? Je sursaute en me remémorant ce

mot et regarde Jonsi en plissant les yeux.
Est-ce lui que l'arbre-bibliothèque
évoque dans ce chant ? Comment pouvait-il
savoir que j'allais retrouver Jonsi sur
mon chemin vers la Source ?

-Qu'est-ce qu'il y a ? demande Jonsi en
voyant mon trouble.

— Je... je crois que tu as une pierre.

Jonsi me regarde un instant, interdit.

- Que veux-tu dire ? demande-t-il.

- Tu m'as dit que tous les habitants de l'île
étaient liés à une pierre, n'est-ce pas ?
Comme Solveig avec sa pierre sentinelle.

- Oui, enfin, tous ceux qui sont nés ici. Ce

n'est pas mon cas.

Alors que la nuit commence à tomber et
que les premières étoiles s'allument au-
dessus de nous, la fin du chant me revient
en mémoire :

Tu dois trouver ta pierre,

Tu dois trouver ta pierre,

Tu dois trouver ta pierre,

Elle te donnera le centre.

Car elle rêve de toi.

Le centre. Le centre de quoi ? Le centre du

dessin ? Ces mots ressemblent à une prière.

- Tu as adopté l'île autant qu'elle t'a adopté, Jonsi. C'est comme si tu avais toujours été d'ici, et que tu étais né par erreur au mauvais endroit. Ta pierre existe. Ta pierre sentinelle. Celle qui t'appelle et qui rêve de toi. Elle est ici, quelque part.

Jonsi parcourt le champ de pierres du regard, les dizaines et les dizaines de galets noirs éparpillés devant nous.

- Ma pierre. murmure-t-il. Quelque part.

Un croassement de corbeau me fait lever la tête. L'oiseau passe loin au-dessus de nous et disparaît au-delà des bords du cratère. Je pense aux Oldariss qui doivent être en train de tourner, là-haut, quelque part. Un symbole qui rassure, qui nous dit que nous ne sommes pas seuls.

- Mais évidemment ! je m'exclame la tête levée, éblouie par une soudaine révélation.

- Évidemment quoi ? demande Jonsi.

De la terre-miroir, ils se dresseront.

C'est cette phrase qui m'a poussée à venir sur l'île. La terre-miroir, une terre qui reflète.

- Tu as une pierre, dis-je les yeux fixés sur l'étoile du Nord qui scintille dans le ciel rose du soir. La seule pierre qui t'ait jamais appelé. Celle que l'on peut tous regarder en se disant qu'au même moment quelqu'un d'autre la regarde sûrement, et qu'alors nous ne sommes pas vraiment seuls.

Jonsi suit mon regard, intrigué, et un grand sourire fleurit sur ses lèvres.

- J'ai une pierre, dit-il joyeusement.

Ce cratère est un miroir qui reflète le ciel étoilé. Les dessins que nous devons reconstituer sont ceux que tracent les étoiles dans le ciel, et au centre rayonne la plus éclatante d'entre toutes : l'étoile du

Nord.

Je me tourne vers Jonsi et saisis son visage entre mes mains comme une coupe.

- C'est son reflet que tu dois trouver, dis-je en plongeant mes yeux dans les siens. L'une de ces pierres est le reflet de ton étoile.

- Son reflet ? répond-il avec un éclair de malice dans le regard. Peut-être que la pierre qui se trouve ici est l'originale, et que ce qui brille là-haut n'est que son image...

Je souris. Dieux ! Je pourrais me perdre dans ses yeux ainsi pendant des heures ! Mais il n'est pas encore temps, non, il

reste tant à faire. Ne pas me laisser distraire.

- Qui sait ? dis-je en m'arrachant de son emprise.

- Mais comment puis-je la reconnaître ? demande Jonsi dans mon dos.

- Le chant parlait de chaleur. La pierre se souvient de la chaleur de tes mains et veut la sentir une fois encore.

Je secoue la tête en m'éloignant et ajoute à mi-voix :

- Comme je la comprends.

Jonsi éclate d'un rire clair et se met en quête de sa pierre- étoile.

Je jette un regard inquiet au-dessus de moi. Le ciel s'assombrit déjà en un bleu joyeux et profond. Nous devons nous presser. Tout doit être terminé à l'aube, lorsque la lumière du soleil éclipsera celle de ses sœurs argentées et qu'elles disparaîtront de notre vue.

Locki a déjà commencé à rassembler les galets noirs que Jonsi laisse derrière lui. Il les amasse à la lisière du champ de pierres, je me dépêche d'aller l'aider.

Le tas grossit rapidement, pourtant il me

semble que le nombre de galets encore éparpillés n'a pas diminué. J'accélère la cadence, je ne sais pas combien de fois je remplis mes poches et les vide sur le tas, mais nous atteignons bientôt le centre du champ de pierres. Comment être certains que nous n'en avons pas laissé derrière nous ?

- Comment es-tu montée jusqu'ici, toi ?!
s'exclame brusquement Locki tandis que je me pose cette question.

Je me retourne, à peine étonnée de voir la minuscule silhouette de Bii perchée tout en haut du tas de galets. La brise du soir chahute doucement son pelage sombre.

Bien sûr.

- Biiiii, fait-elle tout doucement alors que je m'approche.

Je la prends dans ma main en souriant et lui chuchote :

- Aide-nous, ma jolie. Aide-nous à trouver les galets que nous avons manqués.

Bii saute aussitôt sur le sol et commence à farfouiller entre les cailloux. Elle dénêche rapidement un galet que j'attrape. Locki part s'occuper de l'autre côté du champ tandis que je reste avec Bii, qui semble y voir bien mieux que moi dans l'obscurité.

Soudain, un cri de joie retentit :

- Je l'ai, clame Jonsi en courant vers nous, je l'ai !

Un sourire lumineux fend son visage tandis qu'il ouvre les doigts pour nous montrer sa pierre. Il murmure :

- Te voila, ma petite...

Le galet est en tout point identique aux autres. Noir, lisse et chaud.

- Tu es sûr que c'est celui-là ? je demande.

- Certain. C'est ma pierre.

Les derniers galets noirs rejoignent leurs

semblables sur le tas, puis l'étoile du Nord bien au chaud au creux de sa main, Jonsi marche jusqu'au centre du champ.

Sur le manteau bleu de la nuit, les astres étincellent comme des cristaux de glace.

Jonsi s'accroupit et, d'un geste presque solennel, il dépose sa pierre bien à plat sur le sol.

Aussitôt, Locki lève la tête vers le ciel et dit :

- Au travail.

Tandis qu'un à un les galets trouvent leur place sur le sol du cratère, reformant à nos pieds la toile brillante du cosmos, je perçois un grondement, une note sourde et continue, lointaine, comme si elle provenait des entrailles de la terre.

L'urgence me saisit, devinant que l'aube approche de l'horizon. Malgré la fatigue que je sens dans chaque fibre de mes muscles, je me mets à courir. Fonçant d'un bout à l'autre du champ de pierres, nous plaçons en hâte les derniers galets, jusqu'à ce que le nombre en soit épuisé.

Haletants, nous contemplons notre œuvre.

- Ça ira, dis-je en reprenant mon souffle.
Il le faudra bien.

- Et maintenant ? demande Locki.

J'incline la tête sur le côté pour mieux
écouter le grondement des profondeurs, et
je déclare :

- Maintenant, il faut qu'elles sonnent !

- Quoi ? '

- Les pierres, il faut les faire sonner !

Les garçons échangent un regard perplexe
tandis que, suivant une impulsion subite,
j'invoque les flux transparents - ceux-là
mêmes qui ne voulaient pas me répondre
ce matin.

Cette fois, ils accourent vers moi avec fougue, comme s'ils n'attendaient que mon appel. Les uns après les autres, je les propulse vers les pierres, et chaque pierre touchée se met à battre comme un tambour, des dizaines, des centaines de tambours qui scandent le même rythme. En passant entre mes mains, les flux me transmettent leur énergie et toute sensation de fatigue s'envole. Un sourire sauvage monte à mes lèvres.

- Les pierres ! Vous entendez ?
- Je n'entends rien du tout.
- Moi non plus. Mais le sol vibre.

- Ce sont les pierres ! je m'exclame. Elles sonnent, les pierres sonnent ! Il faut continuer !

Les flux déjà lancés reviennent vers moi, et d'autres encore se joignent à eux, que je renvoie immédiatement vers les pierres, de plus en plus vite, tel un chef d'orchestre fou. Le battement des pierres s'accentue, devenant plus puissant, et la spirale sur mon ventre vibre à l'unisson. Ce tempo bondissant, c'est le cœur du monde qui bat dans la nuit. Là-haut, il me semble que les étoiles brillent plus fort, joyaux éternels drapés de velours noir. Exaltée, je laisse le rythme me porter, m'entraîner dans sa transe. Je rentre en lui,

je m'y fonds tout entière et le monde bat en moi.

Je suis les pierres.

Je suis les étoiles.

Je suis le volcan.

Le grondement sous le cratère s'intensifie.
Je crie :

- Réveillez-moi cette montagne !

Et, répondant à mon cri, les flux accélèrent encore leur danse, un tourbillon endiablé que rythment les tambours. Ils répondent avec tant d'ardeur que, bientôt, ils s'entremêlent les uns aux autres en un seul gigantesque anneau de flux tout gorgé d'énergie qui crépite à la surface de mes paumes.

Et alors que le grondement enfle sous mes pieds, survient un craquement apocalyptique. La montagne tout entière se met à trembler, j'ai l'impression que cela vient de partout à la fois.

Non, pas de partout : des rochers bougent au bord du cratère, des blocs de roche se détachent de la montagne, ils s'arrachent à elle et se redressent.

Fascinée, je regarde les cinq géants de pierre avancer d'un même pas vers le centre du cratère, aplatissant les hautes herbes sur leur passage. Arrivés en bordure du champ de pierres, ils s'arrêtent et me regardent. Un regard presque étonné. Puis, dans un ensemble parfait, ils lèvent leur tête vers le ciel, et s'immobilisent.

Alors que leurs pieds gigantesques se ressoudent à la montagne, le grondement sous le sol s'interrompt, le tremblement de la terre cesse et le calme de la nuit retombe soudainement sur le cratère. Le flux unique se disperse, chaque petit flux transparent retrouve son individualité pour bondir dans l'obscurité.

Encore enfiévrée par l'expérience que je viens de vivre, je ne peux complètement accepter cette paix revenue. J'aurais voulu que la danse dure toujours. Je veux sentir encore cette énergie folle couler entre mes doigts. C'est pour cela que je suis faite. C'est dans ce seul but que j'existe.

Pourtant, tout n'a pas disparu de ce tourbillon effréné. La sensation que je porte en mon sein le monde tout entier reste vivace, prégnante. J'inspire une grande goulée d'air frais, laissant mon poulx décroître doucement.

- Tu as réussi, dit Locki.

- Vraiment ? je demande.

- Oui, murmure Jonsi en glissant une main dans mon dos, regarde.

Une lueur verte glisse entre les étoiles, ondulante comme un serpent. Ce n'est

d'abord qu'une clarté diffuse,
fantomatique. En s'approchant, elle
devient plus nette. Cela ressemble à un
grand orgue de lumière déployant ses
tuyaux dans la nuit arctique. Il me semble
entrevoir des créatures au travers, mais
alors qu'un instant plus tard je les cherche
des yeux, elles ont disparu. « Fragments
d'invisible •. Oui, c'est bien cela.
Émerveillée, je me blottis contre Jonsi,
les yeux rivés sur ces particules de
lumière qui rampent dans le ciel.

*Les mains du Veilleur de lumière
agrippèrent les accoudoirs de son
fauteuil. Presque malgré lui, les mots
s'échappèrent de sa bouche:*

- *Aurore...*

- ... *boréale, termina Nathanaël en enfonçant un peu plus sur sa tête la couronne de vision.*

Derrière leurs paupières closes, les deux hommes admiraient l'ondoiement de l'aurore.

Le Veilleur secoua la tête avec incrédulité.

- *Pas vu ça depuis,..*

- ... *deux cents ans.*

— *Exactement. La dernière fois, j'étais aux premières loges.*

- Je sais, j'ai lu les registres.

Le Veilleur de Lumière laissa échapper un petit grognement exaspéré et marmonna :

- Il va vraiment falloir que tu sortes le nez de ces foutus registres, jeune homme.

Nathanaël sourit.

Au-dessus de la montagne sacrée, les étoiles commençaient à pâlir tandis que prenait fin la courte nuit arctique. Alors que l'aurore poursuivait sa course au-delà des montagnes, le Veilleur remarqua une petite forme sombre qui volait dans le ciel. Elle sembla jouer un instant avec les derniers rais de lumière

verte, puis le corbeau redescendit vers la terre en une longue spirale et s'en alla rejoindre le silence gris de l'aube.

